

LES TROIS ARISTOCRATIES.

Lagny. — Imprimerie de Giroux et Vialat.

LES TROIS
ARISTOCRATIES

ROMAN DE MŒURS,

par [Louise Bury] ?

PUBLIÉ

PAR TOUCHARD-LAFOSSE.

1

PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Acquéreur du Cabinet de lecture, Collection universelle des meilleurs romans modernes,
1500 volumes in-12. Prix : 1000 fr.
Rue Saint-Jacques, 38.

—

1844.

A MADAME LOUISE BURY.

En lisant le titre formidable de votre ouvrage, ma chère Louise, j'ai tremblé. J'ai cru un moment que j'allais devenir le parrain d'un de ces enfans mutins créés sans la crainte de Dieu et de M. le procureur du roi : œuvres de ces batailleurs intrépides qui s'en vont ébrécher follement leur cimeterre contre le granit du pouvoir. Mais je me suis bientôt rassuré : grâce au ciel, vous avez laissé reposer

les graves matières au fond du vaste creuset où bouillonnent, en travail de refonte, les élémens de notre sociabilité. Votre plume, en se jouant à la surface de ce cratère, a fait rayonner seulement, comme des flammèches légères, les passions auxquelles le cœur s'intéresse, dans le calme le plus parfait des fibres politiques. Grand merci, au nom du public, d'avoir fermé soigneusement le parc de la grosse artillerie polémique : l'oreille des lecteurs qu'il faut amuser est trop délicate, voyez-vous, pour entendre ces terribles détonations de l'opinion.

Ne nous faisons point illusion, humbles romanciers que nous sommes, ce n'est qu'en égratignant à fleur de peau les travers que nous

pouvons obtenir quelque petit résultat moral. Notre critique doit être une sorte de démangeaison qui provoque au plaisir de se gratter.

Demandez à Messieurs de l'académie quel rang ils assignent aux écrivains *de la nouveauté*; saltinbanques, répondront-ils, bons tout au plus à faire rire les oisifs aux portes du temple où nous recomposons la civilisation... quand nous ne dormons pas... Allez donc, maintenant, pourvoyeurs privilégiés du feuilleton, élaborer des *romans philosophiques*; targuez vous encore d'escalader le huitième ciel de l'intelligence humaine; parlez une langue fantastique à vos lecteurs; créez à leur usage une nature fabuleuse et des situations cyclopéennes; le tout afin de *pro-*

gresser, (style d'économie politique) : l'olympe du quai malaquais ne vous en reprécipitera pas moins à bout de pied, sur les tréteaux qu'il a daigné vous assigner pour théâtre... Et croyez-moi, les tréteaux, par le temps qui court, ne sont pas à dédaigner. Chaque matin on voit mourir un immortel d'académie dans la mémoire avant d'être enterré, et le nom de Tabarin a traversé deux siècles.... Les tréteaux! mais il n'y a que cela pour réussir aujourd'hui... Faites-moi le plaisir de me citer une fortune, une vertu, une gloire contemporaine qui n'ait pas eu ses tréteaux : le tapis du cabinet de rédaction d'un journal, tréteaux! la chaire où l'on postule pour les évêchés, tréteaux! la tri-

bune, le barreau, le parquet, tréteaux! le bureau sur lequel s'appuie le président d'un collége électoral, visant au conseil d'état, tréteaux! la table où le candidat à la députation empâte les électeurs de mets exquis et de promesses, tréteaux! le pupitre du chef de division qui, pour devenir maître des requêtes, *fait rediger* ses rapports par un secrétaire, tréteaux! les piédestaux que prête aux médiocrités la presse amie, tréteaux! l'article du haut duquel le critique systématiquement hostile foudroie les rivalités qu'il redoute, tréteaux! la caisse souvent vide du banquier, tréteaux! le portefeuille du spéculateur rempli d'actions soufflées, tréteaux! les statuts des sociétés anonymes, les pros-

pectus de librairie, les théories humanitaires, les programmes de concerts, les plans économiques, tréteaux! tréteaux! tréteaux!

Acceptons donc, sans scrupule, ma chère Louise, notre petit rôle dans cette parade quasi-universelle de la vie sociale; car véritablement les romanciers n'y figurent pas d'une façon trop ridicule, quand ils s'y montrent sous un point de vue convenable, c'est-à-dire amusans avec assez d'habileté pour se faire absoudre du projet d'être utiles. Vous avez fait plus dans le jeu de *vos Trois aristocraties:* c'est par les suaves émanations du sentiment que vous intéressez. Vous avez su imaginer des situations tantôt remplies de cette molle tendresse qui signale toujours la

touche d'une femme ; tantôt nuancées de ce coloris vif sans être âpre, malicieux sans être méchant, que votre sexe, encore mieux que le nôtre, sait répandre dans une composition littéraire. Sans doute votre mise en scène n'est pas irréprochable ; peut-être même l'aristarque pointilleux ne vous tiendra-t-il pas compte suffisamment des doux épanchemens d'intimité qui font surtout le charme de votre livre.... Il vous eût demandé, je crois, une action plus rapide.... Eh! bien moi je vous félicite de m'avoir fait savourer les délicieuses inspirations de Léocadie ; ma franche popularité vous remercie de l'opposition heureuse où la noble roture de Marie Valret domine de vingt coudées

l'insolence titrée du comte de la Marche ; je vous sais gré particulièrement de vous être faite la juste panégyriste de ce pauvre *mérite réel* si dédaigné dans le monde social, et qui ne vaut pas 200 francs dans le monde politique.... ce n'est pas trop en vérité qu'il soit de temps à autre apprécié par nous autres romanciers, puisque ce n'est qu'une qualité de roman.

Mais bon Dieu ! ma chère enfant, à qui venez-vous demander le patronage de votre nouvelle production ! Vous avez beau dire qu'*Hélène de Poitiers* a fait bonne route avec le passeport que je lui avais donné, j'aimerais mieux vous voir marcher aujourd'hui n'ayant pour enseigne que votre gracieuse

écharpe de femme, que trop cachée, sans être assez protégée, par ma bannière pâlie. Les vieilles renommées ne ressemblent pas aux vieux vins, elles n'acquièrent point de qualité en perdant de leur force ; il faut au contraire qu'une réputation mousse, pétille, éclate pour rester assise au trône de la vogue : personne alors ne songe à vérifier ce qu'il peut y avoir de déception sous ce renom *champagnisé.*

Enfin, puisque vous l'avez voulu, je porte les *trois aristocraties* sur cette nef au sillage capricieux, qu'on nomme publicité; puissent les vents être favorables à ce roman ; car c'est une œuvre de conscience : c'est l'élan d'un cœur d'une généreuse candeur ; et vous

avez eu en le composant l'heureuse idée de ne copier personne ; ce qui, j'ose l'affirmer, est le gage d'un avenir prospère, si nous atteignons un jour cet âge d'or, depuis si longtemps rêvé, où chacun sera jugé selon le mérite qu'il a réellement.

G. Touchard-Lafosse.

Le Croisic, 30 septembre 1842.

I.

La journée était superbe ; une foule élégante se pressait dans la grande allée des Tuileries que longe la rue de Rivoli, parée de ses neufs et beaux hôtels. On voyait fleurir au soleil de mai les modes printaniè-

res fraîchement écloses; quelques vieux militaires se mêlaient aux essaims d'oisifs parfumés de Pachouli; leurs manières brusques, leur langage surtout tranchaient avec sévérité sur le débit de riens que le dandisme faisait entendre en traînant les pieds sur le sable. Un monsieur âgé, d'un extérieur imposant et mis avec somptuosité, vint s'asseoir sur le premier rang de chaises, avec une femme jeune encore et d'une grande beauté.

Bientôt deux jeunes hommes se placèrent tout près du couple qui attirait tous les regards.

— Qu'elle est jolie, dit l'un d'eux en regardant la dame assez peu poliment.

— Pas mal, répondit l'autre; mais ce n'est plus une jeune femme : elle a bien 36 ans. Je trouve même dans sa physionomie quel-

que chose qui annonce un état de souffrance habituel.

— Jules, tu me désespères avec tes observations : à t'entendre, tout le monde est malade ; et bientôt tu me diras à moi, qui suis l'homme le mieux portant de France, que je suis atteint de quelque maladie grave : tu me prescriras le régime le plus absolu, le moins en rapport avec mes goûts ; et si je suis assez bon pour te laisser croire que je l'ai suivi, tu te persuaderas avoir opéré une guérison miraculeuse. Si tu étais médecin sans clients, je comprendrais cela ; mais quand tu en as plus que tu n'en voudrais, je ne vois pas la nécessité d'en créer. A propos de cela, je te rappellerai, mon cher Durand, que j'ai promis à la comtesse d'Alby que tu la verrais demain matin : ne va pas l'oublier. Sans douter du talent dont tu as fait preuve tant de fois, et que ta renommée atteste d'une

manière tout-à-fait irrécusable, je te garantis que tu auras bon marché de ses prétendues souffrances.

La dame auprès de laquelle s'étaient placés nos causeurs avait vivement tourné les yeux de leur côté au nom de la comtesse d'Alby; puis elle s'était penchée à l'oreille du monsieur qui l'accompagnait, lui avait dit quelques mots; celui-ci s'était levé, avait offert son bras à sa compagne, et tous deux s'éloignaient lentement.

— Eh! bien, reprit le docteur Durand en suivant du regard le couple qui s'éloignait, crois-tu, Charles, que je me sois trompé : cette dame n'a-t-elle pas la démarche d'une personne souffrante.

— Jules, je parie cent louis... Ah! diable, ne tiens pas le pari ; je ne suis pas sûr de pouvoir payer si d'aventure il t'arrivait d'avoir raison... Pourtant je crois être assez bon obser-

valeur pour t'assurer que les souffrances de cette dame résisteraient aux secours de ton art, à moins que... Ici l'ami du docteur parla bas, et sans doute ce qu'il dit ne parut pas impossible au jeune médecin; cependant il répondit :

— Tu pourrais avoir raison, Charles; mais je n'ai pas assez d'amour-propre pour penser...

— Dis pour oser, mon ami : je trouverai cela plus rationnel; et pourtant je ne le croirai pas davantage d'un homme taillé comme toi, fut-il doué de la plus grande modestie.

L'horloge du pavillon des Tuileries sonna quatre heures...

— Déjà, dit en regardant à sa montre le docteur Durand; je te quitte, mon ami; j'ai un malade qui m'attend avec impatience, dans l'espoir que je lui permettrai de dîner :

c'est une monomanie chez lui que je ne puis concevoir, en vérité.

— Oh! mon cher, je la comprends parfaifaitement moi ; ce serait le seul plaisir probablement qu'il pourrait se permettre, et celui-là en vaut bien un autre, surtout quand on en est privé depuis long-temps. Si tu veux, Jules, ton cabriolet va nous jeter chez ce malheureux, auquel tu n'accorderas pas ce qu'il désire ; car la diète est aussi pour la docte faculté une monomanie. Je t'attendrai ; et comme il faut à tout une compensation, nous irons dîner chez Véfour pour refaire d'autant l'estomac de ton malade. Qu'en penses-tu ?

— Mon ami, je pense que je dinerai fort bien, répondit en riant le docteur ; mais je pense aussi que la diète est une nécessité vitale pour mon malade.

— Je soumets en ce cas mes lumières aux

tiennes; mais je suis persuadé qu'on ne meurt pas de vieillesse à ce régime là.

Les deux amis s'étaient dirigés vers la grille qui fait face à la rue Castiglione; le léger équipage du docteur les transporta en quelques minutes rue du Montblanc; et pendant qu'il faisait sa visite, voici ce que pensait Charles Duprat, en l'attendant :



« Il faut convenir que je suis un grand sot; depuis ce matin je roule avec Jules pour lui parler de mes projets, et je n'ai encore osé lui en dire un mot. C'était ma foi bien la peine de passer la nuit à préparer cet entretien; de me lever à cinq heures, et d'aller à six chez lui pour arriver à un si stupide résultat. Oh! mais pendant le dîner que nous allons faire ensemble, je lui ouvre mon cœur : je lui dis que je suis amoureux, amoureux fou, d'une femme sans laquelle il n'y a pas de bonheur pour moi; et j'ajoute que cette femme c'est

sa sœur, la plus jolie, la plus spirituelle des femmes... Elle m'aime, elle me l'a dit; mais aussi elle craint un refus de son père. Si son frère ne lui fait pas comprendre que notre mariage est convenable, le bonhomme a la manie de vouloir pour sa fille un comte, un marquis; Jules seul possède assez d'influence sur le père Durand pour lui prouver que je puis valoir autant que ces nobles personnages. D'ailleurs, ceux-ci ne seraient pas très-empressés de demander la main de mademoiselle Durand, si son père devait la suivre dans un monde où tout ce qui n'est pas d'une race illustre est accueilli avec un souverain mépris. Anaïs est jeune, belle, riche; un fils de grande famille pourrait bien, pour reconquérir une fortune dissipée, couvrir d'un nom retentissant l'origine peu élevée de sa femme; mais, outre qu'il croirait lui faire à elle beaucoup d'honneur, il

serait fort peu disposé à trouver juste les airs aristocratiques du père Durand, motivés sur ce qu'il fit sa fortune dans une boutique au-dessus de laquelle on lisait, écrit en lettres d'or : *Fruitier du Roi*; et en vérité, il n'y aurait pas, de la part du gendre titré, beaucoup de mauvaise volonté à repousser les sottes prétentions du beau-père. Moi, au contraire, je rirai de ce ridicule, qui ne peut être bien grave lorsque le frère et la sœur ne l'ont pas. Si leur père était un homme qui comprît notre époque, je lui dirais : « Croyez vous que mon nom ne soit pas aussi connu, aussi célèbre que celui d'un comte ou d'un marquis ? Pour un littérateur distingué parmi la foule qui s'est jeté dans les lettres parce que les armes n'offrent plus, comme sous l'empire, de gloire à conquérir, pensez-vous que les palmes du génie ne valent pas les lauriers qu'on moissonnait à

la guerre? Bien que mon nom ne soit pas précédé d'une particule, pensez-vous que les siècles futurs n'en glorifieront pas le nôtre et n'en seront pas fiers, si j'ai su y attacher des souvenirs et des travaux qui l'immortalisent. La Grèce a-t-elle oublié Homère, l'Italie le Tasse, la France sa myriade de poètes, ses savants sans nombre, ses philosophes, qui firent éclore chez elle la pensée grande et majestueuse, qui développèrent nos nobles facultés, en donnant un libre cours à l'imagination?.. N'est-ce pas eux qui nous apprirent que le savoir est étroit, que le possible est immense; et cette idée ne créa-t-elle pas des prodiges! L'homme, parti de si bas qu'il soit possible, ne se place-t-il pas dans les régions élevées lorsqu'il a reçu du ciel le feu du génie, et lui assigner un rang ne serait-ce pas lui imposer des limites.» Mais pour l'ancien fruitier,

tout cela serait un paralogisme qui ne constituerait pas la position qu'il croit indispensable au bonheur de sa fille, pour ne pas s'avouer qu'elle est encore plus nécessaire à la satisfaction de son orgueil personnel.

« Voici Jules; sachons si le sujet de ce monologue trouvera, comme je l'espère, une vive sympathie dans son cœur.

Laissons aller le docteur et Charles Duprat, et disons un mot de leur famille. Pierre Durand était fils d'un bon laboureur de la Beauce; dès sa jeunesse, il avait rêvé pour lui la vie heureuse et large des maîtres ; la volonté de son père, qui voulait lui léguer sa charrue, avait échoué contre le désir qu'avait Pierre de quitter le lieu de sa naissance. Paris était devenu l'objet de tous les vœux du campagnard ; il avait appris à lire; il écrivait passablement; il possédait surtout ce qui sert plus peut-être que le mérite réel, une grande con-

fiance en lui-même. Son père consentit enfin à ce voyage tant désiré de son fils. Il avait 20 ans ; sans trop savoir ce qu'il allait faire, il partit, emportant tout ce que possédaient d'argent comptant les bons parents qu'il quittait sans regret, ou du moins sans un vif chagrin.

— Tu reviendras, Pierre, lui avait dit sa mère en l'embrassant.

— Oui ma mère, mais quand je serai riche.

Pierre en se rendant à Paris, fit la rencontre sur la route d'un marchand de bœufs. Cet homme avait bu ; et les pauvres bêtes qu'il conduisait se sentaient souvent de la fureur à laquelle l'ivresse paraissait le livrer. Durand, indigné, arrache des mains du marchand l'arme offensive dont les coups frappaient à tort et à travers les malheureux animaux. Leur perspective, se disait-il, sera

bien assez triste, lorsqu'ils seront arrivés au but de leur voyage, Paris, ce gouffre où chaque jour voit consommer tant de leurs pareils. Alors la fureur du compagnon de marche de Pierre changea d'objet: mais celui-ci ne s'en inquiéta pas. Peu à peu, l'ivresse se calma, et alors le marchand qui, au fond, était un brave homme, se prit à complimenter Pierre sur le service qu'il lui avait rendu en l'empêchant d'assommer ses bœufs. A la dinée il l'engagea à manger avec lui; puis, se trouvant las tous deux, ils résolurent de se reposer quelques heures, et de continuer leur route lorsque le soleil serait couché. De cette résolution dépendit, comme on va le voir, la fortune de Pierre.

— Ça, camarade, lui demanda le marchand, lorsqu'ils furent sur la route, contez-moi donc ce qui vous conduit à Paris.

— Eh! parbleu le désir de faire fortune.

— Oui dà, et vous croyez que c'est facile... C'est pas l'embarras, tel que vous me voyez, j'ai une fille, une jolie fille, ma foi; elle aussi a voulu venir à Paris; à telle enseigne que je ne le voulais pas... Mais à présent, les enfants ça n'écoute pas leur père : ça veut et ça va... C'était pas comme ça de mon temps, quand le père avait dit non, c'était non. Mais depuis qu'on sait lire et écrire, c'est fini. Je vous disais donc qu'elle est allée où vous allez, aussi pour faire fortune : c'est vrai que son commerce prospère... D'abord je lui ai donné cinquante francs; elle s'est établie fruitière à la place Maubert; puis elle est venue rue St-Honoré, et là, dam! ça va encore mieux... Si elle trouvait un brave garçon, je lui donnerais une douzaine de mille francs, et elle pourrait acheter un fonds qui la tente et qui doit être bon. Avec ça qu'on s'appelle le Fruitier du Roi... vous entendez

bien, ça vous fait honneur... c'est un titre qui vous place tout de suite dans une belle position.

— C'est vrai, ce que vous dites-là, répondit Pierre, et j'aimerais bien être le fruitier du roi; mais ça doit être cher un fonds comme cela.... Dites donc, mon brave homme, je voudrais bien la voir votre fille.

— Oh! je consens à vous la montrer; mais si vous n'avez pas d'argent faut pas y songer, camarade, quoique vous soyez un gentil garçon.

En arrivant à Paris, Pierre et le marchand, après avoir casé les bœufs, se rendirent chez la jolie fruitière. Elle aimait l'argent; mais elle aima encore mieux Pierre, qui était grand, fort, robuste et avait 20 ans.

Elle l'épousa, et après trois ans de ménage et de travail, ils achetèrent le fameux fonds. Ils y firent fortune sous la restauration; on

disait bien que la jolie fruitière avait un client fort difficile, qui ne se trouvait bien servi que par elle; mais Pierre ne s'en est jamais inquiété; et madame Durand étant aux yeux de son mari une vertu sans tache, nous pouvons croire que la critique avait tort. Ils eurent deux enfants : un fils que vous connaissez déjà, et une fille dont Charles Duprat vous a vanté la beauté et l'esprit. Madame Durand voulut que son fils s'appelât Jules : c'était, dans son idée, le plus joli nom qu'on pût donner à un homme : on assure que c'était celui du client dont les voisines parlaient tout bas. Sa fille fut nommée Anaïs, et tous deux furent élevés avec le plus grand soin. Jules était encore au berceau que les époux Durand avaient décidé qu'il serait médecin; et en cela ils ne dérogeaient pas à la coutume du boutiquier enrichi, qui ne connaît que cette profession ou

celle d'avocat pour arriver à une position honorable. Mlle Durand fut mise dans le pensionnat de Mme Daubré, non sans doute parce que l'éducation y est poussée plus loin que partout ailleurs, mais parce que cette maison est la plus à la mode, et que l'aristocratie veut bien y fourvoyer ses nobles demoiselles, à la condition, cependant, qu'on aura égard à leur naissance, qu'elles ont soin de rappeler elles-mêmes par le ton hautain qu'elles conservent avec leurs compagnes. Madame Durand n'avait pas assez de connaissance du monde pour savoir que c'est peut-être dans les pensions que le rang s'oublie le moins : élèves, maîtres, maîtresses le marquent à leur manière ; et entre les jeunes pensionnaires la distance ne se franchit jamais.

La maison de madame Daubré a une réputation européenne ; aussi, de tous les points on envoie des élèves à cette institutrice. Chez

elle, les leçons sont données par les meilleurs maîtres de la capitale; toutes les langues y deviennent familières aux élèves, comme la nôtre; enfin, on sort de cette maison avec une éducation parfaite, si on a profité des études, auxquelles on apporte chez madame Daubré toute la sollicitude possible. Ce n'est pas gauches et timides que les jeunes personnes reviennent dans leurs familles: elles ont été habituées aux bonnes manières, et toutes les convenances du monde leur ont été enseignées. Bref, nous le disons avec bonheur, parce que cela est juste, les élèves de la célèbre institutrice justifient et au-delà la réputation de son établissement. Anaïs Durand complèterait notre éloge, s'il pouvait laisser quelque chose à désirer.

Quant à son frère, il fut placé au collége Henri IV, toujours d'après les idées aristocratiques des époux enrichis. Il se distingua

dans ses études ; chaque année les couronnes fatiguaient sa jeune tête. Doué d'une physionomie heureuse et du'n excellent caractère, il s'était gagné l'affection de ses camarades; et, chose rare, ses succès ne lui faisaient pas d'ennemis.

Madame Durand mourut avant que ses enfants fussent sortis de pension ; elle était encore jeune, et ce fut une maladie aiguë qui la leur enleva. Peu de temps après, leur père fit un héritage considérable, venant d'une vieille tante, fermière dans la Beauce. Alors il vendit son fonds, acheta une magnifique maison rue de Provence, et se prit à faire le grand seigneur du matin au soir. Anaïs, en sortant de pension, avait espéré voir le monde; mais cet espoir fut trompé. L'ancien fruitier du roi avait la manie de croire qu'il ne pouvait fréquenter que le faubourg Saint-Germain, et ce noble faubourg pensait tout

différemment : pour mieux dire, il ne s'occupait point du tout de Pierre Durand. Ce ne fut qu'à l'époque où son frère fut reçu docteur médecin, que la jeune demoiselle put enfin réaliser ce rêve caressant d'aller dans le monde : Jules aimait sa sœur; il était fier de la produire; aussi n'en négligeait-il aucune occasion. De son côté, Anaïs adorait son frère; ce fut une joie bien vive pour elle de voir son mérite apprécié assez vite pour qu'au bout de deux ans, le jeune médecin fut déjà connu et célèbre. Cela tenait peut-être à ce qu'il n'en avait pas besoin : s'il eût été nécessiteux on ne l'eut point appelé. Mais un docteur qui commence avec 20 mille livres de rentes, un cabriolet, un appartement splendide; toujours mis à la dernière mode; comment voulez-vous qu'il n'ait pas de talent, quand d'ailleurs il a 28 ans, 5 pieds 5 pouces, une chevelure et des yeux

noirs, de l'esprit, des dents blanches... Est-il possible qu'on manque de réussir avec tout cela ? Ce qu'il y a de certain, c'est que notre docteur était un homme du plus grand mérite, et que si sa vogue n'eût pas ce mérite pour principe, au moins pouvait-elle le faire valoir. Hâtons-nous de dire que le jeune savant dont nous cachons le véritable nom sous le pseudonyme de Durand, est aujourd'hui un des hommes les plus distingués de la faculté de médecine de Paris.

Charles Duprat est aussi un pseudonyme dont nous couvrons le nom d'une de nos illustrations littéraires, dont la famille est très-connue par la réputation colossale qu'acquit un de ses membres au barreau de Paris. Tous nos personnages existent; c'est donc avec confiance que nous présentons cette histoire comme contemporaine et vraie dans tous ses détails.

II.

La comtesse d'Alby habitait un des hôtels de la rue de Varennes ; tout ce que le luxe peut enfanter de prodiges, de richesses, se trouvait réuni dans cette délicieuse habitation; et le bon goût avait présidé avant tout à cet

arrangement, indispensable pour ne pas faire d'une demeure particulière un musée de curiosités. La comtesse n'avait pas encore 25 ans : c'était une de ces créatures pour lesquelles la providence a tout prodigué : beauté, talens, esprit, fortune. Tout ce qui peut plaire et captiver, madame d'Alby l'avait reçu du ciel. Cependant, malgré tant d'avantages, elle était habituellement triste. Veuve depuis deux ans, elle recevait peu de monde. Mariée à 20 ans à un homme qu'elle n'aimait pas, on ne pouvait attribuer à la douleur de l'avoir perdu le deuil dont elle enveloppait son âme ; peut-être même la jeune femme ne comprenait-elle pas bien elle-même ce qu'elle éprouvait ; car elle attribuait aux souffrances physiques, l'espèce d'inertie qui s'était emparée d'elle. Et pourtant, si l'on pénétrait à dix heures du matin dans la chambre de la comtesse, on la trouvait levée et parée

du négligé le plus coquet, le plus délicieusement choisi. Ses joues disputaient de fraicheur avec les roses qui se pressaient dans le magnifique vase antique posé sur sa toilette ; elle était assise avec une grâce parfaite sur un fauteuil de moire blanche, bordé d'un galon d'or ; ses pieds d'enfant jouaient dans une toute petite mule de velours bleu brodé d'argent ; un peignoir de mousseline garni de dentelle couvrait ses épaules, dont le satin rivalisait de blancheur avec ce tissu léger; ses jolis cheveux blonds s'échappaient en longues boucles d'une frileuse de point d'Angleterre, et s'harmoniaient avec bonheur aux gracieux contours de sa figure. Sa bouche était petite, ornée de perles blanches serties de corail. Ses yeux étaient noirs et doux tout à la fois. Enfin, au premier regard, la jeune veuve offrait un ensemble complet de perfections.

La comtesse, malgré son apparente bonne

santé, malgré même l'assurance que lui en donnait chaque jour un médecin nouveau, se persuadait qu'elle sucombait à une espèce de spleen. Elle avait entendu parler du docteur Durand par leur ami commun, Charles Duprat, elle avait désiré le voir ; elle l'attendait, et vingt fois depuis une heure, elle avait jeté les yeux sur sa pendule. Enfin, une voiture s'est arrêtée ; la comtesse a tressailli ; elle s'est levée ; elle va s'élancer au-devant de celui qu'elle attend, lorsqu'un domestique annonce le comte Anatole de La Marche.

— Je mets d'abord mes hommages à vos pieds, ma charmante cousine, dit le comte ; puis je vous demande grâce pour mon iconvenante visite. Surprendre ainsi une dame à onze heures du matin, ce serait impardonnable à un autre ; mais moi, bonne Léocadie, vous m'avez gâté lorsque j'étais jeune ; maintenant je suis vieux et incorrigible.

— Il n'y a pas grand mal, Anatole, à vous avoir gâté, et vraiment je ne m'en repens pas. Cependant, comme je ne vous ai pas encore trouvé *vieux*, ni pour la raison, ni pour la prudence, je vous prie à l'avenir, mon cher cousin, de ne point vous présenter à ma porte dix fois dans un jour, lorsque je juge à propos ou qu'il me convient, comme hier par exemple, de ne pas vous recevoir.

— Et voilà bien, bonne cousine, pourquoi j'arrive sitôt ce matin ; hier, à l'Opéra, je n'ai pu vous faire mes excuses : Edouard était avec vous, et je craignais de votre part la petite mercuriale que je reçois aujourd'hui.

— Je vous sais trop orgueilleux pour ne pas vous ménager devant monsieur de Lusson, surtout lorsque j'ai à vous reprocher un manque de convenance. Votre ami est un de ces hommes qui doivent leurs succès à

leurs bonnes manièresplus qu'à la perfection de leur personne : c'est un homme, en un mot, qui me semble toujours irréprochable ; et par amitié pour vous, Anatole, j'ai souvent désiré vous le voir prendre pour modèle.

— Je ne crois pas, ma belle, mais sévère cousine, devoir faire en tout ceci une grande part à mon amour propre. En revanche, M. de Lusson vous doit une profonde reconnaissance pour la bonne opinion que vous avez de lui. Mais permettez-moi de vous exprimer toute ma pensée, au risque même de mériter encore vos reproches. Léocadie, je vous aime : vous le savez, depuis quatre ans, la passion que vous m'avez inspirée, n'a fait qu'augmenter. Vous ne m'aimez pas, vous, je le savais, et pourtant chaque jour, chaque heure, je sentais cette malheureuse passion s'emparer de toute mon âme. Le comte, votre

époux, avait deviné mon secret, et sans doute il ne songea jamais à m'éloigner de vous ; plein de vénération pour vos vertus, de confiance en mon honneur, jamais un doute ne vint l'attrister dans la vie que vous lui rendez si douce, même sans lui donner votre amour. Et lorsque la mort enleva à vous le meilleur des époux, à moi un second père, nous le pleurâmes ensemble.

« Léocadie, souvenez-vous de ce jour, où dans cette même chambre, j'osai vous rappeler les dernières paroles de l'ami que nous avions perdu : *soyez unis,* nous avait-il dit, en pressant nos mains dans les siennes ; puis plus bas sa voix mourante avait ajouté : *Soyez heureux, et que mon souvenir vous soit doux.* .

Anatole venait de prononcer ces mots avec angoisse ; sa voix avait un charme infini, et peut-être la comtesse se sentait-elle entraî-

née vers lui, car ses yeux exprimaient une incertitude douloureuse. Elle était si belle dans sa muette émotion; il paraissait si évident à Anatole qu'elle luttait avec elle-même; ce moment lui semblait si grave, si solennel, qu'il n'osait pas demander la fin de son intolérable souffrance. Enfin, la physionomie de Léocadie s'anima tout-à-coup; elle tendit à M. de la Marche une main tremblante, qu'il couvrit de baisers et de larmes... peut-être un espoir de bonheur se glissait-il déjà jusqu'à son cœur, lorsqu'elle lui dit :

— Ecoutez-moi attentivement, mon cousin, sans m'interrompre, je vous en conjure.

— Ah! dites, dites, Léocadie, quel que soit ce que vous avez à m'appendre, pourrais-je ne pas vous adorer.

— Anatole, je n'ai jamais connu l'amour; mariée à vingt ans au comte d'Alby, que j'es-

timais, que je n'aimais pas, je me résignai à cette vie d'insouciance que j'ai soufferte deux longues années. Vous savez que mon mariage avait été dès longtemps projeté par ma famille et celle de mon époux : le rêve caressé de mon père fut toujours de réunir nos deux grandes fortunes. Il n'a pu hélas ! voir accomplir cette union tant désirée; j'avais perdu ma mère à dix-huit ans, à dix-neuf je n'avais plus de père; à mon vingtième printemps, je me trouvais comtesse d'Aby. Mon mari était le meilleur, le plus noble, le plus généreux des hommes. Nous avions soixante mille livres de rentes ; je possédais quelque beauté, un esprit cultivé, des talents, tout ce qui, aux yeux du monde, doit assurer le bonheur. Eh bien ! Anatole, j'étais la plus malheureuse des femmes.

« Vous seul, peut-être, avez pu apprécier ce qu'il y avait de souffrances dans mes sourires,

de tristesse dans mes joies, d'abnégation dans ma vie ; mais il est un mystère que vous, comme les autres, avez ignoré ; et pour preuve de l'affection que je vous porte, de l'estime que j'ai pour vous, surtout, mon cousin, pour vous guérir du fatal amour qu je vous ai inspiré, je vais tout vous dire.

— Léocadie, Léocadie, taisez vous ; vous me faites mourir.

— C'est vous qui avez cherché cet entretien ; si je me taisais Anatole, je serais coupable : prêtez-moi je vous prie votre attention.

« Après la mort de mon père, je fus conduite chez votre mère ; je la connaissais à peine ; je savais qu'elle était sévère pour vous ; mais j'ignorais qu'il suffisait d'être jeune pour lui déplaire ; et je fus tout étonnée, huit jours après mon installation près de ma tante, de la voir toujours en colère contre vous, toujours injuste envers moi. Vous vous rappelez sans

doute, mon ami, qu'elle me fit un crime des larmes que je donnais à la mémoire de mon père ; je n'ai pas oublie non plus, moi, combien de fois vous m'avez consolée. Ce souvenir, depuis que je suis libre, m'a quelque fois fait accuser mon cœur d'ingratitude quand je vous savais malheureux.

« Je passerai rapidement sur les neuf à dix mois qui ne se rattachent que faiblement à ce que j'ai à vous dire ; car ce n'est que deux mois avant mon mariage que je connus bien toute la sécheresse du cœur de ma tante, son infléxible volonté, sa noirceur pour vous. Un matin elle me fit appeler, et voici l'entretien que j'eus avec elle : Il vous interresse autant que moi ; pardonnez-moi donc de retracer les détails de cette cruelle matinée : je tâcherai de ne pas oublier que cette femme était votre mère.

» Lorsque je me présentai dans la chambre

de madame de La Marche, elle n'était pas seule : le comte d'Alby se tenait debout devant elle. Avant d'entrer je m'étais arrêtée malgré moi; car je me sentis saisie de terreur en entendant ma tante prononcer avec cet accent bref que vous lui connaissez : — Je le veux, monsieur, ma nièce le voudra. — Ma curiosité devint aussitôt plus forte que ma frayeur. La vue du comte me dispensa de chercher ce que voulait votre mère ; mais en ce moment sans doute, mes yeux apprirent à l'époux qu'elle me destinait, que *je ne le voulais pas*; et je dois à sa mémoire la justice d'avouer qu'en cet instant il se montra noblement généreux, en exposant à ma tante un tableau bien vrai, bien affreux des résultats que doit amener une union formée seulement pour satisfaire aux convenances de caste. — Je suis riche, dit-il, et je n'ai pas à repousser l'idée honteuse d'un marché ; mais je me verrais

avec douleur l'heureux possesseur des trésors de beauté, de grâce, de jeunesse, qui sont le partage de mademoiselle, si je ne devais leur possession qu'à la violence. Je me fais donc un devoir d'avertir madame la comtesse qu'elle ne me trouvera jamais disposé à conclure une union qui serait une chaine pénible pour vous, Léocadie, ajouta-t-il en se tournant vers moi.

» Je renonce à vous peindre la colère de votre mère en entendant les dernières paroles du comte.

» Depuis que j'étais là elle me foudroyait du regard ; mon cœur me brisait la poitrine ; mon sang se portait à ma tête avec une telle violence, que j'entendais à peine ce qu'elle disait. Pourtant votre nom frappa mon oreille : je pus comprendre que ma tante attribuait à mon amour pour vous non pas mon refus, je n'avais pas prononcé une parole; mais

l'espèce d'effroi qui m'avait saisie à la vue du comte. Je fus si indignée de cette calomnie, que je retrouvai toute mon énergie pour me défendre et me justifier; mais hélas! je n'avais pas assez de fermeté pour lutter longtemps avec ma tante. Son terrible regard me fascinait toujours; je crus qu'elle persistait à me croire liée à vous par un serment, et je ne trouvai pas d'autre moyen pour la détromper que celui d'assurer au comte que je serais heureuse et fière d'accomplir la dernière volonté de mon père, en lui donnant ma main.

— Je le savais bien, reprit votre mère, les gens de notre sorte ne sont pas habitués, monsieur le comte, à consulter le cœur dans ces occasions où, généralement, il ne fait faire que des sottises; et malgré que je n'aie pu obtenir de mon frère que l'éducation de Léocadie ne fût point confiée à l'une de ces

femmes qui amalgament chez elles toutes les conditions, je me flattais un peu que ma nièce ne perdrait pas tout à fait les principes d'obéissance et de soumission qu'une noble demoiselle doit avoir envers ceux qui peuvent la diriger. Il ferait beau voir qu'il en fut autrement : ce serait un moyen sûr de souiller nos noms les plus illustres. La roture envahit bien assez, bon Dieu ! et que deviendrait la monarchie si nos descendants ne lui perpétuaient d'illustres appuis.

»Ces derniers mots furent accompagnés d'un sourire méprisant voulant dire, sans doute : serez vous digne d'une si noble mission ?...

»Je ne me rendis pas compte alors de l'effet que produisirent les paroles de ma tante sur l'esprit du comte ; je compris bien cependant, l'indignation de son regard lorsqu'elle ajouta : Tout est donc convenu ; dans deux mois nous signerons le contrat.

« Vous savez, mon cousin, ce que furent pour moi les deux mois qui se passèrent avant mon mariage ; je m'arrête donc au jour qui le précéda.

» Il était dix heures du matin lorsque ma femme de chambre me remit une lettre du comte d'Alby : il me demandait un moment d'entretien pour l'heure à la quelle ma tante ne serait point au salon. Un peu troublée de cette demande , je m'approchai de la croisée qui donnait sur la rue, et j'aperçus le comte qui attendait sans doute ma réponse. Il me vit ; je lui fis signe qu'il pouvait venir; puis j'envoyai au-devant de lui pour le prier de passer chez moi, trouvant ce lieu plus sûr que le salon de ma tante, où tout Paris se pressait depuis quelques jours pour me féliciter. Le comte me remercia avec effusion de la confiance que je lui accordais.

— Hélas ! lui répondis-je avec un accent

pénétré de douleur, demain ma destinée ne sera-t-elle pas à vous.

— Léocadie, me dit-il en pressant la main que je lui avais tendue, je viens vous ouvrir mon cœur : vous allez savoir ce que je veux faire pour votre bonheur ; ce que je serai pour vous, ce que vous serez pour moi. Je vais vous parler avec franchise ; promettez moi de me répondre de même.

— Ah ! je vous le jure, monsieur, lui dis-je, aujourd'hui et toujours je pourrai vous répondre avec sincérité.

— Je ne doutais pas pour l'avenir, mademoiselle ; mais je craignais qu'aujourdhui vous n'eussiez regardé comme un devoir de me taire une vérité qui pouvait blesser à la fois et mon cœur et mon amour propre. Puisqu'il en est autrement, je me félicite de vous avoir demandé la grâce de m'entendre; et

j'espère que vous serez un peu rassurée sur la destinée que je veux vous faire.

— Croyez, monsieur, à toute ma gratitude pour une si généreuse pensée, et recevez l'assurance que je mettrai tous mes soins à vous rendre heureux, me hatai-je d'ajouter.

— Je vous avais bien jugée, me dit-il : je vais vous le prouver en abordant sans détour le sujet qui m'amène près de vous. Après un moment de silence, le comte reprit la parole en ces termes :

— Je n'ai jamais compris l'amour d'un homme pour une femme qui ne l'aime pas : c'est vous avouer que malgré vos brillantes qualités, malgré tous les avantages qui vous distinguent et que je sais apprécier, je n'aurai point à imposer à mon cœur les tourmens d'une passion malheureuse; pardonnez moi cet excès de franchise en faveur du motif qui me guide. J'ai 50 ans, Léocadie ; vous

pourriez-être ma fille; et je conçois qu'une telle disproportion d'âge doit inévitablement éloigner de votre âme un sentiment qu'excite avant tout ce qui charme et séduit: la jeunesse. Je me montrerai en cela un juge impartial, parce que je n'ai pas oublié qu'à votre âge j'ai pensé comme vous ; mais je dois vous avouer aussi que l'expérience a modifié bien promptement les illusions que je m'étais faites. Je ne dis pas cela pour vous influencer; vous n'avez pas encore expérimenté la vie, vous ne pourriez me comprendre. Dailleurs, je dois vous paraître trop intéressé dans une semblable question, pour vous donner confiance en mes paroles. Voici donc où j'en veux venir :

» Demain nous devons être unis : aux yeux du monde je serai votre époux, aux vôtres je veux n'être qu'un père.

— Monsieur, je ne saurais comprendre en quoi j'ai mérité...

— De grâce ne m'interrompez pas, mademoiselle; tout-à-l'heure vous pourrez penser que j'ai raison.

— Je vous écoute, monsieur, lui dis-je en cachant laborieusement la sensation mal définie, le dépit, peut-être, qui s'emparait de moi.

— Je vous disais donc que je ne voulais être pour vous qu'un père, et je ne m'étonne pas de vous voir surprise d'un pareil avœu, malgré la sincérité pour laquelle j'ai demandé grâce. Vous me prenez sans doute pour un homme froid, blasé, incapable enfin d'apprécier tous les trésors de charmes que vous possédez. Hélas! si vous me jugez ainsi, combien vous vous trompez! Pour vous en convaincre, sachez que depuis le jour où votre tante vous imposa l'union que nous allons contracter demain, il ne s'est pas passé une heure sans que j'épiasse dans vos regards, dans vos paroles, dans vos gestes, quelque

chose d'affecueux, qui me donnât une lueur d'espoir d'être aimé un jour... Et rien, toujours rien qu'une froide politesse, une résignation qui me blessait ; et lorsque je rentrais chez moi, malheureux de votre indifférence, j'avais beau recueillir mes souvenirs, tout me démontrait que vous ne m'aimeriez jamais...

» Puis lorsque ma pensée intime m'eut révélé ce que pourrait-être ma vie et la vôtre, si j'avais la folie de vous conserver un amour qui ne serait pas partagé, je me trouvai guéri de ma triste passion, par la seule raison que je crois un homme ridicule, lorsqu'il donne son âme à une âme qui ne la comprend pas.

» Si vous avez un peu étudié mon caractère, Léocadie, vous avez dû vous apercevoir que je ne redoute rien tant que le ridicule : cela tient sans doute à ma position dans

le monde. Placé continuellement en évidence, j'ai toujours redouté d'être le point de mire des sots, ou des oisifs, ce qui est encore pis : c'est peut-être une faiblesse ; mais je ne saurais m'en défendre, et je lui sacrifie ce que j'ai le plus désiré au monde, un mariage selon mon cœur, c'est-à-dire une femme qui m'eût aimé comme je voudrais l'être.

Le comte me regarda un moment ; il espérait peut-être que je lui répondrais quelque chose ; Anatole, je ne trouvai rien à lui dire, tant ce que je venais d'entendre me semblait sortir de toutes les choses reçues. Après quelques instants de silence, il reprit la parole :

— Je vois, mademoiselle, me dit-il, que cet entretien vous est pénible ; je regrette de vous causer un chagrin ; mais au moins

j'ai la certitude que ce sera le seul qui vous viendra de moi.

— Monsieur, lui dis-je, je vous ai promis d'imiter votre franchise ; je tiendrai ma promesse ; veuillez m'écouter, je serai brève. Vous vous êtes mépris sur le sentiment que je vous porte : je vais devenir la compagne de votre vie, non pas avec indifférence, car je me sens portée à vous donner toute mon amitié. J'ignore encore quelle différence il existe entre ce sentiment et celui que vous désirez ; mais désormais je ne chercherai pas à la connaître : c'est vous dire, monsieur, que le monde ignorera que vous n'êtes pour moi qu'un père, et que moi je ne l'oublierai pas.

Le comte pâlit ; je vis une larme briller sous sa paupière. Si j'avais dit un mot, peut-être eussions-nous oublié notre fatale convention ; mais je me trouvais humiliée, et vous savez, Anatole, que l'orgueil est un

héritage de famille. Le lendemain, j'étais comtesse d'Alby... mais toujours mademoiselle de la Marche. Mon mari a vécu deux ans; la plus parfaite union a toujours régné entre nous; nous nous sommes estimés, appréciés, aimés même, et je suis encore mademoiselle de la Marche, parce que mon époux se fût trouvé *ridicule* à mes yeux s'il eut fait un pas vers moi pour m'attirer à lui. Depuis deux ans je suis veuve; j'ai bien consulté mon cœur avant de vous dire: mon cousin, je ne vous aime pas. Il y a deux mois je n'aurais pu décider comme je fais aujourd'hui; car je ne savais pas ce que c'était que l'amour.

— Ah! Léocadie, Léocadie, j'en mourrai; mais dites, dites, qui donc aimez-vous?

— Qui! je l'ignore moi-même; je n'ai vu celui qui m'occupe sans cesse qu'une fois à l'Opéra, peut-être ne le reverrai-je jamais;

je ne sais même s'il n'est pas marié, car lorsque je le vis, il était placé près d'une jeune femme délicieusement belle, dont il paraissait fort occupé. A quel monde appartient-il ? je l'ignore encore ; je ne l'ai plus rencontré nulle part.

— Mais, Leocadie, il est impossible que vous me repoussiez pour un inconnu ; rappelez votre raison, mon amie ; songez à quel supplice vous allez livrer ma vie... Ah ! mon Dieu ! mais c'est un songe... Tout ce que vous venez de me dire est faux, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas voulu vous montrer à moi pure comme les anges, pour me dire ensuite : « Toi, Anatole, qui m'as aimée avec idolâtrie depuis ma quinzième année ; toi qui veillais sur moi comme une tendre mère sur sa fille chérie ; toi qui, pendant deux ans, gardas si religieusement ton amour au fond de ton cœur, il faut que tu m'oublies, maintenant

que je pourrais être à toi, parce que j'aime un homme que je ne connais pas.

En ce moment, une voiture s'arrêta à la porte de l'hôtel d'Alby; un domestique annonça à la comtesse — le docteur Durand.

A ce nom, Léocadie se leve, puis, voyant entrer la personne annoncée, elle retombe violemment sur son fauteuil, en s'écriant :

— C'est lui !

Anatole a compris que *lui* est l'inconnu de l'Opéra.

III.

Qui n'a pas éprouvé une fois dans sa vie le charme enivrant du premier regard de l'objet aimé ; qui n'a pas ressenti une crainte douloureuse de le trouver indifférent ? Chez la femme surtout, l'attente d'un aveu

désiré est le pivot unique sur lequel repose son bonheur; vient-il à se briser, son âme tombe dans ce vide immense où la vie ne trouve plus de sympathie, plus d'affinité. Madame d'Alby éprouvait cette poignante anxiété en revoyant l'inconnu de l'Opéra. Habituée à dissimuler ses sensations, elle avait promptement réprimé sa vive et douce émotion à la vue de cet homme qu'elle n'espérait plus revoir; mais il lui fut plus difficile de cacher la oie folle, insensée, qui s'empara d'elle progressivement en écoutant la voix harmonieuse du jeune médecin. Ses manières étaient si parfaites, sa conversation si brillante, si attachante tout à la fois, que la pauvre femme se sentait de plus en plus subjuguée par cet attrait irrésistible, qu'elle avait ressenti avant même de l'avoir entendu.

Anatole suivait avec douleur le progrès

rapide que le séduisant docteur faisait à son insu dans le cœur de Léocadie; il voyait pour ainsi dire s'élever entre elle et lui une barrière qui devait, hélas! repousser toutes ses espérances; mais le pauvre jeune homme, en proie à toute la douleur de se voir sacrifié, voulut au moins la cacher à son rival. Il essaya de lui exprimer l'inquiétude que lui causait la santé de sa cousine; il lui peignit avec une sollicitude de mère ses mille fantaisies aussitôt oubliées que conçues; cette tristesse, ce dégoût du monde si peu naturels à l'âge de la comtesse; les efforts qu'avaient déjà tentés les médecins les plus habiles; enfin, la confiance qu'il plaçait en son savoir pour arriver à un résultat qui ferait cesser les souffrances de madame d'Alby.

— J'espère être plus heureux que mes confrères, monsieur, répondit le docteur, en réprimant un léger sourire; non que je croie

mon savoir plus vaste que le leur ; mais parce que je ne trouve rien dans les symptômes que vous venez de m'indiquer qui puisse me faire rencontrer un mal à combattre; je n'en vois qu'un à éviter.

— Mon Dieu, interrompit la comtesse, vous ne croyez pas non plus, monsieur, que je sois malade?

— Je n'ai pas précisément dit cela, madame; mais je pense que vous pourriez ne pas l'être si vous vouliez; et pour cela je réclame de la confiance dont vous voulez bien m'honorer, la plus grande exactitude à suivre mes prescriptions, quelque contraires à vos goûts qu'elles puissent vous sembler.

— J'ai trop le désir de sortir de l'apathie où je vis pour ne pas suivre vos conseils ; ainsi, monsieur, ajouta Léocadie, je vous obéirai aveuglément.

A ce point de la consultation, Anatole com-

prit que sa présence serait inconvenante ; il se leva, pressa la main de sa cousine en lui disant à demain ; puis il salua et sortit.

— Maintenant, madame, que nous sommes seuls, je vais vous demander quelques détails sur les causes qui ont amené l'espèce de spleen dont vous êtes atteinte ; car je dois vous avouer que ma science ferait défaut, si vous ne l'éclairiez des choses qui ne sont pas de son ressort. Le docteur avait accompagné ces mots d'un sourire qui laissa voir à la comtesse qu'il n'avait pas trop besoin d'être éclairé ; pourtant elle répondit :

— Je ne vous comprends pas.

— Permettez, madame, que je pose ma question appuyée de raisonnement.

— Je vous écoute, monsieur.

— Vous êtes, reprit-il, jeune, belle, riche, d'une grande famille, entourée de tout le luxe, de tous les honneurs que donnent

votre position ; vous êtes veuve, par conséquent libre de faire un nouveau choix. En un mot, je ne vois dans la vie positive aucune déconvenue qui puisse vous causer la plus légère souffrance, le moindre désir à former. Il me faut donc chercher dans ce qu'on appelle aujourd'hui la vie poétique, ou plutôt la poésie de la vie... car, selon le partage qu'en fait la providence, le riche est quelquefois le moins heureusement pouvu. Enfin, madame, pour vous exprimer toute ma pensée, je dois avouer que je vous crois sous l'empire d'un chagrin de cœur ; et plus je vous observe, moins je le comprends. Voilà pourquoi je vous prie de m'éclairer sur les causes qui l'ont amené.

— Monsieur, je vous jure que je n'ai aucune douleur de ce genre ; si j'aimais quelqu'un et que je n'en fusse pas aimée, croyez que le chagrin que j'en éprouverais serait im-

pénétrable, et que, dans ce cas, je n'aurais point fait un appel à la science, mais à ma raison. Puis, comme si elle eût craint de paraître blessée de la supposition du docteur, elle ajouta : pourtant, monsieur, j'apprécie le motif qui vous guide: pour détruire les effets, il faut bien en chercher les causes.

— Je crains, madame, que vous ne vous abusiez. Peut-être jusqu'à ce jour n'avez vous pas cherché à vous rendre compte de ce que vous éprouvez; peut-être n'avez-vous ressenti que ce vide de l'âme qui tue toute sensation. C'est une triste chose que la vie d'une jeune et belle femme livrée sans cesse aux rêveries de la solitude : à un âge où le cœur déborde de tendres pensées, n'est-ce pas une douleur de ne pouvoir les épancher? Pour vous convaincre, madame, de ce que je redoute à votre égard, je vais vous raconter ce que j'ai observé dernièrement dans une scène de

famille. Une belle et joyeuse enfant, chérie de ses parents, mais ayant un père qui ne trouve le bonheur que dans un nom illustre, avait donné son cœur à un noble et bon jeune homme : quand je dis noble, je ne parle pas de son titre ; mais de son génie, de son beau talent, de sa conscience incorruptible. La pauvre demoiselle, n'espérant pas fléchir son père, qui appelait celui qu'elle aimait un homme de rien, parce qu'il n'était ni comte, ni marquis, perdit bientôt sa gaîté ; l'ennui s'empara de son ame ; et cependant elle ignorait si celui qu'elle avait choisi l'aimait aussi. Elle s'en rapportait peut-être à cet instinct du cœur, qui trompe rarement une femme ; et elle avait raison, car elle était aimée, bien aimée, ajouta le docteur avec un éclat de voix, qui fit pàlir la comtesse... Il y avait eu dans cette assertion de l'amour de cet homme quelque chose de si cha leureux, que

Léocadie sentit son courage l'abandonner. Elle perdit toute sa présence d'esprit, et s'écria dans le plus grand trouble :

— Vous êtes donc marié, monsieur, et cette jeune fille est votre femme?..

Qu'on se figure la surprise de Durand à cette question, faite d'une voix brisée. Son étonnement fut si grand, qu'il crut un moment être le jouet d'un rêve. Après quelques instants de silence, que la comtesse ne songeait pas à rompre, car elle était anéantie de ce qu'elle avait entendu, mais bien plus encore de ce qu'elle avait osé dire, le docteur reprit la parole en ces termes :

— Non, madame, je ne suis pas marié, et la jeune demoiselle dont je vous contais tout-à-l'heure les petits chagrins, ne l'est pas non plus. Mais grâce au ciel, cette union, que je désire autant qu'elle, ne doit plus rencontrer d'obstacles, au moins je l'espère.

— Et sans doute, interrompit madame d'Alby, cette charmante personne est redevenue gaie depuis qu'elle connaît votre amour; je l'en félicite, monsieur : être la compagne d'un homme comme vous est un bonheur qu'elle est sans doute très capable d'apprécier.

Tout ce que venait de dire la comtesse avait été murmuré d'une voix mourante ; le plus grand chagrin était empreint sur sa jolie figure, et le docteur crut voir tomber une larme sur sa main. Bien qu'il ne comprît rien au regret qu'elle semblait éprouver, il ne voulut pas la laisser dans l'erreur où il la voyait, et reprit :

— Je vous rends mille grâces, madame, de ce que vous venez de me dire de flatteur ; mais la jeune personne dont je vous parle ne peut-être ma femme : elle est ma sœur, et

l'homme qu'elle aime à l'honneur d'être de vos amis : il se nomme Charles Duprat.

— Oh ! alors je ne retire pas mes félicitations, monsieur, repartit la comtesse avec une vivacité d'accent qu'elle eût peine à comprimer, et je me sens heureuse de pouvoir espérer que mademoiselle votre sœur voudra bien me regarder aussi comme une amie.

— C'est l'honorer beaucoup, madame ; et comme frère, je me fais son interprète pour vous assurer de la joie que va lui causer une si précieuse amitié.

— Je suis ravie que vous m'ayez parlé d'elle, et je la verrais avec un grand plaisir à mes soirées du jeudi. Voulez-vous bien vous charger de mon invitation, en alléguant ma mauvaise santé, qui m'empêche de la lui porter moi-même.

— C'est trop de bonté, madame... Mais je vous remercie de m'avoir ramené à vous; car je craignais déjà d'abuser de votre complaisance, en vous entretenant des intérêts de ma famille. Vous paraissiez tout-à-l'heure plus fatiguée qu'à mon arrivée.

La comtesse rougit beaucoup; elle chercha un peu sa réponse, puis elle dit :

— En effet, je m'étais sentie émue profondement du chagrin de votre sœur; et l'avouerai-je, par suite sans doute du malaise que j'éprouve, je me suis presque irritée de son bonheur... Oh! c'est une étrange chose ce que je ressens quelquefois.

— Je conseille à madame la comtesse beaucoup de distraction, peu de solitude, et quelques calmants, dont je vais faire une ordonnance.

Après avoir écrit, le docteur salua profondément et sortit, en promettant de revenir tous les jours.

IV.

Le docteur Durand était, nous l'avons dit, un de ces hommes qui se recommandent d'eux-mêmes; il exerçait la médecine par goût plutôt que dans l'espoir d'augmenter sa fortune; aussi dans un siècle où l'argent est

regardé comme le principal mérite, devait-il obtenir le plus grand succès. Mais ce succès était justifié par une *capacité* que nous croyons devoir placer avant celle de la fortune, n'en déplaise aux défenseurs du système électoral, qui ont bieu leurs raisons pour penser ainsi. Notre jeune médecin, tout électeur qu'il était, aspirait à une renommée acquise à d'autres titres que les vingt mille livres de rente qu'il possédait; mais modeste malgré sa science, il s'humiliait devant les grandes intelligences qui la lui avaient enseignée, et ne croyait pas les égaler, parce que la vogue capricieuse et fantasque voulait oublier des noms que le sien remplaçait aujourd'hui, pour être oublié à son tour. Il ne comprenait pas même que la mode put exercer son empire dans un art où le savoir, éprouvé par une longue pratique, peut seul obtenir une réputation justement acquise; aussi riait-il de pitié

chaque fois qu'une personne nouvelle venait grossir sa nombreuse clientèle. C'était donc là l'idée qui devait l'occuper en arrivant chez madame d'Alby; mais en la voyant, il comprit que ce n'était point à la mode qu'il devait d'avoir été appelé. Sans se rendre compte précisément à son avantage de la gracieuse réception qu'il avait reçue, il se flatta du moins d'être plus heureux que ses confrères dans la guérison de la jeune malade...

En rentrant chez lui, il trouva son ami Charles Duprat causant laborieusement avec le père Durand; car, pour caresser la monomanie du brave homme, il avait dû écouter le long récit des chimériques espérances qu'il rêvait pour Jules, pour Anaïs, et ses regrets de lui donner sa fille, à lui qui ne pourrait jamais la conduire à la cour. Ce mariage dérange tous mes projets, dit-il à son fils: mais puisque tu le veux, mon ami, je verrai à pren-

dre mon parti. Si tu voulais, toi, tu serais duc et pair, et ta sœur pourrait devenir dame d'honneur de la reine; car enfin, vous êtes riches, très riches, et avec de l'argent on arrive à tout.

— C'est vrai, mon père, vous avez raison, aujourd'hui l'on pense comme cela; vous suivez le torrent, et je le conçois; vous avez fait péniblement votre fortune. L'ambition était votre seule passion; vous l'avez satisfaite; maintenant, il vous en faut une autre pour vos enfants; vous voulez qu'ils joignent des titres à l'or que vous leur donnez. Nous sommes plus sages, ma sœur et moi: le bonheur que vous nous avez acquis nous semble suffisant. Consolez-vous, mon père en songeant que nous vous devrons, à défaut de cette aristocratie nobiliaire, qui tombe en désuétude, celle de l'argent, née d'hier et qui malheureusement n'est pas près de s'éteindre.

— Malheureusement ! malheureusement ! interrompit le père Durand en marchant à grands pas..... Monsieur mon fils, vous avez là une manière de voir qui n'est pas la mienne ; et je vous déclare que vous avez grand tort de dédaigner ce que j'ai amassé avec madame Durand, qui pensait, qui penserait encore que deux valent mieux qu'un, et qu'un vaut mieux que rien. D'où je conclus que n'étant pas noble, il est fort heureux que vous soyez riche, puisque vous ne voulez pas être l'un et l'autre. Puis, enfonçant son chapeau avec colère, l'ancien fruitier sortit du salon en lançant à Charles un coup d'œil foudroyant.

— Ton père m'accuse mon cher Jules, de t'avoir influencé dans mon intérêt : la conviction que je viens d'en acquérir dans le regard mécontent qu'il a jeté sur moi en nous quittant, me rend chagrin. Je dois te l'a-

vouer, mon ami, j'adore Anaïs, mais j'ai une répugnance invincible à ne l'obtenir que par ton ascendant sur la volonté de ton père. Ses préjugés, qui subsistent malgré tout ce que je puis offrir de gloire littéraire, en compensation d'un titre, jetteraient sur ma vie une humiliante condescendance de sa part. Bientôt, peut-être, elle entacherait, dans la pensée de ceux qui la connaîtraient, l'intégrité de mes principes, le désintéressement de ma conscience, et ils trouveraient pour base de leur calomnie... *un mariage d'argent.*

— Rassure-toi, mon ami; mon père consentira à votre union sans mon influence, je te jure, et je compte assez sur ton amitié, Charles, pour t'amener à faire la part d'un petit travers qui, dans tous les cas, ne pourrait rejaillir sur ta bonner réputation. Anaïs mérite bien quelques sacrifices d'amour-propre, mais elle est incapable de te les imposer,

ni moi non plus, je te l'assure. Aussi ai-je conçu un projet qui doit amener mon père à désirer ce mariage, qu'il semble redouter aujourd'hui.

— Je me repose sur toi, Jules, du soin de mon bonheur et de mon honneur; car tu me connais assez pour que l'ombre d'un doute ne s'élève pas dans ta pensée sur celui des deux que je sacrifierais. Tu n'ignores pas non plus combien j'aime Anaïs; je réclame donc la confidence de ton projet, pour m'épargner le supplice de l'incertitude qui me tue depuis quelques jours, et qui paralyse mon imagination à tel point, que tout ce que j'écris est pâle et dénué de poésie comme un mémoire de mon tailleur.

— Mon projet est né de ton indignation pour les mariages d'argent; mais il a besoin d'être mûri. Je t'expliquerai mon plan demain, si tu veux nous accompagner chez la

comtesse d'Alby, où je conduirai ma sœur, qu'elle m'a prié de lui amener.

— Ah! tu l'as vue? eh bien! comment la trouves-tu? est-elle malade?

— Pas plus que toi, mon cher; mais ou je me trompe fort, ou sa situation morale ressemble beaucoup à la tienne, moins le partage du sentiment que tu inspires. La comtesse doit être une de ces femmes pour qui la vie c'est l'amour: ne le penses-tu pas comme moi?

— Je fais plus, j'en suis sûr, et puis même te donner sur le caractère de madame d'Alby des renseignements certains; car je l'ai beaucoup étudié, et souvent je l'ai prise pour type de mes plus gracieuse conceptions. A mon sens, c'est la poésie personnifiée que cette femme. Belle sans art, sans prétention; modeste sans pruderie; riche, noble sans orgueil: admiratrice passionnée du beau accueillant, avec enthousiasme le talent

qu'elle juge avec un goût pur et une capacité de lumières très rare dans une aussi jeune femme, elle est cependant pleine d'indulgence pour la médiocrité, qui peut acquérir si elle est bien conseillée. En un mot, la comtesse est à mes yeux la réalisation de tout ce que les poètes ont rêvé. Pour celui qu'elle aimera, la vie devra être un enchaînement d'enivrantes jouissances; car chez elle toute émotion vient de l'âme, et l'âme de madame d'Alby est pure comme son limpide regard, qui doit rester chaste même dans un élan passionné.

— Quel éloge, mon cher Charles quel chaleureux coloris tu donnes à ce portrait! il me semble palpitant de vérités constatées. Je te déclare poète dix fois, si tu n'as acquis cette connaissance complète d'une nature à part qu'en l'observant à froid... Je m'humilie devant ta sublime intelligence, qui sait per-

cer l'enveloppe vulgaire pour découvrir la divine essence. Oh! je m'humilie, mon cher maître. Moi, indigne de disséquer autre chose que de la matière, j'avais cru madame d'Alby une femme ordinaire, assujettie aux petites passions; je croyais sa guérison facile et voilà qu'il me faut y renoncer. Car où veux-tu trouver *la sœur que cherche cette âme*... Et le docteur accompagna ces derniers mots d'un fou-rire que son ami ne partagea pas.

— Jules, tu n'est pas poète, lui dit-il lorsque son accès de gaîté fut calmé; eh bien, je te défie de voir cette femme dix fois sans en être amoureux fou tout matérialiste que tu sois.

— J'accepte le défi, mon cher; je ne crois pas, vois-tu, devenir amoureux dans le genre qui convient à la comtesse. Je la trouve divinement belle; mais je te déclare que le noble faubourg produit sur moi l'effet opposé à celui que désire mon père. En amour, je suis

plébéien en diable, j'aime l'abnégation, le dévouement, je veux que celle que j'aimerai s'honore de mon affection, et ne croie pas déroger en m'accordant la sienne. Or, certainement, madame *la comtesse d'Alby* n'échangerait pas son nom contre celui de Durand : ce serait trop *peuple*, et cette dérogation la rendrait odieuse aux yeux de toute sa caste.

— Je ne t'ai pas dit qu'elle t'aimerait : mais que tu l'aimerais : voilà tout, mon cher Jules.

— Et moi je te répète que cela ne seras pas, parce que je ne suis point habitué à poser en martyr devant les femmes..... Mais j'y pense, toi qui connais cette dame depuis longtemps, où diable avais-tu donc placé ton cœur, qu'il ne s'est pas échauffé à ce brûlant soleil. Anaïs, mon cher, est l'opposé de ce que tu trouves de séduisant dans cette nature

d'élité, que tu m'as si poétiquement fait connaître.

— Et c'est précisément pour cela que je préfère ta sœur pour ma femme. Madame d'Alby eût fait mon honheur, comme maîtresse; légitimement, c'eût été différent : La poésie sans interruption eût tué mon imagination. Toi, au contraire, tu adoreras la comtesse parce que son organisation te révèlera mille délices qui sont étrangères à la tienne. Après tout, je ne te souhaite pas d'aimer cette femme, car, vois-tu, mon pauvre ami, tu es doué, à ton insu apparemment, de tout ce qu'il faut pour souffrir beaucoup d'une passion dédaignée; et personne jusqu'à ce jour n'a connu un amant favorisé de la comtesse. Elle est aimable pour tous ceux qu'elle reçoit; mais sans préférence, même pour le comte de La Marche, son cousin, qu'on dit très épris d'elle.

— Je l'ai vu ce matin chez elle : c'est un charmant cavalier : une véritable fleur des pois, répondit Jules ; et même j'avais deviné que ma présence lui était assez peu agréable. Il a pris congé de sa cousine avec une apparence de chagrin qui ne m'a point échappé ; d'où j'avais conclu, avant de t'entendre, qu'il n'était pas écouté... Ah ! ça, sais-tu que ta d*ivine* comtesse aurait singulièrement flatté mon amour-propre, si j'avais su avant de me présenter chez elle, ce que je sais maintemant. Je n'avais pas encore eu l'honneur de la voir ; je n'ai, dans le premier moment, rien compris à l'espèce d'effroi qui l'a saisie à propos de ce que je lui disais, et qui pouvait lui faire croire que j'étais marié.

— Ah ! bah ! tu plaisantes ; que veux-tu que cela lui fasse?

— Ecoute, Charles, je ne plaisante plus ; et je te jure qu'elle a été ravie quand je lui ai

dit que c'est toi et non pas moi qui vas te marier. Est-ce clair, cela ?

— Tu es fou; je ne lui ai parlé de toi qu'une fois ; elle ne te connaissait pas hier ; quel intérêt veux-tu qu'elle prenne à ce que tu sois marié ou non ?

— Ma foi, je l'ignore; mais ce dont je suis certain, c'est qu'elle n'a pas su m'expliquer son émotion ; et, modestie à part, je suis très content de t'en avoir parlé, car te voilà convaincu, j'espère, que ce pourrrait fort bien être un amour heureux que j'éprouverais pour madame d'Alby.

— Écoute, Jules, je ne te pardonnerais pas un doute sur la vertu de cette dame ; ainsi plus de plaisanterie, je t'en conjure. Si elle t'aime, je t'en félicite ; mais je le croirai quand je vous aurai vu ensemble.

— Parbleu, mon cher, tu prends tout cela

bien au sérieux, et en vérité tu ferais douter de ce que tu affirmes.

— Je sais sur la comtesse beaucoup de bien, mon ami; je connais, entre autres mille de ses belles actions, un acte de dévouement que tu entendrais raconter à genoux si je pouvais te le dire; enfin ma vénération pour elle est si grande que je donnerais mon sang pour lui épargner un léger chagrin. Juge, d'après cela, si elle mérite ton estime, toi qui sais combien je suis sévère pour les femmes. Enfin, si j'avais à te persuader à quel point je désire ton bonheur, je te dirais encore: Puisse-tu être aimé d'elle, et bien comprendre ce que renferme de vertus, d'éléments de félicité l'âme angélique de cette femme.

— Je te crois, ami, répondit Jules en pressant affectueusement la main de Charles; pardonne-moi si mon œil n'a pas su distinguer,

parmi les faux-brillants qui scintillent à ma vue tous les jours, un diamant véritable : un de ces trésors que je rêvais sans croire pourtant à la possibilité de leur existance; mais dois-je me trouver heureux d'être admis à le comtempler, lorsqu'il m'est interdit de le posséder..? Charles tu as excité en moi un double désir, contraire à mes principes anti-aristocratiques : Aimer la comtesse d'Alby et être aimé d'elle ! Oh ! mon ami, que pourrais-je désirer après une pareille félicité... Mais n'y aurait-il pas folie de ma part à l'espérer?

— Pourquoi folie? la comtesse est libre, mon cher Jules : je puis t'assurer qu'elle n'a aucun préjugé de naissance; et en eût-elle, ils s'effaceraient devant une passion qu'elle sentira d'autant plus vivement qu'elle a été sacrifiée aux stupides convenances de nom et de famille..... J'ai beaucoup connu son mari : c'était un homme de parfaites

manières ; mais froid et sans aucune sympathie pour sa femme. Pourtant elle fut bonne pour lui, et se résigna sans chercher à approfondir où s'arrête l'abnégation. Mais si j'ai bien observé le comte, il a quitté la vie avec regret, et ses derniers moments ont dû lui révéler qu'il laissait un ange sur la terre. Depuis son veuvage, madame d'Alby voit fort peu de monde, elle choisit ses amis : elle s'entoure de ceux qui, par leurs talents, flattent d'avantage son goût pour les arts, les sciences et la littérature. Tu trouveras dans son salon l'élite de toutes nos gloires ; et cependant ses réunions sont simples. Chacun laisse à la porte le *moi* qui veut briller quand même : modestie très rare, parmi nos littérateurs surtout. Mais il faut, pour être admis chez la comtesse, un mérite réel ; et quand on le possède on n'a pas besoin de dénigrer celui des autres pour prouver le sien. Ceci

t'explique la condescendance du petit nombre d'écrivains admis à son cercle.

— Tu jugeras par toi-même demain si cette dame est capable d'apprécier les hautes intelligences qu'elle recherche. J'entends la voix de ton père... je me retire; adieu mon ami. J'esquive une nouvelle boutade; demain je viendrai vous prendre à neuf heures.

— Je t'accompagne, Charles; j'ai une visite à faire rue des Martyrs, et je te jette à ta porte.

Le jeune docteur suivit son ami sans oser lui dire ce qu'il pensait: — Certainement tu me parleras encore de madame d'Alby, et en parler c'est déjà du bonheur.

V.

Le lendemain à dix heures du matin, Durand se faisait annoncer chez la comtesse; elle n'était pas encore levée, mais il fut introduit aussitôt : c'est une des prérogatives des médecins d'être admis près de la beauté sans

distinction d'heure et de lieu ; aussi, en sont-ils plus aptes à juger de ce qu'elle doit à l'art ou à la nature. Madame d'Alby ne pouvait rien perdre à l'examen intempestif de celui qu'elle recevait ; elle le savait : quelle est la femme, même la plus modeste, qui ignore la perfection des charmes qu'elle possède ?

La demi-obscurité ménagée avec précaution dans la chambre de Léocadie, ne révéla pas au jeune docteur, dans le premier moment, combien elle pouvait apporter de confiance dans une entrevue qui devait la montrer à celui qu'elle aimait plus séduisante encore de tout ce que la coquetterie dérobe de graces naturelles, de formes parfaites, d'éclatante blancheur. Peu à peu, Jules s'habitua à ce demi-jour ; il put admirer la comtesse, ressortant fraîche et belle de ce clair obscur. Les longues boucles de sa belle chevelure tombant sur un cou d'albâtre ; l'ex-

pression suave et tendre de ses beaux yeux noirs; sa main si blanche soutenant sa tête charmante, et cachant un côté de ce gracieux visage, dont le jeune docteur ne pouvait se lasser d'admirer le profil enchanteur et si régulièrement beau, tout contribua à le plonger dans une muette extase, qui ne sembla pas déplaire à la comtesse. — Cependant sa physionomie a pris un caractère plus grave en voyant l'émotion dont Jules n'a pu se défendre, et qu'il lui est plus difficile encore de cacher. Par un mouvement instinctif, il prend la main de Léocadie; il consulte avec anxiété les pulsations de son pouls; il redoute de les trouver régulières; quelques secondes données à cet examen le rassurent bientôt. Il y a de l'agitation, mais elle n'est pas causée par la fièvre... Une suave espérance se peint en ce moment sur les traits de Durand, tout à l'heure si inquiet. Madame d'Alby est

restée grave et silencieuse, car elle attribue le changement du docteur à une cause qui ne concerne que sa santé; elle ne doute plus qu'elle n'ait rencontré juste lorsqu'il lui dit :

— Je suis venu de bien bonne heure, madame, inquiet de l'état où je vous avais laissée. Comment avez-vous passé la journée hier?

— Très bien, je vous assure, docteur; j'ai fait quelques visites et ne m'en suis pas trouvée fatiguée. Hier matin, lorsque vous êtes arrivé, j'avais avec M. de La Marche, mon cousin, que vous avez trouvé chez moi, une discussion d'intérêts de famille, qui m'était pénible. A cela sans doute j'ai dû d'être plus souffrante sur la fin de votre visite, car depuis je me suis sentie beaucoup mieux. Peut-être aussi, monsieur, ajouta la comtesse avec une grâce charmante, dois-je ce mieux à la

confiance que je place dans vos conseils et vos ordonnances. La potion que j'ai prise en me couchant a fait merveille : j'ai parfaitement dormi... c'est un bonheur que je vous dois, docteur, un bonheur que depuis deux à trois mois, je goûte bien rarement. Je le regrettais d'autant plus que personne, autant que moi, n'apprécie le sommeil ; il est si doux d'oublier qu'on vit... Ne pensez-vous pas ainsi, monsieur ?

— Pour moi, madame, peut-être devrais-je dire oui ; mais pour vous qui savez si bien employer la vie, qui pouvez la rendre si précieuse, si riante, si prodigue de tout ce qui la fait chérir, pourquoi trouvez-vous du bonheur à l'oublier ? Et parmi les amis qui vous possèdent, pensez-vous qu'il serait rare d'en trouver qui envieraient au sommeil les heures dont il les prive ?

— *Des amis !* répéta la comtesse en accom-

pagnant ces mots d'un sourire ; je n'en connais que deux sur lesquels je puisse compter: monsieur Duprat d'abord, mon cousin ensuite. J'ai le droit de douter de tous les autres, docteur, parce que je n'ai point mis leur dévouement à l'épreuve, ou qu'ils n'ont pas eu besoin du mien, ce qui pour moi est la même chose. J'ai une si sainte, si noble affection pour votre ami, qu'à ce titre seul, monsieur, je me sens portée à vous confondre dans mes sentimens pour lui ; vous me ferez donc beaucoup de plaisir en venant chez moi à mes jours de réception : j'en ai une ce soir; me présenterez-vous mademoiselle Durand?

— Je le lui ai promis, madame, et ce serait une douleur pour elle si je ne tenais pas ma promesse. Charles doit nous accompagner; je me trouve trop heureux de ce que je lui dois de flatteur dans ce que vous voulez

bien me dire, pour échapper la plus petite occasion où je pourrais vous offrir la preuve du prix que j'attache au titre dont vous daignez l'honorer. Être votre ami... serait un honneur dont toute ma vie je me croirais indigne ; mais combien je me sentirais heureusement partagé en acceptant une pareille félicité.

Le ton de conviction avec lequel Jules prononça ces derniers mots, parut frapper la comtesse ; son bel œil s'anima lorsqu'elle répondit :

— Commencez donc ce soir à mériter ce que je suis bien heureuse de vous offrir... Puis, comme si elle eût craint de s'être trahie, elle ajouta : je désire beaucoup connaître mademoiselle votre sœur ; je suis si attachée à M. Duprat, que tout ce qui doit concourir à le rendre heureux m'intéresse vivement.

— J'espère, madame, qu'en cela ma sœur

ne vous laissera pas d'inquiétude sur l'avenir de Charles; et je dois aussi, pour acquitter la dette de reconnaissance de mon meilleur ami, vous assurer qu'à son tour personne ne désire plus ardemment vous savoir heureuse.

— Oh! je vous crois, monsieur, je vous crois ; mais hélas ! suis-je née pour goûter le bonheur qu'il me souhaite. Après cela, si je ne suis pas heureuse, peut-être est-ce ma faute ; et de là, sans doute, vient la maladie dont la cause échappe à la science.

— Laissez-moi espérer, madame, que je serai assez heureux pour la saisir. Puis, prenant son chapeau, le docteur salua la comtesse et sortit sans attendre sa réponse. Il avait éprouvé, pendant sa visite, mille incertitudes et pas une conviction qui pût les fixer.

Jules ne se croyait pas aimé ; lorsqu'il

sortit de chez Léocadie, toutes les espérances qu'il y avait apportées s'étaient évanouies en l'écoutant. Ce titre d'ami qu'elle lui promettait, semblait être plutôt un hommage rendu à l'amitié qui l'unissait à Charles, qu'une offre faite à lui-même, qu'elle connaissait à peine.

— J'étais fou, se disait-il, et mon amour propre dont je me défie toujours, s'était hier, donné champ libre à mon insu. Elle ne songe à moi que parce qu'elle espère trouver une distraction dans ce que je tenterai pour la guérir de ce mal imaginaire qui, peut-être, n'a pas d'autre cause que le vide de son cœur. Mais moi n'irai-je pas chercher chaque jour auprès d'elle l'origine d'un mal dont je souffre déjà ; je l'aime, je le sens ; Charles avait raison, cette femme exerce sur moi toute la magie d'un charme irrésistible.

Madame d'Alby avait vu s'éloigner le jeune

docteur avec une impression bien différente de conviction. Elle n'osait pas encore s'avouer qu'elle était aimée ; mais dans cette réticence avec elle-même, il y avait une sorte de crainte de se livrer tout-à-coup à la possession du bonheur immense qu'elle rêvait depuis cette soirée de l'Opéra, où elle avait vu Jules pour la première fois, plutôt qu'un doute sur l'amour qu'elle inspirait. La comtesse se montrait, en cela, femme deux fois. Elle avait d'ailleurs tant souffert du besoin d'être aimée, qu'elle n'osait se livrer sans réserve à la certitude qu'elle en avait acquise. Léocadie était aussi trop vivement impressionnée pour analyser ce que le sentiment qu'elle inspirait renfermerait de négativement heureux, aux yeux du monde, dans la distance qu'il placerait entre elle et le jeune docteur.

Mais eût-elle bien compris sa situation,

l'amour, le premier amour d'une femme, douée comme l'était la comtesse, devait-il s'alarmer à l'avance de l'opinion qui le jugerait sévèrement, peut-être, sans lui offrir la compensation du sacrifice que lui imposeraient ses exigences. Enfin, nous dirons pour résumer notre pensée, que Léocadie dût, dans le premier moment, reposer son imagination, avec un poètique ravissement, sur l'avenir enchanteur qu'allait lui faire entrevoir l'amour de Jules. Mais il faut une certaine exaltation d'esprit, un instinct d'idéalité pour comprendre les jouissances qui inondèrent l'âme de la jeune femme, en contemplant son énivrante perspective de bonheur.

Après une longue et douce rêverie, madame d'Alby sonna : une femme de chambre se présenta aussitôt, et remit à sa maîtresse, sur un plateau de vermeil, deux lettres arri-

vées le matin. La comtesse les prit l'une après l'autre, et brisa vivement le cachet de la dernière. Elle était du comte Anatole de La Marche : une tristesse douloureuse se peignit sur ce charmant visage qui réfléchissait tant de bonheur quelques instants auparavant.

« Vous me lirez, Léocadie, écrivait le pau-
» vre jeune homme, et peut-être ne voudriez
» vous plus m'entendre. Ce n'est pas de moi
» cependant que je viens vous parler : mon
» bonheur était une chimère que vous
» avez fait évanouir; d'un mot vous avez bri-
» sé mon existence; que peut me faire main-
» tenant la pitié que j'obtiendrais de votre
» âme si bonne, de ce cœur si tendre, si ai-
« mant pour un autre. Cette froide aumône
» à ma misérable nullité pour votre bonheur,
» je ne la réclame point: ne sais-je pas qu'elle
» m'est acquise de vous *comme à tout ce qui*
» *souffre.*

» J'ai voulu vous écrire, Léocadie, parce
» que dans une lettre, il est plus facile de
» dégager sa pensée de tout ce qui n'est que
» *soi*; en vous parlant, j'eusse échoué dans le
» projet que j'ai conçu de vous éclairer sur
» la profondeur de l'abîme où vous allez jet-
» ter votre vie en aveugle. De vive voix en-
» fin, mon cœur eût peut-être dominé en moi
» le devoir sacré de l'ami le plus dévoué que
» vous ayez, et l'unique but de ma vie sera
» désormais l'accomplissement de ce devoir.

» C'est parce que je suis votre ami que
» j'ai sondé l'abîme ouvert sous vos pas,
» cruelle amie. Je comprends la passion,
» puisque je l'éprouve; je sais par expérience
» aussi combien il est difficile d'en calculer
» les écarts; et c'est pourquoi je vous crie du
» fond du cœur: vous allez vous perdre sans
» retour possible. Gardez vous de penser que
« je trouve celui que vous aimez indigne de

» l'amour qu'il vous inspire; mais avec vo-
» tre raison et non avec votre cœur, jugez sa
» position, la vôtre, sa naissance, son nom,
» sa famille, cet entourage vulgaire que l'a-
» mour ne voit pas, mais que le monde juge,
» et avec tout cela, dites moi si votre bon-
» heur est possible? Non! non, Léocadie,
» vous ne pouvez vouloir une union qui se-
» rait ridicule, et que *notre monde à nous* re-
» pousserait avec raison, parce qu'elle serait
» absurde, inadmissible pour lui, humi-
» liante pour vous.

» Loin de moi la pensée injurieuse d'une
» félicité mystérieuse et cachée : je vous
» juge trop bien, mon amie, pour mécon-
» naître à ce point les limites que vous ne
» franchirez jamais; mais aussi je lis dans
» votre cœur combien vous trouveriez de
» bonheur à oublier la distance qui vous
» sépare de M. Durand. Vous avez, Léocadie,

» un besoin de prouver combien vous savez » aimer qui doit naturellement vous entraî» ner à croire toujours faibles les preuves » que vous en donnez ; les affections ten» dres ressenties sous cette défiance, pour» raient vous égarer dans un labyrinthe de » maux, dont un mariage disproportionné » ne serait peut-être pas le plus grand, mais » le seul irréparable.

» Léocadie, croyez-moi, c'est une utopie » que l'égalité des hommes : tous la pro» clament ; pas un seul n'y croit. A quel» que échelon social que vous vous adressiez, » vous verrez, si vous savez observer, combien » il y a loin de la phrase à l'action ; et pour » notre monde à *nous*, il n'y aura jamais » de fusion sans force majeure.

» Je sais que vous avez d'autres idées que » celles que j'émets ici ; mais comprenez-

» vous tout ce qu'il vous faudrait d'éloquence
» pour changer les vieilles idées, les pré-
« jugés, si vous voulez, réputés saintes
» croyances dans lesquels nous sommes tous
» élevés. Je conçois que nous empruntions
» pour nos salons les illustrations de l'épo-
» que; mais que nous favorisions le désir
» impertinent qu'ils ont déjà de nous éclip-
» ser, cela me semble le comble de la folie
» et de la déraison.

» Si vous oubliez mon amour, ma bonne
» cousine, vous comprendrez que le soin
» de votre bonheur m'a seul guidé dans les
» avis que je me permets de vous donner;
» et peut-être sans me rapprocher de vous,
» n'accueillerez-vous pas sans réflexion *celui*
» qui m'en éloigne.

» Ce soir, Léocadie, j'espère vous voir et
» ne *le* point rencontrer à votre cercle. Ne
» me dites rien de ce que je vous écris :

» je serais si malheureux de vous avoir » déplu. »

Madame d'Alby ploya lentement la lettre conseillère de son cousin ; une contrariété profonde se peignit sur sa physionomie. Elle se leva avec humeur, et gronda sa femme de chambre, qu'elle aimait beaucoup et qui l'adorait ; mais c'était une de ces bonnes créatures qui passent volontiers sur une injustice de leurs maîtres, parce qu'elles sont habituées à recevoir sans se plaindre les ricochets de tout ce qui les contrarie. La comtesse avait si rarement de ces instants là, qu'elle s'empressa de faire oublier cette petite boutade, en chargeant sa femme de chambre de lui faire quelques emplettes pour lesquelles elle se reposait sur son bon goût, qu'elle loua en cette occasion.

— Madame la comtesse est trop bonne,

répondit Julie (c'est le nom de la femme de chambre) ; je tâcherai de justifier sa confiance. Et un sourire de contentement apprit à la comtesse que l'amour-propre satisfait rend fort indulgent, même les serviteurs brusqués à tort.

— Je n'y suis pour personne, reprit la comtesse en rappelant la jeune fille qui sortait ; prévenez à l'antichambre et envoyez-moi mademoiselle Marie : je désire lui parler. En disant cela, madame d'Alby souleva une portière de moire bleue, qui dérobait à l'œil l'entrée du plus délicieux boudoir : c'était là qu'elle passait ses heures de solitude ; là elle se livrait à ses rêveries sans fin, sans but. Quelquefois elle écrivait, peignait, faisait de la musique ou lisait avec attention un livre où toute son âme cherchait un aliment à sa vie, si triste, si pauvre de bonheur réel.

Madame d'Alby s'était assise, ce matin là, sur une petite causeuse, près d'un feu pétillant ; les pieds appuyés sur un coussin d'hermine, elle semblait attendre avec impatience la personne qu'elle avait demandée ; son œil était attaché avec inquiétude sur la pendule, qui marquait midi. Un pas léger lui annonça sans doute celle qu'elle attendait, car elle se leva et souleva la portière en disant :

— Venez, chère Marie, et pardonnez-moi de vous avoir appelée si tard.

— Vous pardonner, madame ! ah ! ne faites vous pas trop pour moi pour que j'aie d'autres besoins que celui de vous bénir et de vous aimer.

— J'ai été paresseuse ce matin, mon enfant : mais hier j'ai vu le ministre, et j'ai bon espoir.

— Oh! merci, merci mille fois, répondit Marie en baisant les mains de la comtesse... mon pauvre frère me sera-t-il enfin rendu? Toute ma vie, madame, je me souviendrai de ce que vous faites pour nous ; mais comment espérer nous acquitter envers vous?

— En ne m'en parlant jamais, Marie, et en me regardant comme la meilleure de vos amies. N'êtes vous pas aussi la mienne... Et tenez, je touche à un de ces moments de l'existence où l'on a le plus besoin de conseils : je vous en demanderai et vous me les donnerez comme à votre sœur, n'est-ce pas, ma bonne Marie? voilà donc une réciprocité que je vous offre.

Mais il est indispensable que nous fassions connaître à nos lecteurs ce que c'est que Marie, à qui madame d'Alby semble s'intéresser si vivement. L'événement qui les a

rapprochées n'est pas le moins curieux épisode de cette histoire, et dessine sous un nouveau point de vue le caractère de Léocadie.

VI.

Un matin du mois d'août 1840, une jeune fille se présenta à 6 heures du matin chez M. Charles Duprat, avec prière d'être introduite, malgré l'heure peu convenable de sa visite.

— Mais, mademoiselle, répondit le domestique auquel elle s'adressait, monsieur n'est pas encore levé ; il s'est couché tard, et je ne puis prendre sur moi de vous faire entrer sans ordre.

L'inconnue tira une lettre de sa poche, puis après un instant d'hésitation, elle chargea le domestique de la remettre et de dire à son maître qu'elle reviendrait prendre la réponse dans deux heures. Elle s'éloigna, le cœur gros de soupirs, les yeux pleins de larmes.

Elle fut exacte à l'heure indiquée ; le domestique, fortement réprimandé par son maître, l'introduisit dans le cabinet de Charles avec une politesse respectueuse. Le jeune homme l'accueillit avec une distinction qui la toucha ; mais en l'abordant, sa douleur lui ôta le moyen de lui dire ce que la lettre n'avait pu lui apprendre.

— Pauvre Marie, pauvre sœur, si bonne,

si dévouée, dit Charles avec attendrissement, comment Adolphe a-t-il pu oublier tant d'affection?

— Ah ! monsieur, ne le blâmez pas ; je suis moins à plaindre que lui, dit enfin la jeune fille en attachant sur Duprat un regard qui demandait toute sa pitié pour son frère, rien pour elle..

— Je cherche comment je pourrais le servir, reprit Charles d'un ton chagrin. Arrêté dans une affaire politique, qui sera jugée par la cour des pairs, il n'y a pas à songer à son élargissement sur caution ; et dans le cas où cela deviendrait possible, mon opinion serait plus nuisible à votre frère que ma protection ne pourrait lui être utile.

— La part qu'il a prise à cette affaire, monsieur Charles, a été bien involontaire, je vous le jure ; il est loin, vous le savez, de croire la république possible de long-temps ;

sans l'abus qu'on a fait de sa confiance, cette émeute, que toute sa conscience repoussait comme moyen, ne l'eut point compromis. Il ignorait même qu'elle dût avoir lieu ; aussi n'est-ce que deux jours après qu'on s'est présenté chez nous pour y saisir nos papiers. Ceux qui nous concernaient personnellement ne nous donnaient aucune inquiétude ; mais d'autres avaient été remis à Adolphe bien contre mon gré ; car je redoutais toujours le malheur qui nous frappe aujourd'hui. Mon frère ne connaissait pas l'importance de ce qu'il avait dû livrer à la justice ; et n'ayant eu aucune part à ce qui s'était passé dans l'affaire instruite depuis deux jours, il repoussa le conseil que je lui donnais de se cacher. Le soir même, hélas! mes craintes se réalisèrent ; il fut arrêté... Vous connaissez notre position, monsieur ; vous savez combien elle était gênée : nos ressources sont insuffisantes

pour attendre l'issue d'un procès qui traînera en longueur. Mon pauvre frère manquera du nécessaire plutôt que de s'adresser à ceux qui furent ses amis... et qui l'ont peut-être dénoncé par ce qu'il s'est montré vigoureusement opposé à tout ce qui peut amener la guerre civile.

— Vous avez bien fait, ma bonne Marie, de vous adresser à moi, répondit Charles en prenant la main de la jeune fille ; Adolphe est mon ami, mon confrère dans les lettres ; soyez tranquille, ni vous ni lui ne serez sans protecteur. Je conçois votre position à tous deux : la vôtre surtout, et dès aujourd'hui j'espère l'améliorer. Prenez courage, pauvre sœur, si dévouée et si malheureuse dans ce que vous aimez le plus au monde. Ce soir je vous porterai, peut-être, des nouvelles consolantes; en attendant permettez moi de faire une petite avance à mon ami... sur le travail

qu'il doit me faire, se hâta-t-il d'ajouter en voyant les joues si pâles de Marie devenues pourpres de honte; et il lui remit un billet de cinq cent francs.

La jeune fille pressa affectueusement la main qui lui donnait ce secours, dont elle avait plus besoin qu'elle n'avait osé le dire; et le cœur plein de reconnaissance, elle prit congé de Charles, qui lui rendait ce sentiment plus doux encore de tout ce qu'il avait mis de délicatesse dans sa manière d'obliger, aussi affectueuse que délicate.

Marie s'éloigna en se disant : Grâce à Dieu, la confraternité des lettres n'est pas, sans exception, une chimère retentissante; il existe encore de vrais camarades à distinguer de cette *camaraderie*, qui n'est qu'un commerce d'intrigues entre les médiocrités hardies, au détriment du mérite réel et timide. Noble culte du plus généreux des états, tu finiras

par t'épurer des sales cupidités, des réputations usurpées qui te dégradent; et la croix attachée sur la poitrine de tes adeptes sera un jour un signe d'illustration, après avoir été trop souvent un gage de servilité.

Une heure après cette entrevue, Charles faisait prier la comtesse d'Alby de lui accorder un moment d'entretien; elle le reçut aussitôt, et ce fut dans le boudoir où nous avons laissé Léocadie et Marie qu'eût lieu l'entretien que nous allons rapporter.

Après les banalités d'usage, Duprat raconta à la comtesse ce que Marie lui avait appris.

— Je suis venu vous trouver, madame, lui dit-il, avec une confiance que vous me pardonnerez, si vous me croyez digne de la distinction dont vous avez bien voulu m'honorer jusqu'à ce jour.

— Je vous en crois d'autant plus digne que

vous avez songé à m'associer à une noble action; car j'accorde une préférence marquée aux amis qui veulent bien mettre mon dévouement à l'épreuve. C'est vous dire combien je suis flattée de votre démarche et disposée à tout faire pour que mon intervention ne soit pas stérile, dans une affaire qui devient la *nôtre*, n'est-ce pas, monsieur.

— Que je suis heureux, madame, d'avoir si bien jugé votre belle âme ; je dois à mes observations de me croire avec vous une délicieuse conformité de pensers, dans une tâche que je vous vois heureuse de partager. Mon ami et plus encore cette jeune fille, si dévouée au bonheur de son frère, si malheureuse de sa captivité, sont deux enfants privés de leur père, de leur tendre mère dès leurs jeunes années ; ils méritent la précieuse protection que vous daignez m'offrir. Ils sont bons et le sont par des efforts constants à le deve-

nir d'eux-mêmes. Rien de plus vertueusement accompli que le labeur sans relâche de ces nobles créatures pour dérober à l'un les privations de l'autre; tous deux possèdent un talent remarquable, Adolphe dans les lettres, Marie dans la peinture; mais vous savez, madame, que le talent n'est pas la fortune. Ils sont pauvres.

— Oh! que je suis heureuse d'être riche, moi, monsieur, puis qu'il m'est permis de les aider en cela sans le secours de personne. Pauvres jeunes gens, que je les admire, et qu'il me serait doux de leur rendre au moins le repos, que la fortune ne donne pas... celui du cœur... poursuivit la comtesse en levant ses beaux yeux sur celui qui l'écoutait. Je vais chercher à qui je pourrai m'adresser; car malheureusement pour votre ami, je ne suis pas très connue de ceux qui sont au pouvoir sous le gouvernement de Louis-Phi-

lippe. Le comte d'Alby avait, vous le savez, monsieur, des opinions avancées lorsque je l'ai perdu ; d'un autre côté ma famille regrette l'ancienne cour, et n'est pas disposée pour celle-ci, qui avec raison, userait de représailles.

« Cependant, j'espère que mon cousin, M. de La Marche, pourra nous être utile à la chambre des pairs, si souvent changée en tribunal depuis quelques années. Le comte doit avoir à cette chambre des amis qui nous serviront; et je puis vous promettre un zèlé protecteur, s'il lui est possible de le devenir.

— Mais c'est une excellente protection, madame, que celle d'un des juges de notre accusé : sa voix peut lui en donner d'autres, pour commuer ou adoucir sa peine, s'il est condamné.

— Je verrai mon cousin dès aujourd'hui.

Vous, monsieur, allez trouver Marie; amenez la moi; je lui ferai préparer une chambre où elle sera servie, et près de moi de nouveaux malheurs ne pourront l'atteindre. Je serai là pour la consoler, la protéger; nous parlerons ensemble de nos espérances pour son frère... Vous savez, monsieur, que toutes les douleurs ont besoin de s'épancher pour être moins amères; comme nos joies ont besoin d'être écoutées pour perdre de leur impétueuse vivacité. En vérité, monsieur, c'est moi qui serai l'obligée en tout ceci; car j'ai des heures d'ennui et de vide, dans cette vie si misérablement occupée de frivoles plaisirs, où mon âme languit, faute d'aliment en nobles et belles œuvres, qui devraient être son partage. Ah! que c'est bien à vous d'avoir songé à la tirer de sa lourde et fatigante nullité.

— On ne peut, madame, être sublime avec plus de modestie, répondit Duprat en portant

à ses lèvres la main que lui tendait la comtesse en signe d'alliance. Mais quelque voilé que soit le sentiment généreux qui vous porte à accueillir Marie, croyez bien qu'il est compris. N'est-ce pas la mission du poète de découvrir les âmes célestes ayant revêtu l'enveloppe humaine? à lui, qui rêve sans cesse la réalisation de l'idéal, le culte de cette divinité qu'il s'est créée pour l'adorer... et vous me voyez à son autel.

En effet, il y avait eu dans l'offre de la comtesse une nuance de modestie bien rare chez une femme de sa condition. Charles jugea peut-être trop en poète le sentiment généreux de Léocadie ; mais certainement sa délicatesse n'était pas jouée ; car elle ignorait la dissimulation et le mensonge. Sa vie était si pure, son âme si naïvement compatissante ! pourquoi eût-elle trompé ?

Le lendemain Marie était établie chez la

comtesse; son prénom seul était connu des gens qui la servaient : c'est aussi le seul que nous veuillons livrer à nos lecteurs. Mais Léocadie s'était posée devant ses gens à l'égard de sa protégée, de manière à ce qu'ils comprissent bien qu'ils devaient la traiter avec déférence.

Elle avait une femme à elle pour la servir dans son appartement : la comtesse ayant eu en cela une de ces délicates attentions qui ne plaçent pas le malheur dans un état de dépendance ou d'humiliation continuelle : ce que ceux qui obligent ne comprennent pas toujours. Car, s'était dit sans doute Léocadie, je pourrais présenter Marie comme ma compagne, comme mon amie même; mais aux yeux du monde elle serait toujours un personnage subalterne et je ne le veux pas. Il vaut donc mieux l'isoler, si elle y consent. Madame d'Alby avait parfaitement pensé.

Sa jeune protégée lui sut plus de gré encore peut-être de ce procédé que de ses bienfaits.

Le procès s'instruisait depuis un mois, et Léocadie se montrait plus inquiète, peut-être, que sa compagne sur le sort du pauvre accusé. Cependant le comte de La Marche avait promis à sa cousine de tout tenter pour le faire acquitter; mais elle redoutait l'influence que devait exercer sur lui la majeure partie de la chambre, peu disposée à trouver des innocents dans cette affaire.

Hélas! la bonne Léocadie ne se trompait pas: Adolphe fut condamné à cinq ans de détention au lieu de dix, et sans surveillance après sa mise en liberté. Ce fut tout ce que put obtenir M. de la Marche qui, en cela, s'était encore montré généreux; car sans sa cousine il eut lui même voté pour une détention perpétuelle

Madame d'Alby fut désolée dans le premier

moment; mais elle eut bientôt l'espérance de faire diminuer de moitié la peine infligée au pauvre Adolphe.

Sa sœur s'était montrée plus résignée en apprenant sa condamnation : effet naturel de le crainte horrible d'un malheur plus grand qu'elle avait eu à redouter pour lui.

C'est un an après la condamnation, que nous venons de conduire Marie dans le boudoir de la comtesse; elle a obtenu du ministre de la justice une promesse de grâce pour Adolphe; dans quelques jours il peut arriver, si ce fonctionnaire ne l'a point abusée; mais elle ne livre au cœur de la jeune fille qu'une espérance, pour lui épargner une douleur nouvelle, si elle échoue dans la demande faite au roi.

Marie a tristement levé les yeux sur sa bienfaitrice en l'écoutant lui parler de cette époque de la vie où toutes les femmes s'entendent à demi mot; elle a compris qu'il s'a-

git de mariage. Un douloureux retour sur son passé, une plus triste pensée jetée sur son avenir ne lui indiquent en rien ce que ses conseils peuvent apporter de lumière sur une situation qu'elle ne sera jamais appelée, pense-t-elle, à accomplir.

Oh ! qu'il y avait de poignante douleur dans l'expression de cette belle tête blonde, où ne résidait aucun souvenir de cœur dans le passé et nulle espérance dans l'avenir. Hélas ! comment eût-elle pu fixer l'incertitude de Léocadie, qui allait la consulter pour son bonheur... Savait-elle ce que c'était que le bonheur ?

VII.

Il y avait déjà long-temps que Jules attendait en causant avec son ami Duprat, qu'Anaïs eut fini sa toilette, lorsqu'elle entra dans le salon, tenant à la main un de ses bracelets, qu'elle s'était réservé de faire attacher

par Charles: faveur qui valut mille baisers à ce bras si blanc dont le riche bijou devait encore relever la forme parfaite.

— Mon Dieu, que tu as été longue à te parer aujourd'hui, ma bonne sœur; nous arriverons les derniers chez la comtesse, et je n'aime pas cela, surtout lorsque je vais pour la première fois dans un cercle où personne ne me connaît.

— Ne me gronde pas, Jules; j'avais le désir d'être bien : tu me l'avais tant recommandé... ai-je réussi? M. Charles, dites le moi, car mon frère est plus difficile ou moins indulgent que vous; et, en vérité, je serais désolée que mes efforts eussent échoué.

— Vous êtes ravissante, Anaïs; mais ne savez-vous pas qu'à mes yeux vous serez toujours belle, même sans parure.

—Allons, allons partons dit le docteur en riant; trêve à vos gentilles flatteries, beau

complimenteur, et vous coquette, qui ne tenez plus à mon approbation depuis que vous ne doutez plus du pouvoir de vos charmes... Partons; depuis une heure les chevaux sont attelés.

Charles s'approcha de Jules et lui dit à voix basse

— Tu es bien pressé de perdre le peu de raison qui te reste, pauvre ami ; prends garde, tu n'as vu la comtesse que deux fois; la troisième sera funeste à ton repos.

— Peut-être, répondit Jules ; mais il faut ou que le charme cesse, ou que je succombe.

La tenue de l'hôtel d'Alby était véritablement princière: dans le vestibule, fort élevé, orné de statues, de vases en marbre remplis de fleurs, circulait une nombreuse livrée vêtue d'habits bleus galonnés d'argent, et à collets et doublure orange. Dans une vaste an-

tichambre ornée de très beaux tableaux et de magnifiques vases de Faënza, aussi remplis de fleurs, se tenait une autre livrée, mais habillée de bleu plus clair, avec collet blanc, et garnie sur toutes les coutures de passemens de soie, brodés aux armes de la comtesse. Enfin, dans un salon d'attente, se tenaient les valets de chambre, vêtus de noir.

Lorsqu'on annonça mademoiselle Durand, la comtesse se leva précipitamment et alla au-devant de la jeune personne avec un empressement très marqué. Elle accueillit les deux amis avec une politesse plus cérémonieuse, mais où percait cependant une nuance très sensible de préférence pour Charles.

Jules et Anaïs avaient vivement piqué la curiosité des personnes réunies dans le salon de la comtesse. Anaïs parut aux hommes, ce qu'elle était en effet, belle, remplie de grâce, et modeste sans gaucherie. C'était la pre-

mière fois qu'elle se trouvait dans une réunion aussi distinguée, sous tous les rapports, que l'était celle de madame d'Alby; et si son nom plébéin avait pu le faire soupçonner, ce fut peut-être une des causes qui la firent admirer. Elle fut le sujet des causeries à voix basse des femmes, et, chose rare, elles la trouvèrent bien sans *mais*. Assurément, de la part des dames, c'était une action méritoire et qui eût pu donner beaucoup d'orgueil à Anaïs, si elle en eut eu l'idée. Son frère semblait heureux du succès qu'elle obtenait; il avait rencontré là beaucoup de gens de connaissance et bon nombre de ses clients; aussi se trouvait-il tout-à-fait à l'aise dans cette brillante réunion, où son mérite était apprécié d'une manière particulière. Mais Jules n'en était fier que dans l'espoir de mériter d'avantage la confiance de la comtesse... La confiance, est-ce assez dire?

Une très jeune personne fut priée de vouloir bien jouer un morceau de *la Juive*; Jules s'avança pour lui offrir la main, la conduisit au piano, et resta près d'elle pour tourner la page. Lorsqu'elle eut joué, il la reconduisit à sa place au milieu des *bravi* les mieux mérités.

— Mille remerciements, monsieur, lui dit cette jeune personne; voulez-vous ajouter à votre complaisance la bonté de présenter à ma mère mademoiselle votre sœur; nous nous sommes connues en pension chez madame Daubré; je serais bien heureuse de renouveler connaissance avec elle.

Jules s'inclina et alla chercher sa sœur, placée près de la comtesse, qui causait avec Duprat. Il la conduisit près de la jeune demoiselle, et revint prendre la place d'Anaïs, près de Léocadie.

— Comment vous trouvez-vous, madame, lui dit-il?

— Très bien, docteur, jamais je ne me suis mieux portée, en vérité; mais parlons de votre sœur. Mon Dieu, la belle personne, les beaux cheveux, la belle taille; qu'il y a de poésie dans cette charmante tête. Je félicitais tout-à-l'heure notre ami du riche trésor dont il sera l'heureux possesseur.

— Permettez-moi de retrancher la poésie de cet éloge: Anaïs est toute positive. Elle aime le monde, ses fêtes, ses plaisirs, tout ce qui fait sentir ou apprécier la vie du côté le plus réellement flatteur; elle est gaie, folle même quelquefois; mais elle n'a rien de ce qui constitue la poésie du cœur; les ineffables délices d'une longue rêverie, où l'âme cherche de suaves émotions qui alimentent sa spirituelle essence lui sont inconnues; et si j'avais à prouver combien les contrastes peuvent quelque-

fois exercer d'attraction entre eux, je citerais l'amour de Charles pour ma sœur.

— Vous me surprenez beaucoup, monsieur; car, en effet, votre ami est poéte de l'ame comme par le talent.

— Je ne l'ai jamais mieux reconnu, madame, qu'en l'écoutant tracer votre portrait; j'oserai même vous avouer qu'il m'a fallu toute la conscience de ma position et de mon infime mérite, pour imposer à mon cœur les limites du sentiment qu'il devait ressentir, en retrouvant en vous plus que le modèle de ce poétique portrait.

— Mademoiselle votre sœur est musicienne, monsieur, reprit la comtesse avec une visible émotion, mais avec l'intention évidente de changer le sujet de l'entretien; et sans attendre la réponse de Jules, elle traversa le salon pour prier mademoiselle Durand de jouer quelque chose.

Anaïs ne se fit pas prier; M. de Lusson, qui s'était placé derrière elle pendant qu'elle causait avec sa jeune compagne, la conduisit au piano; elle exécuta d'une manière brillante l'ouverture de *la Gaza*. A la plus silencieuse attention succédèrent les éloges les plus vivement exprimés; on fit foule devant Anaïs: chacun voulait que son admiration fut entendue d'elle. Ce succès était si général que madame d'Alby crut pouvoir prier mademoiselle Durand de vouloir bien se faire entendre une seconde fois.

— Bien volontiers, madame, répondit Anaïs avec une grâce charmante; je chanterai même, si cela peut vous être agréable, un duo de la *Dame-Blanche,* avec mon frère: celui de la *Main,* si vous voulez.

Mademoiselle Durand chanta avec une assurance qui lui permit de développer une voix puissante, pure, harmonieuse, et habi-

lement dirigée par une savante méthode. Jules, de son côté, se montra bon musicien et excellent chanteur; mais une seule personne, parmi celles qui l'écoutaient comprit l'intention qu'il sut mettre dans le dernier motif:

Si c'est un songe,
Un songe trompeur,

Involontairement, Jules avait cherché du regard Léocadie, et ce regard dut exprimer à la jeune femme combien il serait cruel de l'éveiller. Sa muette prière avait été comprise: il n'en douta pas en voyant les yeux de la comtesse se voiler de leurs longs cils. Mais étaient-ils baissés pour lui exprimer une offense ou pour lui donner une espérance: Jules douta de son bonheur, parce que douter est le premier sentiment de celui qui aime ardemment.

Charles Duprat offrit sa main à Anaïs, pour la reconduire à sa place; très occupé

une partie de la soirée des espérances dont la comtesse lui avait fait part relativement au frère de Marie, il n'avait point cherché à se trouver placé près de sa bien aimée; ses éloges ne s'étaient pas mêlés à ceux qu'elle avait reçus. Mademoiselle Durand l'avait remarqué et lui en avait su gré. Pendant qu'il causait avec elle, il entendit très distinctement ces mots, prononcés par monsieur de Lusson :

— Cette jeune personne est charmante; quel dommage qu'elle soit la fille d'un fruitier... mais en êtes vous sûre, ma sœur ?

— Rien de plus positif, Edouard ; ma fille n'a t-elle pas eu la sottise de me la faire présenter par son frère. Elles ont été quelque temps dans la même pension... c'est déplorable, mais cela est enfin. Ce qu'il y a de plus singulier, de plus incroyable dans tout ceci, ce que je ne conçois pas, c'est l'accueil qu'on

fait ici à *ces gens là*. Si la comtesse continue, on se verra forcé de déserter son salon, qui devient de plus en plus *peuple*.

Charles tourna vivement la tête, et s'adressant à madame de Lusson, il répondit du ton le plus poli.

— Je vous prouve, madame la marquise, en ne répondant pas comme je le devrais à votre sortie sur le *peuple* admis chez madame d'Alby, que ce peuple sait ne pas oublier ce qu'il lui doit de reconnaissance pour l'accueil que vous blâmez; et je le justifie en n'oubliant pas la plus simple des convenances, la politesse qu'on se doit dans un monde qui pourrait, ce me semble, prouver son élévation par de nobles manières.

L'embarras de la marquise était trop visible pour que Charles ne le vît pas; mais s'il ne répondit rien aux espèces d'excuses que lui fit monsieur de Lusson, c'est qu'il venait de

reconnaître dans la marquise la dame que Jules et lui avaient rencontrée récemment aux Tuileries.

— Peut être, pensa-t-il, elle m'a entendu dire au docteur qu'elle n'est plus jeune ; et voilà certes! un motif suffisant pour qu'elle nous en veuille... Oh ! vanité humaine, que tu nous rends sots et stupides, ajouta Charles toujours en lui-même.

— Qu'avez vous, mon ami, demanda Anaïs, qui n'ayant pas entendu la marquise, n'avait rien compris à ce que venait de répondre Duprat.

Madame d'Alby venait de se mettre au Piano ; il ne répondit rien, mais il se plaça derrière son amie pour la protéger contre cette femme qui avait eu certainement l'intention de lui faire payer en humiliation, le succès de la soirée, qu'elle avait enlevé à sa fille.

La comtesse chanta le *Di tanti palpiti* de Tencredi : jamais sa voix n'avait paru plus douce, plus tendre ; Jules tournait les pages, et l'émotion qu'il éprouvait n'échappa pas à Charles. Il en ressentit une impression pénible : ce qu'il venait d'entendre lui rendait plus cruelle encore, la remarque qu'il faisait de l'expression ravissante que la comtesse donnait à son chant ; elle, habituellement si timide lorsqu'elle chantait. Il avait trop bien jugé Léocadie pour se méprendre sur le sentiment qui la guidait ; et une sorte de stupeur le saisit l'orsqu'un de ses amis, un confrère en littérature, lui fit observer combien madame d'Alby gagnait de séduction lorsqu'elle exprimait la passion. Je ne l'ai jamais vue plus belle, ajouta-t-il, et Jules en paraît très épris. Ah ! tenez, voici l'ombre de la comtesse, monsieur de La Marche ; quelle figure lugubre, quel air malheureux ! ne le

croirait on pas à son début dans le monde, à voir sa physionomie étonnée.

Lorsque madame d'Alby eut fini de chanter, Anatole s'approcha d'elle, la salua sans rien dire, et alla se placer à l'autre bout du salon, près d'une vieille duchesse qui avait beaucoup de prétention à l'esprit, et de plus une certaine confiance de *bas-bleu* assez mal justifiée. Parmi les travers de cette dame, celui là n'avait que l'inconvénient d'ennuyer; mais elle devenait tout-à-fait insupportable lorsqu'elle se livrait à ses hautes prétentions aristocratiques. Il n'y avait guère dans le salon de madame d'Alby que le comte de La Marche, qui voulut bien affronter le supplice de l'écouter: sa condescendance étant basée ce soir là, sur le désir de faire à son aise et sans être questionné, ses observations sur Léocadie.

— A quoi pense donc votre cousine, lui dit

la duchesse ? Que veut-elle faire de toutes ces petites gens que je trouve ici, et ne vois nulle part? Monsieur et mademoiselle Durand, connaissez vous *ça,* mon cher comte ; on ne nous occupe que d'eux ce soir; Léocadie leur distribue tous ses sourires. Dites lui donc qu'elle s'oublie , que cela devient énormement ridicule. La petite ne chante pas mal; ce grand garçon me paraît assez bien bâti , mais tout cela ne devrait pas passer l'antichambre. En vérité quand on s'appelle monsieur Durand, on devrait sentir ce qu'on vaut, et ne pas livrer un nom si court, si commun à la risée de nos valets de chambre. L'admission de cette plèbe dans nos salons est vraiment désolante; si cela continue, il faudra se murer pour l'empêcher de nous écraser de son luxe et de son intolérable présence.

En ce moment un domestique demanda à la comtesse le docteur Durand.

— Me voici, répondit Jules, qui me demande?

— Madame la duchesse de Senneville, répondit le valet, fait prier monsieur le docteur de se rendre chez elle à l'instant; sa voiture est en bas, et la personne qui s'est présentée de sa part, prie instamment monsieur le docteur de ne pas tarder : madame la duchesse est très mal, et ne veut voir que monsieur le docteur.

— Je reconduis ma sœur et je me rends aussitôt chez cette dame; veuillez la faire prévenir et renvoyer la voiture; j'ai la mienne.

Mademoiselle Durand et son frère avaient pris congé; puis quelques instants après, le motif de leur départ était déjà connu dans le salon. On s'inquiétait de la malade; et Durand acquérait par son talent, apprécié de la duchesse de Senneville, la considération qu'on refusait à sa naissance. Charles, resté par cu-

riosité pour savoir ce qui se passerait après le départ de son ami, put faire encore une observation profitable à ses travaux : c'est que l'orgueil s'efface en présence du mérite utile. La vieille duchesse elle même, eut une louange pour le jeune docteur, qu'elle repoussait un instant auparavant avec mépris. Elle songeait à l'appeler le lendemain, dans l'espoir chimérique qu'il guérirait son catarrhe, qu'elle traitait de rhume avec une confiance puisée dans l'espoir de paraître encore jeune.

Une heure plus tard, il ne restait plus avec la comtesse qu'Anatole et Charles ; ce dernier voulait se retirer, lorsque Léocadie, afin d'éviter une explication avec son cousin, l'engagea à se rasseoir.

— Je ne sais, lui dit-elle, si vous avez bien compris ce soir ce que je vous ai dit de notre prisonnier ; le ministre m'a positivement affirmé que le roi ferait grâce sur ma demande : je

l'ai faite, et j'attends maintenant avec quelque espoir un heureux résultat.

— Je puis, répondit Anatole, vous donner plus qu'une espérance, car voici la grâce signée par le roi : le ministre me l'a remise ce soir à son cercle, où j'étais en *prima-serra*. La voici, Léocadie; je voulais rester le dernier pour vous remettre ce papier, n'ayant pas trouvé le moment convenable ce soir. Et le pauvre Anatole accompagna ces mots d'un foible sourire, dont sa cousine comprit toute la tristesse avec chagrin.

— Combien je vous sais gré, mon cousin, de votre obligeance ; quelle joie je vais porter à ma pauvre Marie.

— Veuillez lui exprimer la mienne, madame, répondit Charles; et pour hâter son bonheur, permettez que je vous laisse.

— Messieurs, je vous attends demain à dîner; Anatole, je compte sur vous; Marie vous

doit aussi sa part de reconnaissance ; ne la privez pas du plaisir qu'elle aura à vous l'exprimer elle-même.

— Je viendrai, madame, répondit le comte en s'inclinant.

Les deux jeunes gens sortirent ensemble, et se serrèrent affectueusement la main en se quittant.

VIII.

Quelques semaines après la soirée dont nous venons de parler, un brillant équipage aux riches armoiries s'arrêta rue de Provence, à la porte du père Durand. Une femme magnifiquement vêtue en descendit : c'était la comtesse d'Alby.

Lorsqu'on l'annonça, l'ancien fruitier était au salon avec sa fille et son fils ; ils avaient une discussion assez vive sur le mariage d'Anaïs avec Duprat, que le brave homme trouvait d'autant plus indigne, que ses enfants, depuis la soirée de Léocadie, avaient reçu plusieurs invitations des personnes qu'ils y avaient vues. La présence de la comtesse dans un pareil moment pouvait être d'un grand secours : Jules se promit d'en profiter.

Après les politesses d'usage et les riens qui commencent toutes les visites, la comtesse s'adressa au père Durand, qui, à force de chercher un digne maintien, avait fini par ne plus en avoir du tout.

— Je viens, monsieur, vous enlever mademoiselle Anaïs ; voulez-vous me la confier pour la journée.

— Si je le veux, madame la comtesse, mais je... certainement... vous êtes bien bon-

ne, et nous méritons... c'est-à-dire... non... je me trompe, nous ne méritons pas, madame la comtesse, que vous veniez chez...

— Je comprends à merveille votre pensée, monsieur, et je vous en sais un gré infini, s'empressa de dire Léocadie, que le supplice de Jules et d'Anaïs désespérait. Elle voyait bien que le père Durand eut été beaucoup mieux s'il ne se fut pas donné tant de mal pour n'être que ridicule, à force de vouloir paraître convenable ; j'emmène donc mademoiselle Anaïs. Et vous, docteur, si vous n'avez pas disposé de votre soirée, venez nous rejoindre aux Bouffes : j'ai une place à vous offrir. Vous trouverez M. Duprat et mon cousin, qui nous accompagnent ; me promettez vous de venir ?

— Pouvez-vous en douter, madame, et peut-on refuser un bonheur que vous offrez avec tant de grâce.

— Ma belle demoiselle, veuillez faire porter chez moi votre toilette ; nous passerons après le spectacle, une ou deux heures à l'ambassade d'Autriche, où j'ai promis de vous conduire, ainsi que monsieur Duprat. Son admirable talent le fait rechercher partout : dans nos salons, monsieur, continua la comtesse en s'adressant au père Durand, on ne sait pas se passer de lui ; aussi, suis-je avare des soirées qu'il m'accorde, et faut-il être beaucoup de mes amis pour que je consente à le céder... à présent, poursuivit madame d'Alby avec assez de négligence pour ne pas faire soupçonner une intention arrêtée, recevez mes félicitations du choix que vous avez fait pour votre charmante fille : une famille honorable déjà double sa bonne renommée en formant une telle alliance.

— Vous croyez, madame, répondit l'ancien fruitier ; mais cependant Charles n'est

pas riche et son nom est fort obscur... Je crois qu'il n'est pas même électeur.

— Non, mais il est sur le point d'arriver à l'Académie française; ce qui vaut un peu mieux.

— Je ne dis pas, madame la comtesse; pourtant j'avoue que j'aurais préféré un titre pour ma fille... nous sommes très riches nous... et vous concevez...

— Ah! monsieur, je ne veux pas vous entendre, interrompit Léocadie: vous savez aussi bien qne moi qu'un titre n'est rien aujourd'hui. Une réputation comme celle de M. Duprat est mille fois préférable; et pour vous le prouver, je vous avouerai, monsieur, que je renoncerais avec grand plaisir à mes titres, si je devenais la compagne d'un homme comme lui.

— Vraiment, madame la comtesse, vous

pensez cela, s'écria le père Durand avec surprise.

— Très sérieusement, monsieur, je vous confirme ce que je viens d'avoir l'honneur de dire.

— Puisqu'il en est ainsi, dans un mois Charles Duprat sera mon gendre, madame. Après tout qu'est-ce que je veux, moi, poursuivit le brave homme, le bonheur de ma fille, et dans une situation où madame la comtesse se trouverait bien, je ne pense pas qu'elle puisse être malheureuse.

— Viens donc Anaïs, s'écria Jules en voyant entrer sa sœur, qui était sortie un moment, afin de donner quelques ordres à sa femme de chambre pour sa toilette... Madame la comtesse, notre ange protecteur, vient d'obtenir l'assentiment de mon père à ton mariage.

— C'est donc à M. Duprat, madame, que je

dois l'intérêt que vous daignez prendre à mon bonheur, et je cherche en vain une expression qui puisse vous peindre combien je suis touché d'une sollicitude dont je suis fière, même en regrettant de n'avoir rien fait pour la mériter.

— Venez, chère Anaïs, répondit la comtesse en embrassant la jeune fille ; j'ai hâte d'échapper aux remerciements qui ne me sont pas dus, tant qu'il reste une incertitude au cœur de M. Duprat. Combien je vais être heureuse de lui porter votre parole, monsieur, ajouta Léocadie en s'adressant au père Durand : que c'est bien à vous de me procurer ce plaisir ; que vous me rendez heureuse.

— Madame la comtesse est vraiment trop bonne... Mais dis donc quelque chose, toi, Jules; tu me laisses là... dans... et tu sais bien que... que... je suis gauche.

— Le docteur a raison, M. Durand, de vous laisser parler ; j'ai le plaisir de le voir chaque jour, et c'est la première fois que je me trouve près de vous. Je suis peu sévère pour le langage des personnes que j'aime ; vous avez tort de craindre de me paraître trop sans façon ; votre fils me connaît assez maintenant pour être persuadé de ce que j'avance, et je lui sais gré de son silence, qui me prouve sa confiance en mon amitié pour tous ceux qui lui sont chers. Venez, Anais... Bonjour, messieurs ; docteur, je compte sur vous ce soir.

Jules prit la main de la comtesse pour la reconduire à sa voiture ; il osa la presser en disant à voix basse :

— Ah ! Léocadie, Léocadie, quelles émotions je vous dois !!!

— Jules, nous sommes quittes, répondit la comtesse en pressant la main qui tenait la

sienne. Cette réponse avait été involontaire et si vivement exprimée, que madame d'Alby, lorsqu'elle fut dans sa voiture, se demanda si elle avait laissé pénétrer cette conformité d'émotions. Ce souvenir si récent ne pouvait l'abuser plus longtemps ; et ce fut presque avec joie qu'elle se persuada de la réalité de ce demi aveu. Dans son trouble, elle avait oublié Anaïs, qui cherchait vainement à s'expliquer le changement étrange de madame d'Alby. Léocadie s'aperçut promptement de sa préoccupation et s'en excusa près de la jeune fille, en prétextant une palpitation de cœur... Ce n'était presque pas mentir.

— Pourquoi n'en avez-vous rien dit à mon frère, madame ? il y est fort sujet lui même, depuis quelques jours ; aussi porte-t-il sur lui une pâte de digitale qui le soulage beaucoup. Jules vous en eût offert avec tant de plaisir !

— Oh! ce n'est rien : cette légère douleur est déjà passée, ma bonne amie. Mais j'apprends avec chagrin que votre frère en soit plus sérieusement incommodé... et souffre-t-il depuis longtemps? La comtesse avait bien entendu mademoiselle Durand lui dire que c'était depuis quelques jours seulement qu'il se plaignait d'une palpitation ; mais elle voulait être plus fixée sur sa cause, qu'elle croyait avoir devinée.

— Mon frère ne m'en a parlé qu'hier, madame, reprit Anaïs ; inquiète sur un changement d'humeur qui lui est peu naturel, je l'ai interrogé plusieurs fois, sans obtenir une réponse qui me satisfît ; et ce n'est qu'à de nouvelles prières que j'ai dû la connaissance de ce qui le fait souffrir et le rend triste. Je ne sais, continua Anaïs, s'il m'a dit la vérité, et je vous avoue, madame, que je ne le crois pas.

— Et pourquoi voulez-vous qu'il vous trompe, chère enfant?

— Oh! je connais mon frère, la crainte de m'affliger lui ferait me taire ses chagrins; mais assurément il est malheureux depuis quelque temps. Jules est si bon que j'ai redouté de lui laisser pénétrer mon inquiétude, pour ne pas augmenter les peines qu'il me cache. Ce matin encore, lorsque je suis entrée dans son cabinet il ne m'a pas entendue; je l'ai trouvé debout, les bras croisés sur sa poitrine; sa physionomie, que je pouvais voir dans la glace placée sur sa cheminée, était triste; et j'ai cru saisir quelques mots, confiés à la solitude où il se croyait, qui m'ont éclairé sur la situation de son cœur.

— Ah! vous croyez qu'il est amoureux, demanda madame d'Alby avec un intérêt de curiosité très marqué. Mais il n'y a là, ce me semble, rien que de naturel; et, dans la si

tuation de cœur dont vous parlez, vous ne devez pas le plaindre.

— Aimer n'est pas toujours le bonheur, madame; sans retour, sans espoir, l'amour devient un supplice de toutes les heures, de tous les instants; et mon frère n'espère pas être aimé. J'ai compris cela dans le peu de mots que j'ai entendus ce matin.

— Il l'espère à présent, murmura Léocadie pour elle seule, en comprimant laborieusement la joie que venait de lui causer Anaïs.

La voiture était arrivée rue de Varennes; la comtesse put esquiver une réponse qui eut peut-être trahi le secret de son âme.

Charles Duprat était au salon avec Marie... Marie qui attendait son frère d'une heure à l'autre, et qui s'était élancée au-devant des deux dames, espérant que c'était lui.

— Pas encore arrivé, lui dit la comtesse

d'une voix caressante ; prends patience, chère amie, il ne peut tarder. Elle embrassa la jeune fille avec tendresse; puis s'adressant à Duprat, elle lui dit : je vous présente votre accordée... Nous avons l'assentiment paternel : dans un mois vous serez l'heureux époux d'Anaïs; je suis chargée de vous donner cette bonne nouvelle. Ainsi plus de front soucieux, plus de tristes regards au ciel, qui ne se mêle pas toujours des affaires de la terre, mais qui m'a donné ce matin la bonne inspiration d'aller en ambassadeur chez votre frère futur. Oh ! j'ai plus d'une raison de l'en remercier, je vous assure... Allons, mon ami, j'use des droits de ma mission paternelle, et je vous permets d'embrasser votre charmante fiancée.

— Bonne Léocadie, répondit Duprat avec l'élan du cœur, tout le monde ici vous doit

sa félicité; ne nous fournirez-vous jamais l'occasion de concourir à la vôtre.

— Charles, croyez-moi, je suis heureuse, heureuse plus que vous ne pouvez le croire, et c'est à vous que je le dois.

— Madame la comtesse, voici la personne que vous attendez, vint dire un valet de chambre.

— Faites vite entrer, Julien ; je n'y suis plus pour personne, excepté pour le comte de la Marche.

— Adolphe, mon frère, enfin tu m'es rendu, s'écria Marie en se précipitant dans les bras d'un grand jeune homme aux épaisses moustaches, aux traits fortement accentués et qui caractérisent une mâle beauté... Adolphe, voici notre bienfaitrice, continua l'heureuse sœur, en se dégageant des bras qui l'étreignaient ; et le conduisant à la comtesse, elle ajouta en la lui montrant : si bonne, si

dévouée, si modeste, comment ne pas l'adorer!

— Aussi, madame, répondit le jeune homme, est-ce à genoux que je veux vous offrir le culte d'admiration que je dois à vos vertus, à vos soins généreux pour ma sœur. Cette liberté que vous m'avez rendue, c'est à vos pieds que je l'enchîane désormais; ma vie politique est finie, ct je consacrerai toute mon existence à mériter l'estime de ma bienfaitrice, de l'ange gardien de ma bonne Marie. Ah! madame, il y a deux cœurs en ce monde pour qui le mot de reconnaissance est bien froid; mais vienne une occasion de vous prouver leur dévouement et vous jugerez.

— Mais je ne suis pas seule, M. Adolphe, à mériter une si chaleureuse expression de gratitude; votre ami, ajouta la comtesse en montrant Duprat, a plus fait que moi dans le

peu de bien qu'exalte votre reconnaissance, il y eut pour nous trop de bonheur à vous être utile, pour qu'il soit nécessaire de le doubler en le voyant si bien senti.

Et la comtesse qui avait dit tout cela du ton le plus simple, tendit à Adolphe une main tremblante d'émotion, qu'il baisa respectueusement.

— Oh! oui, s'écria Adolphe, en pressant Charles sur son cœur; je sais tout ce que je dois à ce brave ami là; mais de lui à moi l'expression serait superflue : il va sans dire qu'entre nous deux, c'est la vie, à la mort.

— Vous dînez avec nous, monsieur, reprit la comtesse, je désire vous présenter à mon cousin, qui s'est montré votre ami, et qui vous servira, je l'espère, pour fixer votre avenir.

— Je me souviens, madame, que ce fut au comte que je dus un premier adoucissement

à la peine qui m'était réservée ; ce sera pour moi un souvenir éternel.

—Adolphe, tu ne vois ici que des heureux, et tous le sont par Léocadie, reprit Marie en s'approchant de la comtesse: mademoiselle est la fiancée de Charles, la sœur du docteur Durand.

— Assez, assez, Marie, dit la comtesse en mettant sa petite main sur la bouche de la jeune fille; puis elle l'attira à ses côtés sur une causeuse, tandis que Charles et Anaïs s'entretenaient avec son frère.

— Chère Léocadie, reprit l'intéressant artiste, pourquoi êtes-vous seule ici qui désiriez quelque chose, vous si empressée de prévenir notre satisfaction en tout... si au moins *il etait là ?*

— Il y est, ma douce Marie, ne sais-tu pas, continua la comtesse à voix basse, que mon

cœur l'associe à tout ce qui m'arrive d'heureux ; ne comprends-tu pas à la joie qui m'anime que nos mains se sont pressées, que nos âmes se sont entendues ce matin. Calme ton inquiétude ; peut-être ce soir, dans une longue causerie...

En ce moment le comte de la Marche fut annoncé ; Léocadie ne put finir sa confidence ; elle reçut son cousin avec un empressement plein d'affection, qui rendit Anatole très gracieux pour ceux qui étaient là. Il fut amical avec les deux jeunes gens, et très aimable pour mademoiselle Durand et Marie. Il était très attaché à cette dernière, et se montrait toujours parfait de convenance pour elle. Ce fut donc avec une satisfaction réelle qu'il trouva son frère chez sa cousine, et qu'il lui offrit de lui être utile toutes les fois qu'il le pourrait. Pendant le diner, qui fut très gai, Anatole raconta une aventure ar-

rivée le jour même, après un déjeuner, au café de Paris.

— Lusson en est le héros, dit-il à sa cousine, mais le héros malheureux comme vous allez en juger. Ce matin donc, nous avons déjeûné plus que modestement (à 10 francs par tête) au café de Paris, et nous avons gagné ensuite à pied les Champs-Élysées, où nous devions trouver nos chevaux pour faire une promenade au bois. Ils y étaient depuis long-temps lorsque nous sommes arrivés... Edouard s'est avisé de parier cent louis qu'il toucherait le premier la porte Maillot, en partant trois minutes plus tard que moi. J'ai tenu le pari ; et, montre à la main, il y avait cinq minutes qre j'attendais lorsque j'ai vu venir Lusson, tenant son cheval par la bride et riant à se tordre.

— Qu'avez-vous donc, marquis, et pourquoi à pied ?

— Pourquoi! pourquoi! c'est ce que je vous dirai tout-à-l'heure, mon cher, si je parviens à le savoir moi-même. Ce que je sais bien, par exemple, c'est que vous avez gagné; et que je viens de voir la plus drôle de tête que j'aie jamais rencontrée, et que pour la revoir, je me suis laissé désarçonner par mon cheval... Diable de bête qui est cause que je me suis froissé les reins... Il faut que je consulte pour savoir si cette chute ne me conduira pas d'aventure au père La Chaise; mais parbleu, mon cher Anatole, j'en rirai longtemps, si je n'en meurs pas.

Un violent crachement de sang est venu couper court au fou-rire du marquis; nos grooms étaient arrivés; nous leur avons laissé nos chevaux. J'ai fait avancer une voiture dans laquelle il a fallu porter le pauvre Edouard; je l'ai conduit chez sa belle sœur, madame de Lusson qui a envoyé chercher vo-

tre frère, mademoiselle Anaïs. Il nous a beaucoup rassuré ; mais mon ami est cloué pour quelques semaines chez lui ; ce qui le désole comme vous le pensez-bien. Du reste, vous voilà rassurée, ma cousine, sur le sort de votre cavalier privilégié ; sa vie est entre les mains du célèbre docteur, et si sa science est aussi heureuse pour Edouard que pour vous, nos parties aux bois ne seront pas long-temps suspendues.

Madame d'Alby ne répondit pas ; mais son dépit fut visible. Charles prit la parole et dit au comte froidement :

— La comtesse a plus fait pour sa guérison que le docteur lui même, monsieur : depuis qu'elle a bien voulu lui confier le soin de sa santé, ses journées ont été si bien employées à faire cesser les souffrances des autres, qu'elle n'a pas eu le temps de songer aux siennes. Le bonheur qu'elle trouve dans ce précieux em-

ploi de sa vie est tout le secret du mieux dont mon ami ne réclame pas la gloire.

— Et cependant il y a droit, ajouta la comtesse en se levant pour qu'on quittât la table... Elle prit le bras d'Adolphe, qui se trouvait près d'elle; et une fois au salon, personne ne reparla de M. de Lusson. Il y eut d'abord un moment de silence ; Léocadie le rompit la première, pour demander à son cousin s'il irait à l'ambassade d'Autriche.

— Non, madame : j'ai promis ma soirée, et je vais même vous prier de m'excuser ; je suis attendu à sept heures, n'allez vous pas aux Bouffes ?

— Oui, monsieur, j'y conduis mademoiselle Durand et son frère; n'y viendras-tu pas chère Marie, j'ai encore deux places.

— Si vous y consentez, Léocadie, je passerai la soirée avec mon frère ; il y a si longtemps que nous sommes séparés.

— Oh! je le veux bien, chère amie... Vous permettez, messieurs, que nous nous occupions de notre toilette. Venez Anaïs... Bonsoir, mon cousin... Toi, chère Marie, remplace moi ; nous tâcherons d'être promptement habillées.

VIII.

Neuf heures sonnaient à la coupole de la chambre des pairs, lorsque la voiture de madame d'Alby s'arrêta sur la place de l'Odéon. Jules s'etait rendu au théâtre à huit heures et demie ; la loge de la comtesse lui avait été

ouverte, et sans jeter un regard dans la salle, il s'était assis au fond de cette loge. Son âme était suspendue entre l'attente d'une nouvelle espérance et la réalité que lui reproduisait le souvenir des paroles de Léocadie.

— Oh! pensait-il, s'il était vrai, comme elle le disait à mon père, que ses titres ne l'arrêteraient pas pour contracter une union que solliciterait son cœur! Je pourrais me livrer à l'espoir; mais dans la démarche qu'elle a faite aujourd'hui; dans ce qu'elle disait pour Charles, y a-t-il rien qui ressemble à ma situation vis-à-vis d'elle... Et mon père, qu'en a pensé Léocadie? ne lui a-t-il pas fallu du dévouement pour ma sœur et moi, qui étions au supplice, pour qu'elle se montrât si bonne, si simple avec lui.

Jules en était là de son triste soliloque, lorsque la comtesse arriva accompagnée d'A-

naïs et de Duprat ; elle s'excusa d'être venue si tard, et se plaça devant le jeune docteur, de manière cependant à ce qu'ils pussent se voir l'un et l'autre. Madame d'Alby était ravissante de parure et de beauté : elle portait une robe de moire vert très clair, dont la forme dessinait merveilleusement les contours gracieux de sa taille, de sa large poitrine et de ses belles épaules. Ses cheveux, attachés très bas derrière la tête, étaient retenus par des épingles de diamans et frisés devant à l'anglaise, sans autre ornement qu'une touffe de violettes de Parme placée à gauche.

Mademoiselle Durand n'avait pas de diamans ; mais sa toilette était d'une exquise simplicité. Elle portait au bras gauche un riche bracelet de perles, ayant une agrafe en émeraudes de la plus grande beauté. La comtesse le lui avait offert comme gage d'a-

mitié ; aussi en portait-elle un semblable au bras droit.

Dans le premier moment, Léocadie fut très occupée à rendre les saluts qu'elle recevait des personnes de sa connaissance qui étaient dans la salle. Charles remarqua les sourires pincés, devina les mots qui se disaient à voix basse. Il comprit que sa présence et celle de Jules excitaient la raillerie des hommes, la médisance des femmes; et ce qui le frappa surtout, ce fut le peu d'attention qu'on donnait à l'un des plus beaux opéras de Rossini. *Tancrédi,* selon l'usage d'un public amateur par ton, fut applaudi avec frénésie à la fin de l'acte qu'on n'avait pas écouté ; et Charles dut observer combien les dilettanti qui fréquentent le théâtre Italien, sont compétens pour se poser en juges du talent que proclame la mode.

Pendant l'entracte, Léocadie se plaignit de

la chaleur et pria Jules de lui offrir son bras.

— Ne voulez-vous pas nous accompagner, Anaïs ?

— Je préfère rester, madame. La comtesse s'inclina et sortit.

— Vous êtes souffrante, lui demanda Jules lorsqu'ils furent au foyer.

— Non, docteur, je suis seulement très intriguée : voilà ce qui me fatigue la tête.

— Puis-je savoir ce qui vous intrigue à ce point ?

— Ne vous dois-je pas toutes mes confidences, docteur, si je veux me guérir? celle ci est de peu d'importance ; mais en vous la faisant, peut-être y gagnerai-je de satisfaire ma curiosité... Vous savez , ajouta Léocadie en riant, que pour nous autres femmes, c'est aussi une maladie. Connaissez-vous ce bouquet, continua-t-elle en montrant à Jules celui qu'elle avait à la main

— Ce sont des violettes et des roses, et leur emblême ne m'est pas inconnu, répondit Jules.

— Ces fleurs ont été placées sur ma toilette par une main inconnue; ne pourriez-vous m'aider à percer le mystère dont elle s'enveloppent.

— Si vous le désirez, madame, je vous avouerai ma témérité ; oui, Léocadie, poursuivit Jules, encouragé en sentant le bras de la comtesse s'appuyer doucement sur le sien , oui, c'est moi qui ai fait placer ce bouquet sur votre toilette, avec celui que j'envoyais à ma sœur. Me pardonnez-vous d'avoir osé espérer le bonheur de le trouver à votre main, lorsque je vous verrais ce soir

La comtesse ne répondit pas ; mais elle aspira le parfum de son bouquet, le regarda quelques instans avec bonheur; puis jetant sur Jules un long et doux regard qui voulait

dire : —ton amour m'enivre comme le parfum de ces fleurs.... ne le vois tu pas?

— Ah! Léocadie, Léocadie, s'écria le jeune médecin, à qui ce muet langage n'avait pas échappé, laissez moi vous écrire demain ce que je n'ose vous dire; et peut-être, lorsque vous m'aurez entendu, me pardonnerez-vous ma folie, puisque vous m'enlevez ma raison.

— Ne venez-vous pas à l'ambassade avec moi, Jules? Pourquoi remettre à demain ce que je puis entendre aujourd'hui... Rentrons, monsieur... Le rideau est levé, et.... nous sommes seuls ici.

Tout le reste de la soirée Léocadie fût pensive; Durand fût gai, parla beaucoup avec Charles, et rarement à la comtesse. A onze heures ils étaient tous quatre à l'ambassade. Plusieurs salons étaient remplis, on pouvait à peine circuler, encore moins s'as-

seoir ; Anaïs fut engagée aussitôt qu'elle parut et Charles lui fit vis-à-vis.

Léocadie, à qui Jules était parvenu à trouver une place près d'une jeune anglaise de ses connaissance, préféra ne pas danser et fût bientôt entourée des personnes qu'elle recevait habituellement. Le duc de R**** lui demanda quel était la belle personne qui l'accompagnait.

— C'est mademoiselle Durand, la sœur du célèbre médecin, répondit la comtesse avec un peu d'emphase peut-être.

— Je vous prierai, madame, de réclamer pour moi de cette demoiselle la grâce d'un quadrille; j'ai la plus grande vénération pour le mérite modeste de son frère, que je désire beaucoup connaître, et je serai très-heureux de l'exprimer à sa charmante sœur.

— Je puis vous présenter le docteur, répondit Léocadie ; il est mon chevalier ce soir,

ajouta-t-elle en rougissant un peu. Jules s'inclina. Le duc reprit la parole, en lui adressant les choses les plus flatteuses pour lui et sa sœur, et l'engagea dans les termes les plus affables, à vouloir bien venir à ses réceptions du samedi.

— Monsieur le duc, j'apprécie trop l'honneur que vous voulez bien nous faire, pour ne pas accepter votre invitation, répondit Jules en s'inclinant de nouveau.

— Savez-vous, docteur, reprit le haut personnage, que nous vous devons la vie de cette bonne duchesse de Senneville : elle vous proclame son sauveur et tous ses amis font *chorus* avec elle pour vous bénir.

Anaïs et Charles étaient revenus près de la comtesse après le quadrille ; et ne trouvant pas de place, ils s'étaient décidés à se promener. Mademoiselle Durand, belle de son prochain bonheur et de la douce joie

d'entendre Charles lui exprimer le sien, fixait tous les regards.

— Dansez vous avec moi, lui demanda l'heureux jeune homme.

— Oui, mon ami, je voudrais même ne danser qu'avec vous. Lorsque nous serons mariés; Charles, je voudrais ne plus aller dans le monde, être toujours avec vous, n'entendre que vous. Ne pensez-vous pas que ce serait un grand bonheur que celui que nous ne devrions qu'à nous.

— Jules nous fait signe de venir; retournons près dela comtesse.

— J'ai promis, pour vous, ce quadrille au duc de R****, ma chère Anaïs, dit Léocadie, n'êtes vous plus engagée.

— J'ai promis, madame.

— Veuillez me faire l'honneur de m'accorder le suivant, dit le duc.

Anaïs s'inclina en signe d'acquiescement.

Ne dansez vous pas, madame? demanda-t-elle à Léocadie.

— Je suis très fatiguée, chère belle; je préfère me reposer.

Tous les danseurs s'étaient éloignés; Jules et la comtesse étaient assez isolés au milieu de cette foule joyeuse et brillante; jamais ils n'avaient été plus heureux l'un et l'autre; cependant ils étaient tristes et silencieux. Jules prit sur lui de parler le premier.

— Qu'avez-vous, madame, dit-il, pourquoi me privez-vous du bonheur de vous entendre?

— J'attendais que nous fussions seuls pour vous écouter... Ne m'avez vous pas dit que vous aviez quelque chose à me confier; et doutez-vous encore de l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde. Parlez, mon ami, dites moi comme à votre sœur ce qui

vous afflige, ce qui trouble votre bonheur depuis quelques temps ; et croyez bien que vous trouverez dans le sentiment que je vous porte une sympathie pour sentir vos douleurs, pour les partager, s'il ne m'est pas donné de les faire cesser...

— Ne les avez-vous pas devinées, Léocadie, ces cruelles souffrances; n'avez-vous pas compris jusqu'où peut s'égarer la raison d'un homme comme moi auprès d'une femme comme vous? mes yeux ne vous ont-ils pas dit cent fois mes délirantes pensées, mes ravissantes espérances, écoutées de mon cœur, repoussées par ma raison? Léocadie, vous avez deviné toutes ces douleurs, ne l'ai-je pas reconnu dans la compassion de vos regards, dans vos consolantes paroles, dans le sentiment généreux qui vous anime en m'écoutant, moi pauvre insensé, qui ne sais plus qu'aimer depuis que je vous ai vue. Oh ! pitié, pitié, Léo-

cadie, pour une passion que vous avez allumée en me rapprochant de vous; dûssé-je en mourir ne me repoussez pas.

— Ah, Jules! Jules, à qui parlez vous de pitié! Et si vous me croyez le don de la divination, êtes vous donc si peu favorisé de cette science que vous m'accordez, pour vous méprendre sur des sentimens qui avaient dévancé les vôtres....; murmura la comtesse, mais non pas pour elle seule.

— Vous m'avez ouvert le ciel, Léocadie, ne me le fermez plus....

Anaïs et Duprat avaient interrompu l'entretien des deux amants; la foule s'était éclaircie dans les salons. Léocadie, après avoir obtenu l'assentiment d'Anaïs, pour se retirer, fit demander sa voiture. cette fois Jules se plaça près de la comtesse, et laissa sa sœur sur le devant.

— Que les amoureux sont peu polis, se dit Charles en lui-même.

Le bal était assez beau; vous êtes vous amusée, Anaïs? Demanda la comtesse, qui, craignant sans doute de se livrer à une douce rêverie, cherchait à s'y soustraire, en causant.

— Beaucoup, madame; mais je crains que cette nuit passée au milieu de la poussière et du bruit ne vous ait beaucoup fatiguée et ennuyée; je serais désolée que votre complaisance pour moi vous rendit malade.

— Rassurez vous, belle amie, je ne me suis jamais mieux trouvée dans le monde que ce soir. J'aime peu la danse; mais en revanche j'aime les douces causeries et j'en dois une longue, toute charmante, selon mon gout enfin, à votre bon frère... Nous voici rue de Varennes; bonjour ma chère enfant; venez me voir souvent, messieurs. Ma voiture va

vous reconduire. Jules était descendu pour aider la comtesse. *A demain*, docteur, lui dit-elle en pressant sa main, qu'elle garda une minute dans la sienne.

— A demain, répondit-il; mais qu'il y a loin d'ici là.

— La porte se referma entre eux; Jules remonta en voiture le cœur plein de joie... On partit.

IX.

— Quelle heure est-il chère Marie?

— Midi, madame.

— Il t'a dit qu'il reviendrait?

— Dans un heure, Léocadie... Je me suis opposée autant que possible à ce qu'il

vît ce que je peignais; mais il a tant insisté que je me suis laissé gagner. Si vous aviez vu avec quelle expression de tendresse il regardait ce portrait.

— Oh! que voilà bien les traits de la comtesse, s'est-il écrié, son doux et suave sourire... Qu'il faut de talent pour reproduire ainsi sa divine image. A qui ce portrait est-il destiné? Le savez vous, bonne Marie?

— Non monsieur, ai-je répondu: j'ai été plus discrète que vous en ne le demandant pas.

— Où vous l'êtes en me taisant ce que vous savez, a-t-il répliqué en riant.

Les deux amies causaient ainsi pendant que Léocadie terminait sa toilette du matin, à laquelle Marie se faisait un plaisir de l'aider, pour ne pas admettre entre elles un tiers curieux et indiscret.

— Que j'ai été heureuse hier, chère amie ; que Jules me semblait bien digne de cet amour que je ressens pour lui depuis le premier jour où je l'ai vu ; que l'expression de ses grands yeux était tendre ; que ses paroles étaient simples et persuasives. Ne penses-tu pas, Marie, que j'eusse été cruelle de me montrer froide à cet avœu si ardemment désiré ? Pourquoi feindre ce qu'on n'éprouve pas, pourquoi cacher ce qu'on éprouve, quand c'est le bonheur de celui qu'on aime ? Ne suis-je pas libre de donner mon cœur et ma main ?

— Oh ! sans doute, répondit tristement la jeune fille ; mais le monde, madame, ce monde dont le cœur est de glace pour comprendre un bonheur qu'il n'approuve pas ; ses préjuges. .

— Ne me parle pas de préjugés, Marie ; il n'en est point que je ne puisse braver pour

être à lui. Et de quel droit le monde exercerait-il encore sa tyrannie sur mon second mariage? .. Tu ne sais pas, chère enfant, combien a été nulle pour mon bonheur ma première union, contractée pour obéir à la dernière volonté de mon père. Tu ne pourrais comprendre, si je te la disais, cette froide et glaciale existence que j'ai menée pendant deux ans avec le comte; tu ne sais pas ce qu'il y a d'humiliant, pour une jeune fille, à se voir privée de ces droits d'épouse qui lui donnent l'espérance d'être mère: tu ne peux pas comprendre cela, toi, Marie, avec ta candeur de jeune fille. Mais moi qui n'ai pris de la femme que le titre, je ne veux plus sacrifier aux préjugés aristocratiques de ma famille et du monde, cet amour dont mon cœur n'a brûlé que pour Jules, et que je pourrai lui offrir au pied de l'autel, parée de ma couronne virginale..

Mais à lui seul et à toi, chère amie, le secret que je dois taire au monde ; je l'ai juré à celui qui n'est plus... Et voudrais-je me venger d'une injure dont le bonheur de celui que j'aime doit s'augmenter, ajouta madame d'Alby, en rougissant de sa brûlante pensée.

— Silence, madame, on vient; j'entends la voix de M. Durand ; je vous laisse. Ah! qu'il est heureux d'être aimé comme vous l'aimez.... Pauvre Anatole, pensa Marie, vous n'avez rien à espérer... ni moi non plus.... se dit-elle toujours à elle-même. Et la jeune fille sortit au moment où l'on annonçait le jeune médecin.

— Excusez-vous, mon ami, un peu de paresse, qui m'a privée de vous recevoir plutôt ?

— Si je consultais mon cœur je dirais non, Léocadie, et cependant je serais injuste ; car je vous ai vue ce matin.

— On m'a dit cela, et j'ai même su que vous aviez été très-curieux. Je veux satisfaire votre curiosité, mon ami : le portrait que peint Marie est destiné à mon cousin.

— A votre cousin, Léocadie ! il eût été généreux de me le cacher.

— Et pourquoi, si cela est vrai ?

— En effet, madame, pourquoi ai-je rêvé hier... ne devais-je pas m'attendre à être réveillé aujourd'hui.

La comtesse tendit sa main à Jules ; il la couvrit de baisers, et, sans quitter cette main il reprit :—la jalousie, vous l'ignorez peut-être encore, est un sentiment inséparable de l'amour, Léocadie ; si vous ressentiez l'une de ces passions vous m'auriez tu la destination de votre portrait.

— Vous vous trompez, Jules, si je n'éprouvais pas le sentiment dont vous doutez, je

n'aurais pas cherché à m'assurer si vous seriez accessible à l'autre.

— En pouviez-vous douter, adorable amie.

— Je voulais une certitude ; je l'ai acquise. Plus tard vous saurez à qui je destine ce portrait ; mais pour vous rassurer, je veux bien vous dire que ce n'est point à monsieur de la Marche.

— Que vous êtes bonne, mon angélique amie ; et pourquoi faut-il que tout nous sépare quand....

— Nos cœurs se rapprochent, allez-vous dire.... Ecoutez-moi, mon ami, et lorsque vous m'aurez entendue, vous me direz si le sentiment que j'ai pour vous peut suffire à votre bonheur. Si j'avais été dans votre position, je me serais tenue aux petites coquetteries de femmes, qui ne sont peut-être pas sans charme pour faire désirer un aveu dès

long-temps déviné. Mais dans ma situation, je crois de mon devoir d'être sincère, puisque ma franchise peut faire cesser vos incertitudes sur l'avenir que vous pouvez espérer. Je n'hésite pas à vous avouer que je vous aime, Jules, parce que je me sens la force de le soutenir hautement; et si j'ai accueilli, peut-être encouragé, vos aveux hier, c'est que je suis fière de votre amour, et bien heureuse de l'inspirer. C'est vous dire, mon ami, que je ne veux rien de mystérieux dans nos relations, et pour les justifier aux yeux du monde, je vous accorde ma main.

— Mon dieu! Léocadie, mon ange, ma raison s'égare.... s'écria Jules, livré à l'exaltation du délire le plus complet... Léocadie, ma divinité, tu n'as pas dit : tiens, voilà ma main, je te la donne... Non je suis le jouet d'une fascination, sans doute, mais qu'il

serait doux de mourir avant d'être désabusé.

Et Jules tomba aux genoux de la comtesse, en lui disant avec le cri de l'âme :

— Oh !. de tout ce que vous m'avez dit, Léocadie, je ne veux rien croire, si ce n'est que vous me laisserez vous adorer ; je repousse vos enivrantes promesses, mon amie; je deviendrais indigne de leur accomplissements si je ne vous éclairais pas sur l'étendue du sacrifice que vous me feriez.

— Admettons qu'il y ait sacrifice à vos yeux, n'ai-je pas le droit de le faire à mon bonheur ?

— Mais, le monde, mon amie, votre *monde à vous,* que penserait-il ? puis-je vous exposer à ses railleries, et me livrer au mépris dont il environne ma naissance. Avez-vous songé à mon père, que j'aime de toute mon âme, mais sans aveuglement, quoique je lui

tienne compte du dévoûment qu'il lui a fallu pour nous élever tant au-dessus de lui par l'éducation, que nous devons sans doute au chagrin de ce que lui causait son ignorance. Vous comprendrez, vous Léocadie, tout ce qu'il faut de tendresse à des parents pour s'immoler ainsi au bonheur, à la position de leurs enfants. Que dis-je, n'est-ce pas encore une sublime abnégation qu'ils trouvent, ces bons parents, le courage de s'humilier devant la supériorité qu'ils ont donnée au prix des sacrifices les plus difficiles quelquefois, et souvent même en s'imposant de dures privations.

« Vous en avez été témoin hier, chère amie, en écoutant mon père : vous avez entendu jusqu'où peut s'egarer son orgueil pour ses enfants. Cependant la plus simple réflexion a dû l'excuser à vos yeux, car il est presque naturel que, nous trouvant bien au-des-

sus de lui, il ne lui vienne pas à la pensée que nous puissions être au-dessous de personne. Et de là ce petit travers dont vous avez su triompher, en plaçant Duprat à votre niveau.

— Je pourrais combattre vos idées, mon ami, par votre propre raisonnement ; mais je me bornerai à vous demander quel service il vous aurait rendu, si, vous ayant procuré une supériorité de talent et de pensée, vous restiez justiciable du préjugé stupide qui dégrade votre naissance aux yeux de ceux qui naissent avec le droit, non acquis par eux, de se placer en première ligne, par suite d'un privilége dont la raison à su faire justice. Dans le siècle où nous vivons, mon ami, la noblesse héréditaire est devenue un mot plutôt qu'un état, puisque sous l'empire, elle fut plus forcée qu'entrainée à prendre part à nos gloires. Et ne voyez-vous pas dans l'insouciance des

chefs de nos grandes familles à perpétuer l'illustration de leurs races, qu'eux-mêmes ont senti cette vérité dont vous doutiez tout-à-l'heure, en opposant votre naissance à la mienne. Trop attachée à ses vieilles idées pour y renoncer hautement, la noblesse peut se montrer encore jalouse des priviléges qu'elle a perdus : elle pourrait essayer de les reconquérir, peut-être ; mais son espérance s'évanouirait bientôt, croyez-moi, mon ami. De nos jours il faut plus que la renommée de ses aïeux pour être distingué dans le monde : il faut une valeur personnelle ; et ne le voyez vous pas dans nos cercles, où toutes les conditions sont confondues, parcequ'elles offrent, chacune dans son genre, une distinction particulière et irrécusable. Au XVIII[e] siècle, poursuivit la comtesse en s'animant, on répondait à la jeune fille qui demandait ce que c'était que le monde? Le monde c'est le

faubourg Saint-Germain ; et peut-être avait-on raison en ce sens que là seulement se trouvaient ces bonnes manières, cette exquise politesse, ce bon goût qui lui sont restés, il faut en convenir. Mais voilà tout ce qui le distingue encore aujourd'hui ; et si quelqu'un m'adressait la question dont je parlais tout-à-l'heure, je serais forcée de répondre, pour être juste, que le monde c'est le salon du ministre, l'hôtel du riche financier, celui de l'opulent commerçant, la villa de l'artiste, et peut-être par dessus tout, l'asile modeste mais vénéré du vieux officier qui versa son sang pour la patrie.

«Lors qu'il vous arrive d'entendre annoncer un nom au milieu de cette foule immense dont le luxe vous éblouit, ce nom est connu de tous s'il appartient à une de nos gloires, soit à la noblese, à l'homme d'état, à l'industriel habile, aux arts, à la littéra-

ture, à la science, à l'armée ; et dans ce monde où chacun apporte son tribut de considération acquise, ne voyez-vous pas la fusion de toutes les conditions de la société. Que pouvez vous alléguer encore qui nous sépare, quand je vous prouve que, pour être heureux, nous n'aurons pas même à combattre un préjugé qu'on ose avouer.

— Fût-il à combattre, Léocadie, pensez-vous que j'hésiterais pour moi ? oh ! non, non, madame, vous ne pouvez croire cela. Mais vous que j'idolâtre, dois-je vous exposer à lutter contre la sottise humaine, dont vous niez l'existence, pour ne pas vous appesantir sur le courage qu'il vous faudra pour la braver.

— Jules, un dernier mot : je puis renoncer au monde ; mais pas à vous. N'insistez pas davantage, ou je croirais m'être abusée sur vos sentiments.

pit Jules avec toute l'exaltation de sa passion ; ne dis pas que tu doutes de mon amour... Ne vois-tu pas ce qu'il me faut de vertu pour repousser un bonheur... dont la seule espé-pérance me rend fou. Eh! bien, tu le veux... j'accepte ajouta-t-il, en la pressant sur son cœur avec frénésie... j'accepte Léocadie, l'enivrante destinée que tu veux me faire... Et les baisers de l'amoureux jeune homme couraient, rapides et brûlants, sur les mains de Léocadie, sur ses blanches épaules, sur ses cheveux, dont le parfum et la soyeuse douceur excitaient encore la chaleureuse reconnaissance de leur admirateur. La comtesse, livrée elle-même au charme d'une vive et nouvelle émotion, oubliait dans son trouble d'en calculer le danger... Savait-elle, même, la pure jeune femme, ce qu'elle pouvait défendre ou accorder? et sans cet instinct de pudeur qui ne fait jamais défaut à l'inexpé-

rience, eût-elle pensé à se dérober aux transports de son amant.

— Assez.... assez, lui dit-elle, en se dégageant de ses bras; je ne doute plus, Jules, et désormais je ne veux plus de preuves...

— Pardonnez-moi, Léocadie, et n'accusez que vous de ma témérité.

— Je ne vous en veux pas, mon ami... mais je me défierai de...

— N'achevez pas, Léocadie, et jugez mieux du cœur que vous alliez calomnier.

— Madame la comtesse n'est pas visible, madame la marquise, dit un valet de chambre assez haut pour que Jules et Léocadie l'entendissent.

— Veuillez la prévenir que la marquise de Lusson désire lui parler.

— Il faut que je la reçoive, mon ami, dit à voix basse la comtesse; elle est femme à forcer la consigne; et je préfère la prévenir

Restez, je suis malade. En disant cela, la comtesse agita une sonnette ; le valet se présenta et reçut l'ordre d'introduire la marquise.

— J'ai reconnu votre voix, madame, et pour vous recevoir je me suis empressée de violer la défense de parler, que me faisait M. Durand.

Un sourire malicieux accueillit la politesse de la comtesse.

— Le docteur avait raison, madame, répondit la marquise ; rien n'est plus fatiguant que de parler lorsqu'on est indisposée. Mais votre indisposition a donc été bien subite : on ne parlait ce matin chez le duc de R***, que du succès que vous avez eu hier à l'ambassade d'Autriche. Vous étiez ravissante de fraîcheur et de grâce, m'a-t-on dit ; et je saisissais une si précieuse occasion pour venir vous prier à dîner demain. Je serais passée chez vous, docteur, pour vous en-

gager ; voulez-vous bien vous contenter de cette invitation un peu trop sans façon pour vous ; et surtout daignez vous m'excuser d'y comprendre mademoiselle votre sœur ?

— Je suis désolé, madame, de ne pouvoir vous prouver que je ne m'attache pas au défaut de forme; mais je ne puis accepter. Nous signons demain le contrat de mariage de ma sœur; veuillez croire à ses regrets et aux miens.

— Suis-je plus heureuse avec vous, madame?

— Je regretterais de répondre non, madame la marquise, si je n'avais pas promis à mademoiselle Durand de signer son bonheur.

— Je serai plus heureuse une autre fois, sans doute, répondit la marquise en se levant. Je ne vous dérange pas davantage : les i nstans du docteur sont trop précieux pour

que je vous en prive, chère comtesse, et vous auriez grand tort de ne point lui tenir compte de ceux qu'il peut vous donner, en vous guérissant bien vite.

— M. de Lusson se montre-t-il reconnaissant des soins de monsieur, avec la promptitude que vous exigez de moi, marquise ?

— Oh ! c'est bien différent, madame : Edouard a une maladie qui se juge au premier abord ; tandis qu'il faut une science toute particulière pour traiter la vôtre. Ne le pensez vous pas, docteur?

— En effet, madame, répondit Jules en accentuant fortement ses paroles, madame la comtesse possède une nature si peu ordinaire, qu'il faut une prescience de ce qui lui convient, plutôt qu'une application douteuse de tout ce qui se tente pour tout le monde.

La marquise avait compris ce que voulait dire l'*application douteuse* ; elle se pinça les

lèvres, et prit congé après un gracieux salut.

— La méchante femme ! s'écria Léocadie en s'asseyant, et qu'il m'est doux de vous trouver là après son odieuse présence. Quel persifflage, quelle ridicule supposition elle faisait là sur ma santé... Et si vous alliez croire...

— Ne vous faites pas de chagrin, mon amie ; quelle influence peut avoir sur moi ce qu'elle a dit? Pensez-vous que je ne sache pas établir la différence qui existe entre aimer et s'abandonner aux égarements de l'amour.

— Les égarements de l'amour... répéta Léocadie en souriant : si c'est là la maladie que me suppose cette femme, vous êtes le seul capable de me guérir, car je n'ai aimé que vous dans ma vie, et ce matin encore j'ignorais... Ne parlons plus du tout de cela,

mon cher Jules; le temps vous apprendra si je méritais une insultante supposition

— Je n'ai pas besoin de vous connaître davantage pour la repousser.. Ma bien-aimée, je veux vous faire une prière.

— Parlez, mon ami.

— Jusqu'au mariage d'Anaïs, ne confiez à personne mon bonheur.

— Je vous le promets; mais pourquoi le taire à ceux qui le désirent.

— Léocadie, un mystère que nous connaîtrons seuls a bien son prix... Me permettez vous de revenir ce soir.

— Je devrais dire non... et je dis oui: viendrez vous avec Anaïs?

— Je viendrai seul... Adieu, ma bien-aimée... à ce soir.

— Et bientôt à toujours, n'est-ce pas, Jules, répondit la comtesse en pressant la main qui tenait la sienne.

— Oui, ange de ma vie, à toujours... tu seras là près de moi... avec ton regard si tendre, ta douce voix... tu viendras au-devant de mes caresses... que tu repousses aujourd'hui... mais alors...

— Oh ! alors je pourrai vous les rendre... sans rougir, murmura Léocadie en cachant sa figure dans les mains de Jules... puis levant sa tête, elle ajouta : partez, mon ami : trop de bonheur me reste pour que je vous retienne plus long-temps.

XII.

L'époque fixée pour le mariage d'Anaïs était arrivée ; Jules avait présidé aux apprêts splendidement ordonnés, afin que tout fût digne des illustres personnages qui devaient assister à ce grand jour. Une partie des ap-

partemens du père Durand avait été transformée en vastes salles de danse, richement décorées. Les lustres appendus aux plafonds et devant les glaces, qui triplaient leurs nombreuses bougies; les fleurs placées sur les consoles, sur les cheminées ou dans des jardinières, donnaient à ces magnifiques salons l'aspect d'un jardin enchanté.

A onze heures, la plus brillante réunion se pressait dans l'élégante demeure de l'ancien fruitier, où tout était de bon goût, lui excepté, et cela devait être. Le ridicule des parvenus est de se faire remarquer par la richesse outrée de leur mise; et l'on pense bien que parmi les travers du père Durand, celui-là n'était pas le moindre. Aussi se montrait il rutilant de bijoux variés de couleurs et de forme, comme l'étalage d'un joaillier. Jules avait bien essayé de lui faire comprendre que cet excès de luxe n'était pas

convenable, surtout chez soi; mais à cela l'orgueilleux fruitier avait répondu :

— Mon fils, quand on a chez soi des comtesses, des marquises, des duchesses même, il faut leur prouver, en étalant tout ce qu'on possède de précieux et de grand prix, qu'on n'a pas eu besoin de s'en défaire pour les recevoir. Et vois-tu, mon fils, beaucoup de ducs et pairs, et même de princes, ajouta le brave homme avec emphase, n'en pourraient pas prouver autant.

— Eh ! bien, mon père, puisque cela vous fait plaisir, couvrez-vous d'or ; mais lorsque vous aurez de cette manière exposé votre position de fortune, par grâce, n'en entretenez personne.

— Ah ! ça, mais mon fils, vous ne savez donc plus ce que vous dites, ou vous fermez vos oreilles lorsqu'on parle autour de vous... Je suis forcé de vous dire, moi, que vous

passerez pour un misérable, sans le sou, avec votre manie de ne jamais parler de votre fortune.... Je n'ai pas votre savoir, monsieur le docteur; mais où le monde est fou ou c'est vous qui l'êtes.... Que diable, je ne suis pas sourd et j'entends très-bien ce qu'on dit des gens qui ont beaucoup d'argent. Croyez-vous, par hasard, que sans ma fortune vous recevriez tant de nobles et d'illustres personnages ce soir? Pensez-vous que vous seriez si célèbre sans les vingt mille livres de rente que je vous fais? non, monsieur, non, cent fois non; et vous avez beau dire, le mérite c'est l'argent... Sans lui, point de considération, point de vogue, point de protecteur, point de place; et votre beau-frère Duprat aura beaucoup plus d'esprit quand il jouira de la dot de ma fille, que maintenant qu'il travaille pour vivre. A présent, Jules, s'écria le père Durand,

en se posant fièrement devant son fils, dites-moi ce qu'il y a de forcé dans tout ce que je viens de vous dire; et si vous trouvez un mot qui condamne mon opinion, je m'avoue battu, ajouta-t-il d'un air triomphant, qui voulait dire: mais je t'en défie.

— En effet, mon père, répondit le jeune homme d'un ton chagrin, je ne puis rien opposer à votre conviction; le monde vous l'aurait donnée si vous ne l'aviez pas eue. Mais, hélas! de cette ridicule et absurde manière de voir, que d'abus viendront, que de crimes peuvent en découler.

Ceci est trop fort pour moi, mon fils... Je ne sais pas prévoir...

— *Les malheurs de si loin,* ajouta Charles en entrant.

— Après, demanda le père Durand à son gendre.

— Oh! la suite ne serait pas de circons-

tance, probablement, beau-père. Je ne sais de quoi vous vous entretenez avec Jules ; j'ai seulement entendu le commencement d'un vers d'Iphigénie, et je l'ai terminé.. Les gens de métier sont toujours un peu à leur affaire.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Iphigénie ?

— C'est une tragédie de Racine, pas davantage.

— Comment, vraiment, j'ai eu la même idée que monsieur Racine !... ça me flatte beaucoup, quoique je ne le connaisse pas plus que sa tragédie... Je n'aime pas les vers, voyez-vous, mon gendre, et si j'en ai fait un tout à l'heure, ce n'est pas pour imiter ce monsieur Racine, je vous assure... Mais vous avez à causer, je vous laisse.

Cet entretien avait lieu quelques instants avant le bal, pendant la toilette de la mariée. Charles venait trouver son ami pour lui

communiquer un billet qui lui était adressé par la comtesse d'Alby.

— Je te cherche, mon cher Jules ; que faistu donc là à discuter sur des malheurs futurs? Tiens, lis, et puis tu me diras si je suis le seul heureux aujourd'hui, et si tu dois redouter l'avenir.

Jules prit le papier que lui présentait son ami, l'ouvrit sans regarder l'adresse, et « lut : Voulez-vous bien vous charger » d'offrir à votre jolie petite femme la » boîte que vous remettra mon chasseur; » dites-lui que ces bagatelles viennent de sa » meilleure amie, et que je serais heureuse » de les lui voir ce soir.

» Et vous, mon ami, qui bientôt aurez à » me donner un autre titre, portez au doigt » l'anneau qui se trouve dans la boîte et » recevez-le comme un témoignage certain » d'un nouveau lien qui doit incessamment

» m'attacher à vous et votre Anaïs. Un nom
» de plus vient à ma plume ; mais ai-je
» besoin de l'écrire à vous, qui possédez un
» talent tout particulier d'observation ; ne
» m'avez vous pas comprise?

» L. D'ALBY. »

— Donne moi ce billet, Charles, je t'en prie ; tu es assez bien partagé pour que ce sacrifice ne soit pas trop pénible.

— Garde, garde, mon ami, ce charmant billet où je suis pris pour confident parce que l'on n'est pas fâché de compter sur mon indiscrétion avec celui qu'on ne nomme pas, mais à la satisfaction duquel on a songé, en nous donnant, à Anaïs et à moi, des bagatelles qui valent 8,000 à 10,000 francs. Conserve cette douce promesse, mon cher, et ne manque pas de placer sur ton cœur ce joli papier satiné, parfumé qu'ont touché les mains

blanches de madame d'Alby. Et puisque je deviens son confident à l'improviste, *ex abrupto*; je puis te rappeler que je t'avais prédit que tu serais fou de cette dame à la troisième visite : je me suis trompé d'une; à la seconde, j'avais gagné le pari que tu avais accepté.

— Je l'avoue, mon ami, répondit Jules en souriant ; mais tu n'avais pas prédit que ma folie serait douce et partagée. Tu es instruit de mon bonheur, Charles ; n'en parle ni à ma sœur ni à mon père ; car, malgré tout ce que m'a dit Léocadie, je doute encore que notre union s'accomplisse.

« Viens, Charles, Anaïs est prête, sans doute, et nous devons être aux salons pour recevoir nos invités. — Lorsque les deux amis rejoignirent la mariée, elle causait avec M. de Lusson, et semblait impatiente de voir finir l'entretien qu'ils avaient ensemble. Elle profita de la présence de Charles pour s'appro-

cher de plusieurs personnes qui arrivaient. Bientôt les quadrilles se formèrent aux accords brillants d'un orchestre nombreux, dirigé par Musard ; les causeurs se placèrent à l'écart pour ne pas gêner les danseurs. Dans une pièce particulière, les tapis verts se couvraient d'or et d'argent ; et dès le commencement du bal, ceux qui n'étaient venus ni pour y prendre part, ni pour critiquer, s'étaient réservé exclusivement les tables de jeu, pour alimenter de sensations vives leur nature blasée pour d'autres plaisirs.

Les portraits que nous pourrions tracer des personnes réunies chez l'ancien fruitier, donneraient une idée insuffisante de la bigarure de leur réunion dans ses salons ; c'est donc en masse que nous essaierons d'esquisser la physionomie de ce raout, macédoine de toutes les conditions. L'intention qui avait amené madame de Lusson à cette fête n'était

point douteuse pour Duprat ; ce qu'il avait entendu à la première soirée de madame d'Alby, lui faisait craindre la présence de cette femme, quoiqu'elle eût été parfaitement polie avec lui depuis ce jour là. Charles dansait vis-à-vis de mademoiselle de Lusson, qui s'était placée devant sa mère; et toutes les fois que les figures le rapprochaient de la marquise, il cherchait à saisir le sens de ce qu'elle disait au duc de R***, assis près d'elle et qui paraissait l'écouter avec une curieuse attention. Le nom de la comtesse ayant été prononcé assez distinctement, Duprat, tout occupé de ce que répondrait le duc, oubliait que c'était à lui de figurer : la marquise l'en prévint.

— Allons donc, monsieur, lui dit-elle, votre danseuse attend depuis cinq minutes, et vous avez manqué la figure. Si vous étiez M. Durand, je comprendrais que la personne

dont nous parlons vous préoccupât à ce point; mais... A ce moment Charles dut traverser, et placé devant madame de Lusson, il la vit sourire malicieusement en se penchant à l'oreille du duc. Il attendit avec impatience la fin de ce quadrille; et lors qu'il eût ramené sa danseuse à son siége, il s'approcha de la marquise et lui dit d'un ton grave :

— En vous voyant ici, madame, j'espérais que le docteur Durand s'était placé dans vos opinions de manière à désarmer votre critique; et je vois avec étonnement qu'ayant accepté son invitation, vous essayez de le rendre ridicule aux yeux de ses amis.

— La marquise se pinça les lèvres, et répondit, en s'efforçant de sourire: « vous avez mal compris ma pensée, M. Duprat; le duc peut vous dire combien je suis sincèrement admiratrice de votre ami... Le rendre ridicule! mais je n'y parviendrais pas, ajouta-t-

elle d'un ton pénétré ; et quand il serait vrai qu'il se montrât très empressé pour madame d'Alby, je ne vois pas en quoi cela pourrait lui nuire dans l'esprit du duc. Veuillez donc vous persuader, monsieur, que je suis incapable d'oublier chez qui je suis.

— C'est moi, madame, qui ne puis oublier que vous nous avez fait l'honneur d'y venir : honneur que je n'espérais pas en retrouvant dans ma pensée votreopinion, émise très franchement chez la comtesse. Peut-être me la suis-je trop rappelée tout à l'heure, et m'a-t-elle entrainé à en redouter les conséquences. Sijeme suis trompé, ajouta Charles en s'inclinant, veuillez, madame, recevoir l'expression de mes regrets...

— Ah! voici madame d'Alby, monsieur le duc, allez donc la recevoir; elle ne sait où se placer. La mariée danse, et je ne vois

qu'elle ici qui puisse faire les honneurs de son bal.... C'est déplorable.

Charles n'était pas assez loin pour ne pas entendre; mais il se contenta de regarder la marquise de manière à ce qu'elle comprît qu'il ne voulait pas répondre à cette nouvelle impertinence. Ce fût le duc qui le vengea.

— Savez-vous, dit-il à madame de Lusson, que ce jeune homme est bien patient, et qu'à sa place j'aurais été moins poli... Et tenez, la comtesse est en vérité bien excusable de se montrer oublieuse de la distance qui existe entre elle et monsieur Durand, lorsqu'elle trouve dans sa classe des gens si convenablement dignes; et je vous déclare que vous ne diminuerez en rien l'estime que j'ai pour ces deux jeunes gens. J'ajouterai que vos malicieuses conjectures sur madame

d'Alby, ne parviendront pas à affaiblir l'admiration respectueuse que j'ai pour ses vertus.

— Libre à vous de vous abuser, monsieur; mais voici une preuve irréfragable de ce que je vous disais... Voyez-vous comme elle rougit en parlant au docteur; quel gracieux sourire elle adresse à ce bon fruitier, qui se tient si gauchement devant elle qu'il va lui écraser les pieds. Cet homme est aussi par trop risible avec sa mise de marchand d'orviétan... Ah! voilà la demoiselle de compagnie de la comtesse.... Dieu quelle toilette!

— Pouvez vous me dire, madame, sans calomnie, quelle est cette jeune personne?

— C'est une belle action de Léocadie, qui se tait par humilité et que l'on montre à tout le monde par orgeuil... Et madame de Lusson raconta l'histoire si touchante de

Marie, en lardant son récit de toute la raillerie qui pouvait diminuer le mérite de la comtesse.

La marquise continua, en affectant le ton du cicerone d'une lanterne magique : —Vous voyez maintenant son frère, un homme plein de talent, à ce qu'on dit, mais entièrement ignoré ; républicain condamné et gracié, toujours par la protection de Léocadie. Elle a tiré ces gens là de la plus affreuse misère.... Enfin, vous savez, le poète dans la mansarde... Cette pauvre comtesse est si ennuyée, qu'elle cherche à se distraire par tous les moyens possibles... mais celui-ci est usé... Ce sont les Durand qui maintenant sont en première ligne, comme objets d'amusement; et pour cette fois, elle a mis la main sur une source inépuisable.

— Mon Dieu, marquise, que vous êtes

bonne et charitable, répondit le duc en haussant un peu les épaules... je tâcherai pourtant de rester votre ami... Puis, après avoir salué, monsieur de R*** traversa le salon pour se rapprocher de la comtesse.

— Combien vous nous avez privés, la duchesse et moi, madame, en n'assistant pas à notre bal; et combien nous avons déploré la cause qui nous enlevait votre présence

— C'est trop de bonté, monsieur le duc, et la duchesse, que je viens de saluer tout à l'heure, a bien voulu m'excuser de n'être pas encore allée lui faire ma visite. J'espère m'en dédommager, maintenant que je suis moins souffrante.

— J'en reçois la promesse avec bonheur, madame. Voulez vous me faire l'honneur de me promettre un quadrille?

— Très-volontiers, monsieur le duc; le second, si vous voulez : je danse celui-ci avec monsieur Durand. Comment trouvez vous notre mariée?

— Bien belle et divinement mise; aussi lui disais-je que j'avais vu peu de personnes faire plus gracieusement ressortir une parure au milieu de tout le luxe environnant.

— La physionomie du marié exprime bien son bonheur : voyez-le, monsieur le duc, il parle à sa femme qui danse vis-à-vis de lui; et leurs mains se quittent tard lorsqu'elles s'unissent pour traverser.

— C'est un si beau jour que celui du mariage, madame!

— Quand on s'aime, monsieur; mais quand on ne s'aime pas...

— Oh! c'est affreux; mais nos jeunes époux s'adorent, dit-on.

— Et leur bonheur est basé sur des vertus, sur un mérite appréciés de tous ceux qui connaissent monsieur Duprat. D'ailleurs sa position dans le monde, comme homme de talent, n'a jamais été contestée : son nom est beau à porter.

— Je pense comme vous, madame, car je fais grand cas de ceux dont le mérite peut marquer la place, et de celle qui s'honore de la partager.

Madame d'Alby leva sur le duc des yeux étonnés : elle ne comprenait pas comment il avait été instruit des projets auxquels il semblait faire allusion. Elle gardait le silence ; ce fut lui qui reprit la parole.

— Monsieur de la Marche n'est donc pas ici, madame, lui dit-il : je ne l'ai pas encore aperçu.

— Non, monsieur ; il ne doit pas venir, bien qu'il soit engagé ; mon cousin ne pense

pas comme *nous* que le mérite puisse se créer une position; et se persuade encore qu'il faut la lui faire.

Jules venait prendre la comtesse pour la conduire au quadrille où ils devaient figurer; le duc ne put répondre. Il invita Marie, qui n'était pas engagée, et se plaça vis-à-vis de Léocadie.

— Que cette nuit de contrainte me semble insupportable, mon amie, disait Jules à la comtesse; et que je lui préfère nos soirées de solitude?

— Je suis bien tentée de penser comme vous; mais Anaïs a besoin de notre présence, et je trouve doux d'avoir à lui sacrifier quelques-unes de mes heures chéries.

— Puis-je ne pas vous approuver, Léocadie, et chacune de vos paroles ou de vos actions n'est-elle pas une nouvelle preuve de votre attachement.

— Charles vous a-t-il montré mon billet?

— Il a fait plus, il me l'a donné.

— Que vous a dit notre ami de nos projets?

— Que vous étiez la plus généreuse des femmes, chère amie.

— Généreuse n'est pas le mot qui a dû lui venir à la pensée, et c'est heureuse qu'il vous a dit. Mais apprenez moi quelle est cette dame placée près de la duchesse de Senneville; elle est divinement belle, et elle a certainement les plus beaux diamans que j'aie vus.

C'est la femme de l'agent de change Derval; je me suis laissé dire que son mari n'est pas le seul possesseur de cette charmante personne, et qu'un prince, assez jeune encore, avait bien voulu laisser tomber sur elle ses plus hautes faveurs.

— Vous voulez dire son mépris, répondit la comtesse, en rougissant par esprit de corps;

mais peut-être vous a-t-on trompé, mon ami. Il faut si peu de chose pour ternir la réputation d'une jolie femme, que le moindre souffle peut y faire un tache indélébile, sans qu'elle l'ait mérité.

Vous avez raison Léocadie, aussi je me garderais bien de m'expliquer sur un pareil sujet, avec tout autre que vous.

— Remarquez vous, mon ami, l'attention dont nous sommes l'objet, de la part de madame de Lusson? quelques mots échangés avec le duc de R***, m'ont donné l'idée qu'elle a deviné nos projets, et qu'elle les lui a communiqués. Je ne sais pas me rendre compte de la haine que je lui inspire, malgré l'apparente affection qu'elle me témoigne; Mais je suis convaincue que tôt ou tard je ressentirai les effets de son inimitié.

— Je serai là pour vous en garantir, Léocadie, répondit Jules; je partage vos pré-

ventions, et je saurai prévenir les petites menées de cette dame, quoique je doute beaucoup de leur influence sur les gens de bien.

A trois heures du matin on servit un souper splendide. La mariée avait placé Léocadie entre elle et son père, pour s'assurer que s'il se laissait entraîner dans l'énumération de ses richesses, il trouverait dans la comtesse l'indulgence dont-il avait besoin. Presque tous les hommes étaient debout, plusieurs même étaient restés dans un des salons et causaient entre eux.

Adolphe avait trouvé à ce bal un journaliste attaché à la rédaction d'une des feuilles les plus rédoutées du pouvoir; ils étaient assis dans la pièce dont nous venons de parler, lorsqu'ils furent rejoints par un homme de petite taille, mais d'une physonomie vive et spirituelle... Ce n'était rien moins

qu’un ministre, qui venait à eux le sourire sur les lèvres et la main en avant pour serrer celle du journaliste.... Cela se passait il y a deux ans... Les dates sont bonnes à fixer.

— Quel bel ouvrage vous nous avez donné, monsieur ; je le disais hier au directeur du théâtre qui s’en est enrichi. On ne peut trop encourager un écrivain dont la morale est aussi pure que le bon goût... ; venez donc causer avec moi quelquefois de littérature... car je l’aime, je m’y intéresse. Et que faites vous maintenant?

— Je viens de terminer une comédie.

— Mais vous faites autre chose encore ?

— Non, monsieur.

— Ah! je comprends, votre journal prend beaucoup de votre temps.

— Trop, monsieur; depuis hier ’y ai re-

noncé... j'ai cédé la direction dont j'étais chargé à M. Desforges, que voilà.

— L'homme du pouvoir, qui avait à peine pris garde à ce dernier, se tourna brusquement vers lui et le salua d'une manière fort polie... C'est que la critique a aussi son soleil levant.

— Ainsi, ajouta le journaliste, j'aurai tout le temps d'aller causer littérature avec vous, monsieur.

— J'en serai charmé, reprit le ministre; mais j'ai peu d'instants, vous le savez.

— Et votre protection auprès du directeur du théâtre français me sera bien précieuse, poursuivit-il en riant...

Mais on ne l'écoutait plus : le nouveau directeur de la feuille redoutée absorbait toute l'attention et les politesses de l'homme d'état. Quand il se fut éloigné, Adolphe dit à son ami le journaliste.

— Il y a du moins un avantage dans ce temps-ci : l'intrigue ne prend pas la peine de se cacher ; elle joue *cartes sur table,* même dans les plus honteuses parties. Mais quelles multitudes de saluts et de prévenances assiégent à son tour le ministre ; que de gens ont quelque chose à lui demander : je ne vois autour de lui que des visages qui sollicitent. La société a beau être riche et brillante, cela n'empêche pas de désirer... Quand on n'a pas besoin d'argent, on veut les honneurs. Les plus adroits s'appuient sur une coterie, les plus audacieux sur un parti, les plus honnêtes sur l'apparence du bien public; et tous arrivent à un but commun : leur satisfaction personnelle. En cet instant Duprat s'approcha de ses deux confrères.

— Demandez à Charles, mon ami, répondit Adolphe, ce que lui rapporte son talent

sans intrigue ; sa sévère conscience sans charlatanisme.

— Tout ceque j'en attends, répondit le jeune marié en souriant : l'estime de ceux qui m'approuvent et la mienne ; cela me suffit. Vous avez donc abandonné la presse quotidienne, mon ami, dit-il au journaliste.

— Oui, mon cher, on travaille beaucoup pour faire un journal, et cela produit si peu de bons résultats que je me suis senti défaillir dans ce combat sans succès.

— Vos ouvrages vont subir le sort des miens : vous serez sans forteresse pour défendre votre place ; Vous arriverez désarmé au milieu de rivaux toujours sous les armes : on vous accablera.

— J'arriverai avec de nobles convictions, des idées généreuses, un talent fruit

d'une sainte exaltation ! S'il faut, pour réussir, la lance ou pour mieux dire la plume en main, lutter d'audace et d'invectives, mille fois plutôt l'obscurité et la misère que la fortune et la gloire à pareil prix.

— Vous avez raison, mon ami, répondit Charles ; mais rassurez-vous : on a beau nuire au mérite, quand il est prouvé, son triomphe devient infaillible: c'est le public qui en définitive et non la coterie envieuse. Allons, messieurs, poursuivit Charles en souriant, trève aux noires pensées ; oubliez les dégoûts de la vie, je ne veux voir aujourdh'ui que son beau côté. Faites comme moi, et venez danser, bien que nous ayons passé l'*âge qui échappe à l'orage,* comme dit notre poète Béranger. Celui-là, messieurs, a eu de nobles succès, et cependant il ne les devait pas à l'intrigue; espérons donc un peu, sans espérer autant que lui.

Beaucoup de personnes étaient parties après le souper ; aussi toutes les danseuses étaient-elles réunies dans le grand salon ; il ne restait dans les autres pièces que quelques groupes de causeurs. Adolphe s'était placé près de sa sœur, qui ne dansait pas ; il cherchait des yeux madame d'Alby et Anaïs ; mais toutes deux avaient quitté le salon. Ils ne virent plus que Jules et Charles qui les intéressassent vivement.

— Que penses tu de l'absence de M. de Lamarche? demanda Marie à son frère.

— Je la trouve insultante pour la famille Durand, et bien inconvenante pour madame d'Alby.

— Je ne crois pas qu'il ait eu l'intention d'être impoli, Adolphe ; mais le comte a tous les préjugés de sa caste ; il faut lui pardonner les idées avec lesquelles il a été élevé. Qui sait

d'ailleurs si l'amour que lui inspire sa cousine n'a pas cherché à s'épargner le chagrin de se voir répoussé ? n'est-ce pas une humiliation qu'on voudrait taire, même à sa pensée intime. Marie avait accompagné ces derniers mots d'un soupir, dont la tristesse frappa son frère.

— Marie, lui dit-il, pourquoi te montrer si péniblement affectée d'une situation que tu ignores? il me semble que tu ne dois pas être apte à juger ce qu'elle peut receler de souffrances.

— Peut-être, répondit Marie en regardant tristement son frère ; mais toi seul en recevras l'aveu.

A ce moment Jules s'approcha d'Adolphe et lui dit à voix basse :

— La comtesse vous prie de la joindre sous le vestibule avec mademoiselle Marie ; elle ne

veut plus rentrer au salon, et je suis forcé de rester... Veuillez, mon cher Adolphe, accompagner ces dames.

XIII.

Le lendemain, le comte de la Marche ne se rendit pas chez madame d'Alby, comme il le faisait tous les jours. Il ne doutait pas que sa cousine lui en voulût de n'avoir pas même

assisté à la messe de mariage d'Anaïs ; mais il savait aussi qu'elle ne lui en ferait pas de reproche, et que, par elle, il ne saurait rien de ce qu'il voulait savoir. Ce fut chez Mme de Lusson qu'il se rendit assez avant dans la journée pour trouver la marquise au salon.

— Eh ! arrivez donc, lui dit-elle aussitôt qu'il entra ; j'ai mille choses curieuses à vous dire sur les Durand, qui se sont mis en frais d'une manière ruineuse pour nous recevoir. Ah ! vous avez immensément perdu, mon cher comte, de ne pas voir l'ancien fruitier de notre bon roi faire les honneurs de sa soirée. Vous vous êtes privé d'un plaisir dont vous n'avez pas d'idée ; il faut l'avoir vu pour le croire, et je vivrais cent ans que j'aurais toujours devant les yeux la grotesque tournure de ce brave homme. .

— Vraiment, vous me donnez des regrets,

madame la marquise; et qu'y avait-il au bal?

— Tout ce que nous avons de mieux, mon cher comte : Les Senneville, le duc et la duchesse de R***, la marquise de Merteuil, les Jerville, un ministre ; les illustrations littéraires, comme ils disent ; les riches financiers, plusieurs députés, enfin, toutes les notabilités. Bref, je ne voyais là que les gens de la maison qui fussent sans autre position que leur argent. Mais aussi que ce bon fruitier en est fier de son argent; qu'il a de mémoire pour vous dire le nombre de ses écus, de ses couverts; la valeur de ses bijoux, de ceux de sa fille, qui seraient beaux à faire envie, s'ils ne faisaient pas pitié.

— La mariée devait-être jolie.

— Pas trop mal; mais gauche, n'est-ce pas ma fille.

— Maman vous êtes sévère pour Anaïs;

vous savez que je la trouve jolie, et je ne suis pas seule de mon avis : hier on disait généralement qu'après madame d'Alby, elle était la plus belle.

— On ne dit pas toujours ce qu'on pense, mademoiselle, dit galamment le comte : puisque vous avez entendu cela, c'est qu'on ne s'adressait pas à vous.

— Je sais que je ne suis pas aussi jolie qu'Anaïs, monsieur ; et peut-être suis-je loin de lui ressembler pour beaucoup d'autres avantages, que je lui connais.

— C'est que le véritable mérite est modeste, mademoiselle, et que vous laissez à vos amis le soin de reconnaître et d'apprécier vôtre.

— Allez faire votre toilette, Marie, dit sèchement la marquise à sa fille, dont le ton modeste était loin de lui convenir; et faites

qu'on prévienne M. de Lusson que le comte l'attend.

— J'ai renvoyé cet enfant pour que nous causions à cœur ouvert. J'ai à vous parler de choses très graves pour votre cousine : savez-vous qu'hier on disait hautement qu'elle songeait à épouser le sieur Durand. Le duc de R***, qui est un de ses amis, m'a dit positivement que c'est une affaire arrêtée : je n'ai pas voulu le croire ; mais qu'il est fâcheux qu'on répande cela dans le monde ! car, enfin, si elle ne l'épouse pas, cet homme, on pensera qu'il est son amant... Ce serait préférable, j'en conviens, ajouta la marquise en femme aguerrie sur ce genre de propos ; mais ces choses là ne doivent pas, autant que possible, se laisser deviner.

— Je ne sais, madame, si vous êtes bien ou mal informée sur les intentions de ma cousine : je n'ai pas reçu la confidence du

mariage dont on vous a parlé; mais ce dont je suis certain, c'est que madame d'Alby est incapable de rien faire qui lui attire les mépris du monde. Si elle épousait celui dont vous parlez, elle ferait une mésalliance impardonnable, qui, cependant, ne devrait pas influer sur la bonne opinion qu'on a de ses vertus. Ah! madame, que le monde est hideux, continua Anatole d'un air chagrin; que les méchants y sont nombreux; et s'ils n'y jouent pas le beau rôle, il faut convenir qu'ils y jouent quelquefois le premier. L'espèce de mépris qu'ils affectent pour les mortels vertueux n'est pas réel : ils savent parfaitement que ceux qu'ils frappent de leur calomnie ne la méritent pas; mais ils s'efforcent de les vouer au mépris, pour qu'on n'ait pas le temps de songer à celui qu'ils inspirent.

— Vous vous abusez grandement, monsieur, si vous croyez que le monde accueille

la calomnie sans examen, répondit la marquise, très piquée de trouver Anatole si peu disposé à condamner Léocadie. L'opinion écoute, elle discute d'abord, et quand elle juge, si son jugement est sévère, c'est que le blâme est bien et dûment mérité. Je suis très disposée à l'indulgence envers mon sexe : il me faut des preuves pour que je le condamne; aussi je me déclare plutôt l'amie de la comtesse que son juge ; et dans ce que je vous disais, il n'y avait aucune arrière-pensée qui lui fût hostile. Ce que j'ai remarqué hier m'a paru passablement affirmatif ; mais après tout, on est bien libre de porter beaucoup d'intérêt à qui bon vous semble...

— Edouard n'est pas chez lui, madame, dit froidement Anatole en se levant, puisqu'il ne vient pas ; et je crains d'abuser de vos instants en prolongeant ma visite. Veuillez-vous charger de mes compliments pour lui.

Et le comte, après s'être incliné, prit congé de la marquise, et sortit le cœur navré de douleur.

Il était moins disposé que jamais à prendre pour confidente de son malheur celle qui venait de le lui révéler; mais il prévoyait en rougissant toutes les railleries dont il serait l'objet, lui pauvre soupirant éconduit, si le mariage de Léocadie s'accomplissait. —Quel peut donc être le motif de la marquise pour déchirer ainsi ma cousine, se disait Anatole en prenant instinctivement la rue de Varenne; qui peut la rendre si malveillante pour moi, que sachant combien je suis attaché à la comtesse, elle trouve du bonheur à me la montrer éprise d'un autre. Cette femme est notre mauvais génie à tous deux. Ces réflexions avaient conduit Anatole jusqu'à la porte de l'hotel d'Alby; il souleva le marteau, et le bruit qu'il produisit en retom-

bant, ramena son attention sur le lieu où il se trouvait. Mais le désir de voir celle qu'il aimait fùt plus fort que la crainte vague qui lui faisait redouter cette entrevue.

Anatole rencontra sous le vertibule le duc de R***, qui sortait de chez la comtesse.

— Eh bonjour, mon cher comte, lui dit-il; vous venez fort à propos; madame d'Alby désire vous parler d'une proposition que je viens de lui faire... elle vous intéresse particulièrement. Je vous quitte; venez donc chez la duchesse, mon cher comte; on ne vous voit plus nulle part, et vos amis s'en affligent.

— C'est trop d'obligeance, M. le duc, et je veux à l'avenir ne pas mériter ce binveillant reproche.

— Et vous ferez bien. Bonjour, mon ami; je ne vous retiens plus.

Lorsqu'on annonça le comte de Lamar-

che, Léocadie se leva précipitamment et vint au-devant de lui, avec le sourire sur les lèvres.

— Anatole, ma bonne étoile vous conduit vers moi, lui dit-elle, en lui prenant la main.

— C'est bien plutôt la mienne qui me guide, quand je viens vous demander le seul bonheur que vous ne me refusez pas : votre présence.

— C'est d'un bonheur préférable que je veux vous parler : j'y suis étrangère, mon cousin ; mais je voudrais y contribuer par quelque chose.

— Je ne crois pas que cela soit possible, Léocadie ; mais enfin expliquez vous.

— Anatole, j'ai été bien franche avec vous lorsque vous avez interrogé mon cœur : je vous ai dit sincèrement ce que j'éprouvais d'amitié profonde, dévouée pour le compa-

gnon de mes jeunes années; mais je ne vous ai point caché l'amour que je ressentais pour un autre. Cet autre je l'ai connu le jour même où je vous fis cet aveu, et depuis, il vous a été facile de juger que je n'avais plus de doute sur le sentiment que j'inspirais... J'ai promis ma main, continua la comtesse en élevant le ton de cette confidence: je l'ai promise malgré toutes les instances de M. Durand pour repoussser ce qu'il appelle mon sacrifice. Je suis résolue à braver même votre blâme; Pourtant je voudrais bien que vous ne fussiez pas trop malheureux de mon bonheur.

Jamais Anatole n'avait resssenti plus de plaisir à écouter la douce voix de sa cousine; jamais elle ne lui avait paru plus belle, plus digne d'être aimée. La jalousie, cette passion qui peut rendre frénétique, ôter la raison et conduire jusqu'au crime, présen-

tait chez le comte un caractère de tendresse et non d'emportement. Il ressentait plus de douleur que de colère : c'était le cœur et non l'orgueil qui souffrait en lui. Après un assez long silence, que la comtesse n'osait rompre, en voyant l'état pénible où ses paroles avaient jeté son cousin:

— Vous voulez que je sois heureux, Léocadie, répondit-il, et vous m'enlevez sans retour la seule espérance que j'aie formée, en me donnant le désespoir pour compensation. J'avais appris ce fatal mariage ; mais j'en doutais encore, tant que votre bouche ne me l'avait pas confirmé. J'espérais que vous reculeriez devant tous les obstacles que vous voulez affronter. Je ne doute plus, madame ; mais je ne puis me réjouir de ce que vous croyez le bonheur pour vous... ne l'exigez pas: ce supplice est au-dessus de mes forces.

— Vous ne pensez sans doute pas, Anatole,

que j'aie voulu vous voir pour vous affliger, sans offrir à votre cœur une consolation véritable. Ecoutez moi donc sans m'interrompre, mon cousin, et surtout sans prévention contre ma communication.

» Le duc de R***, que j'ai vu ce matin, m'a fait une proposition pour vous ; peut-être s'était-il engagé à vous la faire directement; mais comme il s'agit d'un mariage, il a sans doute supposé que je serais plus habile à vous convaincre du bonheur qu'il peut vous offrir. Je sais combien ma tâche est délicate, mon ami : de vous à moi c'était une question *inagitable*, si je ne vous eusse d'abord communiqué mes intentions pour M. Durand. Ce but de nos relations une fois arrêté, il doit vous sembler naturel que je cherche à vous prouver combien je vous suis dévouée ; combien il me serait cruel d'être la cause de vos chagrins. Ceux du cœur peuvent toujours s'af-

faiblir en l'occupant ; et l'amour qu'on ne partage pas doit se trouver assez fort de son offense, pour chercher ailleurs le retour qu'il mérite. Une jeune et belle personne de votre connaissance vous a mieux apprécié que moi, mon cousin; sa position, son nom, sa fortune vous l'auraient sans doute fait distinguer, si depuis plusieurs années, vous n'aviez par malheur concentré sur moi votre attention. Elle réunit toutes les conditions qui peuvent rendre un mariage praticable entre vous.

— Et le nom de cette demoiselle, Léocadie, est-ce vous qui devez me l'apprendre?

— Oui, mon cousin : c'est mademoiselle de Lusson.

— Je l'aurais parié,

— Vous consentiriez?

— Non, madame, d'abord parce que je ne puis et ne veux aimer que vous, malgré les

tristes chances de cet amour ; ensuite parce que madame de Lusson est votre ennemie.

—Je le sais et je n'en suis plus étonnée, depuis que le duc de R*** m'a fait part des vues qu'elle avait sur vous pour sa fille. Ne pensez pas pourtant, Anatole, que ce soit là le motif qui m'engageait à vous proposer ce mariage ; je redoute peu les calomnies que la marquise débite sur moi, et je crains moins encore ses railleres sur la mésalliance que je ne juge pas comme elle. Si je vous ai parlé de mademoiselle de Lusson, c'est que j'ai acquis sur son caractère, ses qualités, ses habitudes, des détails certains qui me la font estimer, et qui doivent assurer le bonheur d'un époux.

— Je suis convaincu, Léocadie, que cette jeune fille mérite d'être heureuse ; mais je ne me sens aucune disposition à y concourir. Personne plus que moi, voyez-vous, ne se fait

un cas de conscience de tromper une femme en lui jurant un amour ressenti pour une autre; et quand cet amour est le premier, l'unique auquel mon cœur ait été accessible, pensez vous qu'il pourrait s'effaçer dans une union formée sans aucune sympathie? ne serait-ce pas vouer la vie de cette enfant à un malheur certain, et la mienne au supplice le plus horrible? Quels reproches ne me ferais-je pas de ses douleurs, et n'y aurait-il pas lâcheté à l'abuser lorsque d'avance je prévois les conséquences d'une telle union. Non, non, Léocadie, je ne veux point de mariage, comme distraction au chagrin de vous perdre; je puis mesurer l'étendue de mon malheur; mais quel que soit son poids, je ne le ferai partager à personne.

Anatole et Léocadie gardèrent quelques instants le silence; leurs pensées n'avaient jamais été plus en rapport qu'en ce moment.

La comtesse se demandait peut-être la cause de sa froideur pour cet homme qui l'aimait d'un amour si exclusif, si persistant, si profond, qu'alors même qu'il ne pouvait plus douter de l'amour qu'elle éprouvait pour un autre, il persistait encore à rester fidèle au culte dont-elle était l'objet. Peut-être interrogeait-elle cette providence mystérieuse, qui marque la destinée des humains sans leur donner la prescience de ce qu'elle décide pour le malheur ou le bonheur de chacun. Mais quand l'âme est subjuguée par une brûlante passion, toutes les pensées ne se concentrent-elles pas sur celui qui l'inspire? Léocadie n'entendit murmurer à son oreille que la voix caressante et persuasive de son amour ; le conseil qu'elle avait imploré de sa destinée se résuma par le souvenir des heures passées près de Jules; et l'image d'Anatole, si malheureux de son indifférence, pâlit bien-

tôt dans sa pensée, en se rappelant combien elle était aimée du jeune médecin.

— Parlez moi, Léocadie, s'écria le comte; que pour la dernière fois, je m'enivre de ces accens dont la douce puissance arrête jusqu'aux palpitations de mon cœur.

— La dernière fois, Anatole, n'éprouvez vous donc pour votre meilleure amie que le sentiment qu'elle ne peut vous rendre; et voulez vous ne plus me voir, parce que je suis assez malheureuse pour me montrer ingrate ?

— Je vais partir, Léocadie : je veux mettre entre vous et moi une distance qui ne me permette pas de venir, chaque jour, vous attrister de la vue de mes douleurs. Si je restais à Paris, j'y viendrais, comme aujourd'hui, sans le vouloir, sans en avoir formé le projet. Et puis cet homme, que je hais plus

encore de l'amour qu'il vous inspire que du bonheur qu'il me ravit, je ne veux pas le voir : sa présence me rend fou, et j'oublirais peut-être que vous étiez libre, et que vous l'avez choisi. Je fuirai, ma cousine, non pour vous oublier, mais pour ne point assister à l'acte qui va donner à cet homme le droit de vous posséder, quand tout devrait l'éloigner de vous... Je ne veux pas entendre l'anathême que prononcera le monde sur une union qu'il désapprouve avec raison ; il faut que j'ignore les regrets que son opinion vous donnera bientôt, pour ne pas me venir venger de celui qui les aura fait naître. Ah ! Léocadie, puissè-je me tromper, et n'avoir à déplorer que mon malheur.

Madame d'Alby ne répondit pas ; elle eut le courage de supporter, sans la laisser pénétrer, l'impression chagrine que lui causait la prévention d'Anatole pour celui qu'elle

aimait ; mais ce fut avec joie qu'elle vit entrer le valet de chambre qui annonça monsieur et madameDuprat. Le comte se leva aussitôt et prit congé de sa cousine, après avoir salué les nouveaux époux. Il sortit sans leur adresser la parole.

— Que c'est aimable à vous de me donner ainsi vos premiers instants, dit Léocadie en s'efforçant de cacher l'impression amère de son âme.

— Pouvions nous les employer plus agréablement, madame, répondit Anaïs; et notre première visite ne devait elle pas être pour vous, qui avez bien voulu remplacer hier, par votre sollicitude, les soins qu'eut apportés ma mère à mon bonheur? Monsieur Duprat avait aussi un désir impatient de vous exprimer toute sa reconnaissance.

— Exprimer n'est pas le mot, madame, continua Charles lui-même: on dit mal ce

qu'on sent vivement... C'est prouver que je voudrais!...

— Vous oubliez que le mot *madame* est trop cérémonieux entre nous, et que je refuse le remboursement immédiat de ma sollicitude de mère. Je veux être votre amie, et je veux, continua la comtesse d'un ton gaiement despotique, ne voir dans votre visite qu'une démarche d'amitié, où les convenances ne soient pour rien. Ainsi, ma chère Anaïs, plus de madame entre nous; oh! mais surtout plus de *monsieur* quand vous parlez de votre mari: ce prétendu bon ton d'autre fois est tombé dans l'affèterie burlesque, comme le *mon épouse* des portiers.

— Que vous êtes toujours bonne, chère Léocadie, répondit la jeune femme en embrassant la comtesse, et que vous êtes ingénieuse à trouver ce qu'on désire. Charles ne

m'avait pas trompée en me disant que votre bonheur consiste à faire celui des autres.

— Savez-vous, petite flatteuse, que vous venez de me donner beaucoup d'orgueil, en me laissant penser que ce mari, si sévère pour lui-même dans tout ce qui regarde le dévouement du cœur, se montre si indulgent pour moi, qui trouve ma bonne part de satisfaction dans ce que je puis faire pour les autres. Je n'ai point vu le docteur aujourd'hui; serait-il malade?

— Non, madame, répondit Charles; mais on est venu le chercher ce matin avant qu'il fût levé, et nous ne l'avons pas revu depuis.

— C'est déplorable, en vérité, de ne pouvoir se reposer quand on est aussi fatigué qu'il devait l'être.

—J'en suis d'autant plus fâchée, reprit Anaïs, que nous devons aller ce soir au théâtre

Français : Charles veut assister à une première représentation qu'on donne ; et Jules se faisait un plaisir de nous accompagner, dans l'espoir que vous ne nous refuseriez pas d'y venir avec nous.

— J'accepte avec plaisir, ma chère amie, même si nous devons être privés de votre frère. De qui est cette pièce?

— Madame je sais le nom de l'auteur, répondit Duprat ; mais je vous demande la permission de le taire : avant l'événement d'une première représentation, combat avec le goût du public où la victoire est si souvent incertaine, on doit quelque ménagement à celui qui descend dans la lice. On veut bien accorder à l'auteur quelque talent pour la comédie ; mais j'ignore s'il sera heureux. dans son premier essai tragique

— C'est très-bien, et je n'insiste pas : ménager l'amour-propre de ses amis est un soin

dont j'approuve toute la délicatesse... Nous jugerons ce soir s'il etait utile; mais dans tous les cas, il est généreux à vous de le prévoir.

— Nous avons encore deux places à offrir, madame; voulez vous bien vous charger de prier mademoiselle Marie de les accepter?

— Avec plaisir; mais je ne pense pas qu'elle veuille sortir: elle est très-souffrante depuis quelques jours; cependant je tâcherai de la décider à m'accompagner.

— Nous viendrons vous prendre, madame.

— Je le veux bien: je vous reverrai plus tôt.

Anaïs embrassa la comtesse, qui tendit sa main à Charles et reconduisit les époux jusqu'à la porte de la salle d'attente. Lorsqu'ils

furent partis, Léocadie monta un étage, frappa légèrement à une des portes ; une douce voix demanda qui est là ?

— Moi, Marie, ouvre vite.

— Vous, chère amie, s'écria la jeune fille étonnée, en ouvrant à la comtesse; pourquoi ne pas me faire appeler ?

— Parce que je n'aime pas à remettre le plaisir d'être près de toi... Mais il me semble que tes yeux sont rouges, tu as pleuré ; qu'as-tu, chère amie, et comment se fait-il que je ne partage pas encore un chagrin que tu éprouves? Doutes-tu de mon affection au point de penser que, quel qu'il soit, je ne chercherais pas à le diminuer, s'il ne m'était pas possible de le dissiper.

— Oh ! je ne doute jamais de la bonté de votre cœur, répondit Marie en pressant les mains de la comtesse dans les siennes. Si j'étais affligée d'un de ces chagrins qu'on doit

épancher avec confiance, et que je pusse en être consolée par une nouvelle preuve de dévouement, je serais venue à vous, sûre d'avance que je l'obtiendrais Mais ce n'est pas une douleur de ce genre que j'éprouve aujourd'hui, mon amie : c'est tout simplement la suite d'une petite discussion avec mon frère: un léger nuage sur notre bonne intelligence habituelle. Et comme je crois qu'il avait raison de ne pas être de mon avis, permettez moi, chère Léocadie, de vous taire un tort dont je me repens déà.

— Ah ! tu me rassures, et je vois que tu vas accepter de venir aux Français ce soir. On donne une tragédie nouvelle ; le nom de l'auteur n'a pas percé avant la représentation ; cependant je sais que Duprat est son ami, et nous lui ferons plaisir en assistant à cette représentation. Il m'a chargée de t'offrir deux

places pour toi et ton frère; fais ta toilette et reviens me trouver quand tu seras prête.

La jeune fille aurait voulu rester, mais elle craignit de fâcher ses amis, sa bonne Léocadie surtout; elle promit de l'accompagner. Lorsque la comtesse fut sortie de cette chambre, témoin du profond découragement qu'elle éprouvait depuis quelque temps, elle tomba sur un fauteuil en s'écriant: oh! qu'il demeure enseveli dans mon cœur le secret de la douleur qui me tue... Que pourrait l'amitié sur mon désespoir...! Il va partir... et partir parce qu'il l'aime...

XIV.

Dès six heures la salle du Théâtre-Français était envahie : il n'y avait plus de places à distribuer au bureau; tout était loué, depuis l'amphithéâtre jusqu'au parterre.

De toutes parts accourent de brillants équi-

pages amenant ce que l'aristocratie, la banque, les arts, la fortune, le talent, le monde élégant ont de fameux.

Le secret de l'auteur n'a pas été divulgué jusqu'au moment où l'on va lever le rideau pour la représentation ; plus de vingt noms, jetés à la curiosité du public par la malice des uns, recueillis par la crédulité facile des autres, volent, se croisent, parcourent la salle et divisent en autant de camps ennemis les nombreux spectateurs. On les voit prendre parti pour ou contre tel ou tel nom, selon qu'il réveille en eux ou des sympathies littéraires, ou des rancunes personnelles ; selon aussi qu'il sonne plus ou moins bien à l'oreille, ou qu'il s'appuie sur plus ou moins de succès acquis ou usurpés. Ceux qui se disent instruits des secrets de la comédie, assurent que l'incognito dont s'enveloppe l'auteur, ne cache rien moins qu'un homme très élevé au

pouvoir; enfin, comme la pièce est de quelqu'un, chacun l'attribue à qui lui convient; mais personne ne songe à lui donner pour père son véritable auteur.

De chacune des loges on voit sortir, se balancer et scintiller, sous les feux du lustre, autant de bouquets de perles, d'opales et de diamants, qu'il y a de têtes de femmes qui s'inclinent pour répondre aux saluts qu'on leur adresse de tous les points de la salle. Le parterre semble onduler et bruire comme les vagues d'une mer agitée par la tempête. On se pousse, on se presse, on s'écrase, on étouffe; l'air pèse comme une masse de plomb sur toutes les poitrines; et cependant de minute en minute l'affluence grossit encore.

Parmi les trois mille personnes qu'attire le besoin de se montrer, plutôt que le désir de voir, l'intérêt d'un assez grand nombre a été excité par le nom de l'actrice en faveur char-

gée du principal rôle; quelques uns sont venus pour la pièce ; mais pour celui à qui le cœur manque maintenant et que la confiance abandonne; pour celui qui se tient derrière cette toile, seul rampart encore protecteur de son œuvre contre ses juges redoutés ; pour celui-là seulement en est-il venu beaucoup?

Quand le malheureux auteur, avec ses sueurs froides qui lui glaçent le sang; avec ses élancemens au cerveau qui menacent de le rendre fou, applique son œil à l'ouverture du rideau encore baissé, il a beau faire passer tout son cœur dans ses yeux, afin de surprendre dans la foule d'indifférents pressée dans la salle quelques visages émus comme le sien, par la crainte et par l'espoir : il a beau demander à sa vue une de ses figures amies qui encouragent et qui rassurent ; c'est en vain, il ne trouve pas un regard dans lequel il puisse lire l'espoir, la sollicitude, la simple bienveil-

lance. Mais il distingue dans le fond de quelques loges l'impitoyable critique au cœur de glace, à l'œil de plomb, à la plume de fer trempée de fiel ; seule, calme et patiente au milieu du tumulte et de l'impatience générale; mais calme et patiente comme le bourreau qui ne craint pas d'attendre, certain qu'il est que sa victime ne peut lui échapper.

Il y avait cependant une ame dans cette foule qui comprenait et partageait les souffrances du pauvre auteur, inconnu de tous, excepté d'elle. Ce n'était pas Charles Duprat, malgré tout l'intérêt qu'il semblait prendre au succès de la pièce, et quoiqu'il se fût tenu sur le théâtre jusqu'au dernier moment. C'était Jules, qui, malgré la présence de sa bien aimée, ne pouvait maîtriser son émotion et sa frayeur. La comtesse et Anaïs éprouvaient elles mêmes une vive curiosité, et leur regard exprimait une inquiétude involontaire.

Le signal est donné ; la pièce va commencer. Un murmure prolongé gronde en roulant du parterre au cintre ; il bourdonne comme un essaim d'abeilles sortant de sa ruche ; puis il s'assourdit peu à peu, s'éteint insensiblement, et le silence le plus profond s'établit enfin dans la salle.

Les trois coups frappés ont fait trois fois trésaillir deux cœurs ; le plus intéressé dans la grande question qui va se juger s'est dit : « l'homme peut tout ce qu'il veut ; je veux être fort ! »

Ainsi que l'expérience du comité en avait jugé, ainsi que son goût pur et sévère avait pu le lui faire pressentir, l'effet de la pièce est immense : Dès le premier acte, le public, saisi par la nouveauté du sujet, par l'élégance et la force de la poésie, a plusieurs fois manifesté hautement sa satisfaction. Au second acte, les bravos redoublent, l'enthousiasme augmente ;

au troisième, au quatrième surtout, il est dévenu général : toute la salle trépigne de plaisir et mugit d'admiration.

Et sur le théâtre, il y a un homme qu'on prendrait pour une statue de marbre, si le frémissement convulsif de la fièvre pouvait agiter une statue ; si le marbre avait le don des larmes. Cet homme, si défiant avant le lever du rideau, s'est vu grandir d'acte en acte ; il se trouve à une telle hauteur quand les derniers applaudissemens accueillent les derniers vers de sa tragédie, qu'il croit que son front va frapper la voûte du ciel. Il voit les nuages glisser sous ses pieds ; il comprend, il sent en quelque sorte l'immensité, et se dit : cela m'appartient.

Le rideau s'était baissé au milieu des applaudissemens frénétiques de la brillante assemblée ; pas une voix ne s'était élevée contre le chef-d'œuvre du poète encore inconnu.

Aussitôt le tumulte le plus assourdissant ébranla le parquet de la salle : *l'auteur ! l'auteur !* cria-t-on de toutes parts... La toile se releva lentement, Ligier, revêtu de son costume tragique, s'avança d'un air grave et dit, selon la formule ordinaire : « Messieurs, la pièce que nous venons d'avoir l'honneur de représenter devant vous, est de M. Charles Duprat. »

Un tonnerre d'applaudissements accueillit ce nom aimé du public, et le parterre n'eût pas une voix qui osât contester un si magnifique succès, si justement mérité.

Mais à ce nom un cri de bonheur et de surprise partit de la loge où se trouvaient la comtesse d'Alby et madame Duprat. L'émotion que cette dernière éprouva fut telle, que son frère dut l'enlever de sa loge sans connaissance, et la porter au foyer. Charles, toujours derrière le rideau, malgré sa glorieuse réussite, devina plutôt qu'il ne vit ce

qui arrivait à sa femme : ce fut pour lui le plus suave bonheur de son triomphe. D'un pas rapide, et malgré les amis qui veulent l'arrêter, il entre au foyer où vient d'être portée Anaïs ; déjà elle a recouvré sa connaissance; et la vue de son mari lui rend bientôt le sentiment de ce qu'elle lui doit d'amour, pour la gloire qu'il vient d'attacher au nom qu'elle porte.

Cependant le foyer se remplissait de curieux et d'amis qui fécilitaient l'auteur sur son ouvrage, et l'engageaient à persévérer dans un genre où bientôt, disaient-ils, ils n'aurait pas d'égaux. Néanmoins, parmi ses admirateurs empressés, Charles remarqua des champions de l'école ultra-romantique et des contempteurs du talent plus sage de l'école mitoyenne, dont Casimir-Delavigne est le chef. C'était pourtant ce poète qu'il avait pris pour modèle dans sa tragédie, qu'on venait

d'exalter comme un chef-d'œuvre de conception hardie, de scènes habilement menagées, et d'intérêt dramatique saisissant et progressif. — Attendons le jugement de la presse, se dit mentalement Duprat, en prenant le bras de sa femme pour rentrer dans leur loge ; et même après ce jugement, humilions nous devant ceux qui nous ont devancés et initiés avec tant de gloire aux préceptes de l'art.

On donnait, après la tragédie, une petite pièce en un acte du plus spirituel et plus productif de nos auteurs dramatiques ; la foule accourue pour entendre la première pièce, resta pour écouter cette bluette charmante.

Lorsque le parterre vit entrer dans une loge son poète si chaleureusement applaudi, et que sa jeune et jolie femme jeta sur lui des yeux brillants d'orgueil et de reconnaissance, une myriade de couronnes tomba sur les ge-

noux de madame Duprat. D'une main elle les prenait, de l'autre elle les rendait à son mari, qui, honteux de cette ovation, cherchait à se dérober aux regards en se plaçant derrière son beau frère. Mais les couronnes pleuvaient toujours, et les *bravos* recommençaient chaque fois que la jeune femme émue remerciait le public de ses doux regards et de ses gracieuses salutations. Ce ne fut que lorsqu'on commença la petite pièce que cette pluie de fleurs cessa.

— Quel beau jour, mon ami, murmura Anaïs à l'oreille de son mari, et que je te sais gré de m'avoir épargné le supplice de l'incertitude. Et toi, mon bon frère, qui souffrais en silence avant la pièce, comment n'aije pas deviné, à ta joie si vive de l'entendre applaudir, que c'était un triomphe pour nous que tu saluais. Léocadie, comprenez-vous mon bonheur, et pensez-vous que je sois di-

gne de posséder celui qui fait de ce jour le plus beau de ma vie.

— Oui, chère amie, je vous en crois digne; mais vous ne pouvez concevoir tout ce qu'il y a de jouissance pour moi, dans l'admiration du public pour le talent.

— Je vous comprends, chère Léocadie, répondit Anaïs en s'emparant d'une des mains de la comtesse: les cœurs vivement épris entendent à demi mot ceux qui peuvent le devenir; et peut-être ai-je espéré ne pas trouver ma prescience sur les heureux que vous pouvez faire trop hardie en portant leur nombre à trois.

— Oh! que vous exprimez bien ce que j'éprouve, Anaïs; que vous m'avez bien comprise en jugeant ainsi mon cœur, et qu'il me tarde de vous prouver à *tous trois* ce qu'il renferme de tendresse et d'impatients désirs de vous consacrer ma vie.

Anaïs pressa de nouveau la main qu'elle avait gardée dans la sienne; puis d'un regard reconnaissant, elle sembla dire à Léocadie, en se retournant vers son frère : Et lui comme il vous aimera! son amour ne sera-t-il pas glorieux aussi de tout ce que vous foulerez aux pieds de préjugés pour lui donner cette vie de délices que je connais à peine, mais qui, déjà, m'a prodigué tant de bonheur, tant d'orgueil, que je suis tentée de demander, à vous qui me l'avez presque donné, si j'étais digne d'une pareille félicité.

Puis ces deux jeunes femmes semblèrent rendre leur attention à ce qui se passait sur la scène; mais elles n'entendaient et ne voyaient rien. Anaïs recueillait dans ses souvenirs caressans de suaves espérances pour l'avenir; elle interrogeait son cœur sur ce qu'il offrirait de bonheur en échange des

puissantes émotions qu'elle devait à son époux. La glorieuse destinée de Charles se déroulait devant elle; et la timide Anaïs, plus confiante en elle-même en sentant les battements de son cœur précipités par le sentiment de la supériorité d'un époux, trouva dans son âme, riche de tendresse, de quoi payer la félicité, éclatante de reconnaissance, qu'elle lui devrait.

Léocadie ne recueillait, elle, de ses souvenirs qu'un bonheur long-temps rêvé, mais qui bientôt serait son partage, à elle aussi. Elle ne supposait plus qu'il pût rencontrer d'obstacles : ceux que le monde lui opposerait ne pouvant l'arrêter, que pouvait-elle redouter? Jules n'était-il pas plus impatient encore de voir finir la contrainte que lui imposaient les convenances; ne l'avait-il pas priée, le soir même, de hâter leur union? n'appelait-il pas de tous ses vœux le jour qui finirait

son supplice? ne comprenait-elle pas, enfin, par le son de sa voix émue, par ses brûlants soupirs, qu'il serait dangereux de prolonger une souffrance que leurs longues causeries alimentaient chaque jour ?

Ce fut avec le projet arrêté de s'en expliquer le soir même, que Léocadie prit le bras de son amant pour descendre l'escalier, lorsque le spectacle fut fini.

— Je vous attends demain matin, lui dit elle, lorsqu'ils furent sous le vestibule ; je veux, mon ami, qu'à compter de ce jour, celui de notre union ne dépasse pas un mois.

— Qu'ai-je entendu ! Léocadie, dois-je accueillir l'espérance d'un bonheur inexprimable et si prochain.

— Quand c'est moi qui vous le dis, Jules, vous en doutez ?

La voiture de madame la comtesse d'Alby, cria un chasseur aux formes athlétiques, et dominant la foule de toute sa tête empanachée.

— Mais où donc sont nos amis? demanda la comtesse... Nous voilà seuls.... Marie, Adolphe...

— Madame la comtesse, ils sont partis dans la voiture de M. Duprat, répondit le chasseur en se découvrant.

Léocadie hésita si elle engagerait le docteur à l'accompagner; elle se trouvait dans une disposition de cœur, peut-être devrions nous dire d'imagination, qui lui faisait redouter ce tête-à-tête ambulant. Mais le domestique attendait pour refermer la voiture que Jules s'éloignât; elle craignait de blesser son ami par de la défiance, et lui fit signe de monter.

— Léocadie, ma divinité chérie, mais

vénérée, lui dit-il, lorsque la voiture roula vers la rue de Varennes, ne crains pas ma présence; ne me fais pas l'injure de douter de la sainte admiration que tu m'inspires; laisse-moi te dire que si, dans mes rêves, j'ai pu céder à tout l'entraînement de l'amour, jamais, en ta présence, je n'oublierai que je veux te devoir à toi seule. Et tout en disant cela, il la pressait avec une ivresse, avec une frénésie bien peu confirmative de ses paroles. Elle le repoussait d'une main tremblante de l'émotion qui la dominait elle-même; sa voix, en le rappelant à la raison, qu'il lui jurait encore de conserver en la perdant, était empreinte d'une sensation trop puissante pour que ses paroles ne s'en ressentissent pas.

— Eh! bien, lui dit-elle, si tu es fort, redoute ma faiblesse, à moi, bien-aimé; n'abuse pas du trouble dont tu ignores tout

le danger pour moi... Sais-je où s'arrête la félicité permise à ta fiancée.... ai-je connu la limite du bonheur qu'elle peut accorder et ressentir, moi qui ne fus pas aimée ainsi avant de te connaître; moi qui ne sais de la vie des amours que ce que tu m'en as appris; moi, enfin, ajouta Léocadie avec effort, restée étrangère à leurs mystères... même après mon mariage....

L'effet que produisirent sur Jules ces dernières paroles de son amie ne saurait s'exprimer: Un moment il crut que l'aveu de Léocadie allait le rendre fou; peut-être le craignit-elle elle-même, en sentant sur ses lèvres le souffle brûlant de son amant: souffle électrique dont la flamme parcourut, en une seconde, tout cet être si pur qu'il en ignorait la puissance.

La voiture s'arrêta rue de Varennes;

Léocadie descendit sous le charme de ce premier baiser, en faisant à Jules le signe impératif de ne point la suivre... La porte se referma et la voiture repartit.

XV.

— Vous doutiez vous, Edouard, d'un pareil engouement pour une œuvre aussi médiocre que celle de monsieur Duprat.

— Médiocre, madame, diable! vous êtes un juge sévère, et je vous engage à ne pas

émettre une opinion si contraire à celle qui s'est manifestée si unanimement hier. Le beau succès qu'a obtenu le poëte dont vous niez le talent est d'autant mieux mérité, qu'il n'avait pas été préparé et fait d'avance par la cabale, la coterie des journaux et des amis de l'auteur, comme cela se pratique tous les jours. C'est pardieu, madame la marquise, un grand et noble succès qu'ami ou ennemi, on ne peut réfuser à Duprat, sans se montrer incompétent à juger ce qui est beau.

— Comment, je vous trouve aussi l'ami de cet homme, monsieur de Lusson, s'écria la marquise, rouge de colère et de dépit; et vous espérez que je m'abuserai au point de vous croire son admirateur.... Non, non, je prévois le motif qui vous guide, monsieur, et je suis loin de le juger à votre avantage. Il ne vous manque plus que de devenir amou-

reux de madame Duprat : ce sera tout-à-fait digne de vous et de vos habitudes.

— J'ai pu et je pourrais encore, ma chère belle sœur, plus mal placer mes affections, ceci soit dit sans vous offenser; mais je crois que mes soupirs pour cette charmante femme seraient sans écho; et vous savez, marquise, que j'ai horreur du ridicule rôle que je jouerais près de cette dame. Vous n'avez pas oublié sans doute qu'il ne m'a jamais été difficile de convaincre mon amour-propre qu'on peut me préférer ceux qui m'ont remplacé; à plus forte raison celui qui m'a devancé.

— Ne cesserez vous jamais, Edouard, de me rappeler un tort que vous aviez désiré depuis long-temps.

— Désiré, n'est pas le mot, marquise, et je suis forcé de vous rappeler que mon pauvre frère eut à vous reprocher trop souvent le

tort dont vous parlez, pour que celui qui me touche soit bien distinct dans votre souvenir. Aussi, continua Edouard en souriant, n'ai-je pas l'intention de vous imposer un calcul qui me justifierait de l'injurieuse manière dont j'aurais reconnu vos bontés. En ce moment même, je paie à leur douce souvenance le tribut de reconnaissance que je leur dois, en vous évitant un examen trop sévère du passé.

— Finissez, Edouard, ce persiflage insultant, interrompit madame de Lusson, en jetant sur son beau-frère un regard courroucé; n'ai-je pas expié mille fois par jour les erreurs du passé, et le présent, avec toutes les angoisses et les douleurs dont il m'abreuve, ne suffit-il pas pour que vous et *lui* soyez vengés.... Pensez-vous donc, monsieur, que votre frère ne soit pas coupable, et que moi seule puisse être accusée de nos malheurs.

— Mon frère coupable ! et de quoi, grand Dieu ! répondit Edouard avec le cri de l'indignation, si ce n'est d'un amour sans bornes que vous avez dédaigné ; si ce n'est d'une indulgence aveugle, d'un dévouement mal reconnu. Cet amour, vous l'avez foulé aux pieds, parce qu'il n'était pas ressenti par un homme jeune, et qu'il vous fallait, à vous, la passion et non le sentiment. Et quand je suis venu, moi encore presque enfant, vous n'avez rien omis pour m'enchaîner à votre char ; égaré par vos perfidies je suis devenu déloyal envers celui qui me tenait lieu du père que j'avais perdu.

»Quand je voulais fuir, vous m'avez retenu ; et lorsque nous avons été deux coupables envers cet époux que vous accusez, vous m'avez trahie à mon tour, afin de ne pas entendre les cris de ma conscience, qui vous conjurait de revenir à cet homme

indulgent. Il avait deviné notre faute sans se plaindre, parce qu'il ne voulait pas chasser de son cœur les deux êtres qu'il aimait le plus au monde. J'ai trente-six ans, madame; il y en a dix-huit que je vous connais, et dix-sept que je ne vous aime plus. Toute votre vie peut se résumer par le temps qui m'a suffi pour être désabusé sur le sentiment que vous m'aviez inspiré, et, à l'âge où je vous aimais, on a cependant une confiance bien aveugle en la femme à laquelle on a donné son cœur. Aussi m'a-t-il fallu voir par mes yeux vos perfidies pour y croire.

— Vous m'avez dit cela cent fois, et je ne comprends pas que vous répétiez ce que je sais mieux que vous, monsieur.

— Je vous le repète une fois de plus pour n'y plus revenir, madame; vous allez savoir enfin à quoi vous avez dû jusqu'à ce jour l'intérêt qui me retient chez vous. Et le comte

reprit après un moment de silence d'un ton grave et calme : vous avez une fille, madame : cette fille n'est pas celle de mon frère ; peut-être ne devrais-je pas croire qu'elle est la mienne ; mais enfin je puis le supposer, et cela me suffit pour que je veuille remplir la tâche sacrée que je dois m'imposer, même dans le doute. J'aime cette enfant : son caractère doux, ses qualités, son excellent cœur ont été appréciés de tous ceux qui la connaissent, et Marie pourrait prétendre à une alliance distinguée si vous n'aviez pas compromis sa fortune.

— Mais, monsieur, répondit la marquise, rouge de honte, vous ignorez si la fortune de ma fille...

— Ne vous donnez pas la peine de me tromper encore ; je sais, de source certaine, que vous devez cent mille francs, et que

mon frère a dû, il y a quatre ans, payer à peu près autant, pour ne pas vous voir expulser de votre hôtel. Vous voyez que je suis bien informé.

— Eh bien, monsieur, où voulez-vous en venir?

— J'en veux venir, madame, à vous apprendre que je donnerai à mademoiselle de Lusson cent-cinquante mille francs de dot, à condition que vous me laisserez lui choisir un mari, et que vous cesserez de lui donner un mauvais exemple, en faisant défendre votre porte au colonel de Lamarre. Vous m'avez entendu?

— Oui monsieur.

— Il est donc convenu que le duc de R*** ne s'occupera plus de mendier, contre toutes les convenances en usage, la main de mon ami Anatole, qui refuserait ma nièce parce qu'il ne songe pas à elle, et que d'ailleurs il

est très épris d'une femme que vous déchirez à plaisir, mais qui mérite d'occuper toute la vie d'un homme, même quand il n'est pas aimé. La vertu, madame,est un charme qui ne s'efface pas avec les années; aussi reste-t-on fidèle au culte qu'elle inspire pour ceux qui la pratiquent.

— Et sur qui, monsieur, avez vous jeté les yeux pour votre nièce, répondit la marquise d'un ton ironique, est-ce sur un homme de la société, de ce monsieur Durand? Prétendez-vous que ma fille forme un charmant parallèle avec cette vertueuse comtesse dont vous parlez avec tant de respect, et qui va donner le scandaleux exemple d'une mésalliance impardonnable dans sa position?

— Je ne m'occupe pas de juger la comtesse dans ce qui la regarde personnellement, madame; mais, puisque vous êtes incorrigible, je vous répondrai qu'il vaut bien

mieux s'unir à un honnête homme, quelle que soit sa position dans le monde, que de donner prise au mépris en prenant pour amans ceux qu'on ne peut pas épouser. Que cette leçon vous serve, madame ; et lorsque vous parlerez de madame d'Alby, rappelez-vous que si on ne vous répond pas ce que je viens de vous dire, on le pense.

La marquise étouffait de colère ; cependant elle obtint de sa rage un de ces sourires d'enfer qui, dans une telle situation, marquent le comble de la dépravation. Lusson pâlit devant l'audace de cette femme ; il allait peut-être lui exprimer l'horreur qu'elle lui inspirait, lorsqu'on vint le prévenir que le comte de la Marche l'attendait. Sans saluer sa belle-sœur, il sortit pour se rendre auprès de son ami.

— Je viens vous dire adieu, mon cher

Edouard, lui dit le comte en le voyant entrer.

— Adieu ! et où donc allez vous?

— Je pars demain pour l'Italie.

— Mais vous n'y songiez pas hier matin, Anatole, et je ne puis croire que vous partiez avant la clôture de la chambre.

— J'apporte si peu d'attention à ce qui s'y décide, à ce qu'on y dit, répondit le comte en souriant, que je me fais un cas de conscience de ne pas y assister plutôt que je croirai manquer à mon devoir en m'en éloignant.

— Anatole, reprit Edouard me croyez-vous votre ami ?

— Quelle raison aurais-je d'en douter?

— Je veux donc vous offrir une preuve d'amitié en vous donnant un conseil. Croyez moi, Anatole, ne quittez pas Paris avant le mariage de madame d'Alby, si vous tenez à ne pas devenir le sujet de toutes les railleries

de nos salons. En vous voyant on vous plaindra, car c'est vous qui serez sacrifié au préjugé que le monde place avec raison entre votre cousine et le docteur; si au contraire vous vous éloignez, on ne vous pardonnera pas l'échec contre lequel vous vous serez montré défaillant: on vous accusera de faiblesse pour n'avoir pu supporter la perte de vos espérances. En devenant malheureux, évitez au moins de paraître ridicule.

— Peut-être avez vous raison, mon cher Edouard; mais je ne me sens fort que de mon amour pour Léocadie et de la haine que m'inspire celui qu'elle me préfère. Que me font les propos du monde; sa compassion me rendra-t-elle mon bonheur, évanoui sans retour, ma vie brisée par cet homme sur qui je fais peser, injustement peut-être, tous les torts de ma cousine envers moi? Vous savez, mon ami, que les caractères les plus impartiaux

ne parviennent pas toujours à déraciner de leur cœur un sentiment qui germe en secret dans le limon de toute nature humaine : l'envie alimentée par le regret. On subit difficilement l'influence du malheur, fût-il volontaire. Après son abdication, Sylla eut impatiemment souffert un dictateur ; dans le monastère de Saint-Juste, Charles-Quint médisait des rois qui avaient la faiblesse de préférer la couronne à une tonsure. Et moi, en assistant à ce mariage, en ayant même l'apparence de la résignation ou de l'indifférence pour la félicité qui m'est enlevée, je ressemblerais au renard mutilé au piège, et détestant la prévoyance de ses confrères. J'ai toujours eu pour principe, Edouard, qu'il faut accepter sa destinée sans consulter la force qui vous est départie pour la supporter ; mais je pense aussi qu'on doit cacher avec le plus grand soin, même à ses amis, la déso-

lante perspective qu'elle offre à ceux qui sont sans courage pour supporter le sort qu'elle leur a fait. S'il me faut rougir à mes yeux, ajouta le comte d'un ton animé, je ne veux pas au moins me montrer lâche à ceux du monde.

— Vous ne seriez pas accusé de lâcheté, mon ami, en vous montrant résigné.

— Edouard, vous connaissez ma cousine, et vous parlez de résignation; n'avez-vous donc jamais aimé?

— Anatole, j'aime avec idolâtrie, et celle que j'adore est la femme d'un autre; pensez vous que je ne sache pas ce que vous souffrez? Eh! bien, cependant, je vous dis encore: ne partez pas. Non, mon ami, s'isoler du monde avec des souvenirs que ses plaisirs, son tourbillon ne tempéreront plus, c'est vouloir ne pas guérir de ce fatal amour que vous croyez à tort ineffaçable. Je ne veux pas dire

que demain vous pourrez aimer une autre femme ; mais je pense que cela doit venir un peu plus tard, quand vous serez fatigué de la vue du bonheur de votre rival. Alors votre âme reprendra son energie, et vous chercherez une compagne qui vous aidera à atteindre moins péniblement ces années de la vie où les affections n'ont plus besoin d'être passionnées pour contenter le cœur. Gardez-vous de supposer, Anatole, poursuivit Edouard en s'animant, que je veuille vous préparer à épouser ma nièce : le projet qu'en avait conçu sa mère n'eut point reçu mon approbation : je ne voyais dans cette union aucun bonheur pour elle, et je prévoyais de grands malheurs pour vous. J'ai d'autres vues pour ma pauvre Marie, qui, sans ma fortune personnelle, risquerait fort de ne pas se marier.

« Ceci une fois posé, je reviens à vous, mon ami, et je persiste à vous engager

à rester. Je deviens votre Pilade ; je m'attache à vous comme le lierre à l'ormeau ; je vous offre mon amitié à toute épreuve, mon dévouement de toutes les heures, de tous les instants : acceptez-vous ?

— Vous le voulez, Edouard, je consens à rester, et je m'abandonne à vous comme à ma providence.

— Pour commencer à me prouver votre obéissance, accompagnez moi, mon ami, chez monsieur Duprat : vous devez une visite, et j'en dois deux.

— Mais je ne désire pas me lier avec la famille de...

— Je vous comprends et je vous arrête, parce qu'il est indispensable que vous voyez ceux qui vont devenir vos alliés : Léocadie vous en saura trop de gré, d'ailleurs, pour que vous vous en fassiez un si grand mérite à mes yeux. Allons, mon cher, partons.

— Je vous suis à regret, Edouard.

— Et parbleu ! mon ami, les malades qui veulent guérir ne prennent jamais leurs médicamens avec plaisir ; mais enfin ils le prennent... Venez donc?

XVI.

Après la représentation de sa tragédie, Charles accompagna sa femme chez le duc de R***, qui donnait un raoût, où devaient se réunir plus de cinq cents personnes. La longue file des équipages qui conduisaient à cette fête

la plus brillante société de Paris, obligea la voiture de Duprat de stationner long-temps avant qu'il lui fût permis d'arriver à la porte de l'hôtel, où se pressait un monde de valets. Anaïs, après avoir jeté un regard curieux sur un homme qui venait de parler à son cocher, releva la glace qu'elle avait baissée un moment, puis se replaçant dans le fond de la voiture, elle dit à son mari :

— Nous sommes ici pour long-temps, causons, mon ami. Dis moi si tu connais la cause du refus de Jules de nous accompagner à cette fête ?

— Il ne me l'a pas dite, chère amie, mais je crois ne pas me tromper en supposant que Léocadie ne doit pas y venir.

— Monsieur de Lusson m'a assuré le contraire.

— Monsieur de Lusson? répéta Charles,

en dégageant sa main de celle de sa femme, tu l'as donc encore vu aujourd'hui?

— Oui, mon ami... Mais comme tu me dis cela! ne l'as tu pas toi-même engagé à venir souvent?

—Sans doute; mais tous les jours, cela me semble trop... et tu devrais le trouver de même si sa société ne t'offrait pas plus de charme qu'à moi.

— Mon dieu, Charles, que veux-tu dire? je crains de comprendre ta pensée... Dès demain je lui fais défendre ma porte.

— Je ne dis pas cela, Anaïs... Oh! que les femmes sont extrêmes en tout, et qu'elles aiment à nous poser en tyrans.

— Mon ami, tu es injuste; et tiens, si tu veux me prouver que tu n'as pas eu l'intention de m'affliger, fais nous reconduire chez nous. Je ne tiens pas à cette fête, et le bon-

heur d'être avec toi m'est plus précieux que le léger plaisir que j'y gouterais. Pense donc, Charles, que depuis dix jours seulement il m'est permis de te révéler ma tendresse; que timide encore de la félicité que je te dois, j'ai peut-être hésité à te la prouver assez, puisque tu sembles en douter. Rentrons, mon bien aimé; que ce premier nuage s'efface sous mes baisers...

— Non, non, mon ange, je veux que tu brilles à cette fête; je veux m'enivrer de tes succès. Je veux, aux yeux de tous, *aux siens surtout*, me glorifier de ton choix, de mon bonheur; je ne serai plus jaloux... Je serai heureux enfin... sans défiance. Pardonne, mon Anaïs; un amour comme le mien ne peut-être exempt de jalousie; mais je tâcherai de ne jamais être injuste.

— Dis moi plutôt que tu ne seras plus jaloux, et je croirai que tu seras juste.

La voiture des deux époux réconciliés s'était avancée doucement, sans interrompre leur conversation. Le laquais ouvrit la portière, baissa le marche pied, et Charles descendit le premier, pour que la main de sa femme ne s'appuyât pas sur celle du valet. Ce sont de ces attentions que le mari de dix jours n'oublie pas, mais qui lui deviennent tout-à-fait étrangères après quelques années de ménage.

Lorsqu'on annonça le jeune couple, la duchesse de R*** reçut avec empressement Anaïs, et s'occupa d'elle exclusivement jusqu'à l'arrivée d'autres personnes, auxquelles elle se devait comme maîtresse de maison. Le hasard avait placé madame Duprat près de madame et mademoiselle de Lusson ; elle s'était bornée à saluer ces dames, sans leur adresser la parole, lorsqu'une femme placée à sa droite lui demanda si elle n'était pas

madame Duprat? Sur sa réponse affirmative, la dame reprit :

— Je me trouve bien heureuse de pouvoir vous exprimer toute mon admiration pour monsieur Duprat, Madame : j'ai assisté à la seconde réprésentation de sa tragédie, et je n'ai rien vu de plus merveilleusement beau, rien qui m'ait fait plus de plaisir, bien que je ne sois pas amie de la nouvelle école.

— Votre éloge est d'autant plus flatteur, madame, que vous aviez à combattre en vous une conviction qui s'appuie sur les chefs-d'œuvre de l'art et du génie.

— Aussi, madame, mes félicitations sont elles sincères, reprit la dame inconnue, en saluant monsieur de Lusson, qui s'était placé devant Anaïs. Demandez au comte si j'ai passé une délicieuse soirée à lire les dernières poësies de monsieur Duprat, qu'il a bien voulu me prèter.

— Je n'ai pas besoin de confirmer ce que vous dites, madame, répondit le comte : le talent de mon ami est trop généralement reconnu pour qu'il puisse en être autrement. Vous êtes d'ailleurs un juge dont l'opinion ne se laisse pas séduire, car elle se forme de raisonnement et de goût.

— Je suis femme, dit en riant la personne à laquelle s'adressait la réponse flatteuse d'Edouard; prenez garde, monsieur, vous allez me donner de moi-même une confiance téméraire, et je n'ai pas fait mes preuves, ajouta-t-elle en riant.

— Au théâtre, madame, mais nous vous devons de bons et nombreux ouvrages qui vous classent parmi nos célébrités littéraires, répondit Duprat, qui s'était approché de madame R***, et avait entendu ce qu'elle venait de répondre au comte de Lusson.

— Taisez-vous donc, on va nous accuser

de camaraderie, et je vous déclare, monsieur, que devant tout perdre à cette accusation, je la dois redouter plus que vous.

Pendant la conversation des deux auteurs, M. de Lusson demanda à madame Duprat si elle ne dansait pas.

— Non, monsieur, pas ce soir : je suis très fatiguée. Un regard de Charles parut désapprouver le refusde sa femme ; puis il lui dit :

— Ma chère Anaïs, on ne doit pas dire qu'on est fatigué quand on vient au bal : cela ressemblerait au fait d'un gourmand qui, se plaignant d'un mal d'estomac, se mettrait pourtant à table. Tu vas même danser le premier quadrille avec Edouard.

— Vous voyez, madame, que votre mari est généreux et qu'il veut nous épargner la douleur de vos refus ; daignez-vous m'accorder cette contredanse?

— Oui, monsieur, répondit froidement

Anaïs, qu'un nouveau regard de son mari décida.

— Je vous fais vis-à-vis, dit aussitôt le poète, si mademoiselle de Lusson veut me faire l'honneur de m'accepter pour son cavalier.

— Bien volontiers, monsieur, répondit la jeune fille timidement.

— Voici madame d'Alby, M. de La Marche l'accompagne, dit Anaïs en se penchant à l'oreille de Duprat. C'est étrange que Jules ne vienne pas.

— Je vais m'en informer après le quadrille ; Marie est avec Léocadie : elle me dira ce qu'elle sait... Tu ne danseras que cette fois avec Edouard.

— Je te le promets, et tu as vu que je ne le voulais pas du tout. A ce sujet, Charles, tu me permettras une petite remarque : en me prescrivant de ne pas danser une seconde

fois avec M. de Lusson, tu me prouves qu'il y a eu beaucoup de faste dans l'abandon qui t'a fait promettre en mon nom le premier quadrille... M. le jaloux, ajouta la jeune femme en riant, il faut avoir le courage de son état.

Puis Anaïs devint rêveuse; elle repassa dans sa tête tout ce que lui avait dit le matin même M. de Lusson : cet examen intérieur lui reproduisit assez clairement la stratégie que le comte s'était tracée pour arriver à un but qu'elle n'osait s'avouer, tant il lui paraissait insultant pour elle, injurieux pour son époux. Si Charles ne se fût pas montré jaloux avant même qu'elle eût prévu qu'il pouvait le devenir, elle ne se fût pas inquiétée sérieusement des galanteries, des prévenances, de l'espèce d'admiration dont elle était l'objet. Madame Duprat était ce que l'on appelle une femme vertueuse ; mais elle se sentait un besoin impérieux de vivre dans un monde où elle bril-

lerait par elle même. Depuis qu'elle connaissait madame d'Alby, elle s'était vue lancée dans les meilleures maisons de l'aristocratie nobiliaire, avec toute la joie d'une vanité satisfaite, sans s'inquiéter de la position ambiguë qui lui serait faite dans ce monde. Or, cette position ne peut-être soutenue que par beaucoup d'esprit et de tact ; car pour échapper aux fascinations irrésistibles qu'exerce ce monde sur l'imagination des débutantes, il faut qu'elles soient convaincues qu'elles n'y obtiendront que de la tolérance et non de la sympathie.

Anaïs n'avait pas été élevée de manière à pouvoir raisonner sa situation sous ce point de vue mycroscopique, qui livre à l'œil le mérite réel de ce qu'on admirait d'abord, sur un examen plus superficiel.

— Vous êtes bien sérieuse, madame, dit

le comte en conduisant Anaïs au quadrille où ils devaient figurer.

— Je l'avoue, monsieur, mes pensées sont tristes : les réflexions que je faisais tout à l'heure me montraient le monde sous un aspect que je crois vrai et qui est désolant. On a tant de peine à y reconnaître ceux qui sont amis ou ennemis, qu'il me semble dangereux d'y suivre les mouvements du cœur, tant son appréciation peut être égarée sous ce semblant de bienveillance trompeuse.

— Vous généralisez, je l'espère, madame ; tout en pensant comme vous sur le monde, je crois qu'il y a des exceptions à lui accorder. Mais qui donc a pu vous mettre si fort en défiance sur ses déceptions, vous qui ne devez jamais avoir à vous plaindre de l'accueil que vous y recevrez, vous qu'on désire à toutes nos fêtes, vous qui en faites le plus bel ornement, vous qu'on ne peut voir sans s'acquit-

ter du tribut d'admiration qui vous est dû… ? Devez-vous redouter de trouver un ennemi, quand tous les cœurs ambitionnent de mettre à vos pieds leur respectueux dévouement ; quand chacun envie le bonheur de votre époux, et qu'on voudrait voir finir les jours qui ne peuvent vous être consacrés.

— Vous ne me persuaderez pas monsieur, que le monde soit désirable ; et dans ce que vous venez de dire pour me convaincre, je trouve une nouvelle preuve qu'on est au moins envieux du bonheur des autres, et qu'on peut essayer de le détruire, sans croire manquer au devoir sacré de l'amitié.

— L'amitié, reprit le comte vivement, est un sentiment puissant sans doute ; mais est-il toujours possible de rester dans ses froides limites, lorsque celle qui l'inspire s'empare à la fois du cœur et de la raison.. Soyez moins cruelle, madame, pour l'insensé qui ne doit

plus trouver le repos que vous lui avez enlevé. Les fous n'ont-ils pas droit à la pitié, quelle que soit la cause de leur folie?

Madame Duprat ne répondit pas : elle était anéantie de ce qu'elle venait d'entendre et fascinée par le regard sévère de son mari, qui ne la perdait pas de vue l'espace d'une seconde. Pour l'observateur attentif, il y avait une anxiété horrible sur les traits de Charles; mais les indifférents pouvaient attribuer au plaisir l'espèce de joie frénétique avec laquelle il dansait, tant il est facile de se méprendre à l'élan des passions excentriques. Anaïs ne se trompa pas un instant sur l'expression des traits de son époux ; mais elle se promit de lui taire l'amour du comte. Elle n'en pouvait plus douter ; cette soirée devait commencer pour elle une lutte qu'elle se sentait la force de soutenir *seule*. Elle aimait Charles de toute la puissance d'un premier amour ; elle devait

sortir glorieusement du combat qu'elle acceptait.

Le quadrille fini, monsieur de Lusson la ramena à sa place, s'inclina et s'éloigna aussitôt. Charles en reconduisant mademoiselle de Lusson, se trouva naturellement près de sa femme.

— Viens, lui dit-il, saluer la comtesse.

Anaïs, en s'appuyant sur le bras de son mari, le sentit trembler; elle frémit en songeant aux chagrins que lui causerait cette jalousie, dont son amour ne pouvait, hélas! le garantir. Madame d'Alby était triste; elle semblait préoccupée; elle accueillit presque froidement ses amis, et toutes leurs questions ne reçurent que de courtes réponses, qui ne leur apprirent point la cause de l'absence de Jules.

Anatole avait engagé Marie pour le quadrille qu'on allait danser; lorsqu'ils y furent

placés, Charles et Anaïs purent s'asseoir à leur place, et Duprat, sur un signe de Léocadie, prit le siège qui se trouvait près d'elle.

— Rendez-moi le service de venir demain dans la matinée, mon ami ; je veux vous demander un conseil, et vous communiquer une lettre que j'ai reçue ce soir. Ne parlez pas à M Durand du rendez-vous que je vous donne avant de m'avoir entendue.

— Je vous le promets, madame ; seriez-vous donc mécontente de Jules? il ne vient pas... et vous êtes ici.

— Ma présence est peut-être le motif de son absence ; je vous avoue même que je ne lui en crois pas d'autre, répondit tristement la comtesse.

— Ah ! madame, pouvez-vous vous arrêter à une pareille pensée !

— Vous jugerez demain si je suis autorisée à la croire fondée... mon ami, il y a de bien

grandes douleurs dans mon cœur, et cette fête est loin d'être en harmonie avec ce que j'eprouve. Aussi n'y suis-je venue que pour céder au désir extrême que me témoignait Marie d'y assister. Ne la trouvez-vous pas bien opposée ce soir à ce qu'elle est ordinairement ?

— En effet, sa physionomie respire le bonheur ; et depuis quelque temps, elle me semblait d'une tristesse dont je cherchais en vain la cause.

— Je crains de l'avoir devinée, et c'est un chagrin de plus pour moi que le malheur qui doit advenir de cette joie que nous lui voyons aujourd'hui. Pauvre enfant! elle ignore que le bonheur rêvé peut s'évanouir avant qu'il nous soit permis de le goûter; elle ne sait pas, la naïve jeune fille, gouverner sagement, garder avec vigilance, dépenser avec parcimonie le trésor de ses illusions; et

le jour où elle succombera à la fougue de ses pensées, où elle voudra guérir la souffrance de son cœur, elle verra son idole d'or et de diamants se changer en argile grossière... Entre elle et son bonheur, le monde implacable a placé le stupide *veto* des convenances, des préjugés et surtout de l'orgueil... L'orgueil! ce sentiment qui domine même l'amour, et qui va peut-être briser ma vie, ajouta la comtesse avec le cri de l'âme.

— Que vous est-il donc arrivé, demanda Duprat avec émotion; auriez-vous fléchi dans vos résolutions? l'opinion du monde serait-elle plus forte que le sentiment de votre cœur.

— Attendez à demain, Charles, pour prononcer. Voici M. de La Marche, silence.

— Mon cousin, je suis très souffrante, poursuivit la comtesse en s'adressant à Ana-

tole, vous m'obligerez beaucoup en faisant demander ma voiture.

— Déjà, Léocadie : il est à peine deux heures, répondit Anatole en jetant sur Marie un regard chagrin, qui n'échappa point à la comtesse.

— Je suis désolée, mon cousin, de vous priver sitôt du plaisir que vous prenez à ce bal ; mais je suis vraiment très souffrante.

— Nous pouvons vous accompagner, répondit Duprat, sans obliger M. de La Marche à quitter le bal. Anaïs n'est venue qu'à regret, et je suis certain de ne pas la contrarier en ne restant pas plus long-temps.

— Tu me feras même grand plaisir, mon ami, répondit la jeune femme en souriant ; je suis inquiète de mon frère, et j'ai hâte de rentrer.

— Je vous accompagne, ma cousine, reprit

Anatole : rien ne me retiendra ici quand vous n'y serez plus.

— Voilà qui est très galant de votre part, et je vous en remercie. Partons donc, puisque personne ne tient à rester, excepté toi, peut-être, ma bonne Marie ; mais je te dédommagerai à la première occasion.

— Je ne me plains pas, chère Léocadie ; vous n'êtes venue que pour moi, et je serais ingrate de ne pas être heureuse de ce que vous avez fait pour m'être agréable. Je pars sans regret.

La jeune fille aurait pu ajouter avec bonheur ; car elle emportait des souvenirs qui devaient lui faire désirer la solitude pour en savourer la douceur. Peut-être devait-elle y trouver une espérance trompeuse ; mais trop vivement impressionnée de ce que lui avait dit Anatole pour comprendre à quoi devait se borner sa félicité, elle avait besoin de se

recueillir pour ne pas s'abuser sur ce qui lui était permis d'espérer. Ce fut donc avec plaisir qu'elle se trouva dans son appartement, témoin et confident discret de ses tendres pensées.

XVI.

Madame d'Alby s'était levée le lendemain de très bonne heure; elle avait donné l'ordre qu'on ne laissât entrer que M. Duprat, et qu'on l'introduisît aussitôt qu'il se présenterait. La jeune femme l'attendait avec impa-

tience : vingt-fois, depuis une heure, elle avait relu une lettre qu'elle tenait à la main ; et chaque fois elle s'était écriée :

— C'est impossible ; j'en mourrais; puis elle était retombée dans une rêverie triste et muette, qui n'était troublée que par les soupirs qui s'échappaient avec effort de son âme affligée. Enfin, on annonça à la comtesse l'ami qu'elle attendait.

— Combien j'étais impatiente de vous voir, Charles... Que vous a dit Jules? pourquoi ne l'ai-je pas trouvé chez le duc de R*** ? Répondez moi franchement, mon ami; je suis préparée à tout ce que vous pouvez m'apprendre, et l'entretien que je vous ai demandé doit décider de mon sort.

— Je n'ai vu Jules que ce matin ; on venait le chercher pour une dame très malade, et je n'ai pas eu le temps de le questionner. J'ai su de mon beau père qu'il avait passé la

nuit chez une personne qu'il ne connait pas, et qu'il est rentré sur les cinq heures du matin. Voilà sans doute le motif qui l'a retenu loin des lieux où vous étiez.

— Lisez cette lettre, Charles, reprit la comtesse en la lui remettant, et quand vous l'aurez lue, vous me direz ce que je dois faire : je vous promets de m'en rapporter à votre décision. M. Durand me l'a fait remettre hier dans la journée, et je croyais que vous étiez instruit de ce qu'elle contient.

— Il ne m'en a rien dit, madame.

— Lisez donc, et jugez si je méritais ce qu'elle renferme.

Charles ouvrit la lettre et lut avec surprise.

« Nous ne pouvons être l'un à l'autre, Léocadie : le monde nous sépare ; je dois subir son fatal arrêt.

» Maintenant que j'ai eu le courage d'écri-

re la sentence de mort dont il frappe mon bonheur, ce monde cruel, ai-je besoin de vous rappeler ce qui s'est passé hier, et doutiez vous que je dusse vous écrire ce que je vais vous dire?

» N'entendez vous pas encore les insultantes paroles qui m'ont poursuivi chez madame de Senneville? ne voyez vous plus leurs sourires de dédain, quand vous avez annoncé notre prochain mariage? n'avez-vous pas frémi au mépris mal dissimulé dont nous devenions l'objet?

» Léocadie, ce que jai souffert hier n'a pu échapper à votre cœur, si vous m'aimez... Mon front ne s'est-il pas couvert de rougeur lorsqu'on a parlé de votre immense fortune? ne vous ai-je pas vu pâlir à cette plate supposition que je la recherchais; et votre cousin, qu'on plaignait hautement devant moi, n'a t-il pas mis le comble à ma fureur, à mon humiliation, lorsqu'il vous à priée de ne point parler

de votre mariage à je ne sais quelle parente, dont vous ne m'aviez rien dit, en ajoutant que cette union la tuerait? J'ai supporté cette impertinence avec patience, avec lâcheté, parce que vous étiez là, et que cet homme est votre allié; mais pourrai-je toujours dominer ce besoin de vengeance que j'étouffais à peine par la puissance de mon amour?..Faut-il, pour que je sois heureux, m'avilir à mes yeux? Léocadie, le voudriez vous?... Non, n'est-ce pas? Vous comprendrez le sentiment qui dicte la cruelle, mais absolue nécessité où je suis placé; contraint de transiger avec le bonheur ou l'honneur, je serai approuvé par vous même, mon amie, de ne pas hésiter, et vous m'encouragerez à subir la destinée qui me condamne à vous perdre.

» Je t'aime de toutes les forces de mon âme, Léocadie, je puis posséder le trésor de charmes que tu as reçu de Dieu, et cependant

j'y renonce pour rester digne de ce que tu voulais m'offrir de félicité céleste. Pour que le monde, qui ne comprend pas le sentiment que nous éprouvons l'un pour l'autre, ne vienne pas flétrir sa pureté, de son soufle impur, je renonce à ce bonheur que je n'osais espérer, même quand tu me l'avais promis. Je dois te l'avouer, c'est une pensée d'orgueil qui me donne cet horrible courage: Oui, Léocadie, la crainte d'une humiliation dont ma raison ne peut triompher, me rend barbare envers moi-même... Pardonne moi, ange de ma vie, de refuser un sacrifice que tu me faisais, toi, pour devenir ma compagne; mais je ne puis braver le jugement du monde où tu vis, de ce monde qui me repousse.

» Mon sang bouillonne à cette idée: je ne suis rien, parce que je ne suis pas noble, et cependant je suis riche d'intelligence; je

voue ma vie à soulager l'humanité ; je passe mes nuits au chevet du malade, je secours le pauvre, soulage le riche... et mon nom devient un opprobe quand je veux te le donner, parce qu'il n'est point suivi d'une particule ! niaiserie dérisoire, jouet de vanité puérile, dont les gens sensés font un légitime butin de sarcasme, dès que le nom qu'il précède est soumis à l'examen de ce qu'il couvre souvent de nullité.

» Je rendrai célèbre le nom que j'ai reçu obscur, moi ; je ne dois pas le livrer à la risée du monde aristocratique. Je veux qu'il le vénère ; et pour cela, je le placerai si haut dans la science que je les forcerai bien à reconnaître qu'il méritait de remplacer le tien.

» Demain, Léocadie, je viendrai implorer à vos pieds mon pardon, et vous demander le courage de vivre après vous avoir perdue par ma faute. Car je sais que vous renonceriez

au monde plutôt qu'à moi ; mais je ne veux pas de sacrifice quand il ne m'est pas donné d'en faire pour vous obtenir. Vous seriez moins heureuse avec moi, si le monde raillait votre vulgaire position, et j'aurais à gémir de vos regrets, sans pouvoir les faire cesser ni m'excuser de les avoir causés. Mais si notre union est impossible, nos cœurs ne doivent pas compte à la société des sympathies qui les rapprochent ; voudriez-vous les désunir en m'éloignant de vous ? Non, Léocadie, vous ne pouvez trouver une telle pensée dans votre âme généreuse ; et je suis sûr d'avance qu'elle appréciera le sentiment, impérieux pour votre bonheur, qui m'a dicté ce que vous venez de lire. Le désespoir que je ressentirais si vous pouviez douter de mon amour, ne se présente pas à ma pensée. Qui plus que vous peut inspirer une passion durable ? quelle femme peut être plus convain-

cue qu'elle la mérite ? Pourriez-vous redouter l'impossible? et quand je me place à votre hauteur par mon abnégation cruelle, dois-je craindre de voir briser le piédestal où m'avait élevé votre amour.

» C'est donc avecconfiance que je t'envoie ces pages, ma bien aimée ; l'amour est pour toi, comme pour toutes les âmes d'élite, un magnifique échange de généreux sentimens, et je ne puis douter de ceux qui accueilleront mon sacrifice... A demain, Léocadie... Je t'envoie toute mon âme.

« Jules DURAND. »

Charles ploya lentement la lettre de son ami ; son noble et pâle visage réflétait l'impression profonde qu'avaient produite les motifs du refus de Jules. Il les approuvait ; il les avait prévus, et sa loyauté ne pouvait trouver un conseil qui les condamnât. Madame d'Alby attendait dans une anxiété douloureuse,

l'opinion qu'il allait prononcer ; pourtant elle tremblait de la connaître ; peut-être même regrettait-elle de l'avoir sollicitée, car elle avait promis de s'y conformer. Mais le besoin de faire cesser la cruelle incertitude qui torturait son âme fût plus puissant encore que la crainte horrible de perdre sa dernière espérance, et ce fut avec une résolution désespérée qu'elle rompit le silence.

— Vous pensez donc, dit-elle d'une voix tremblante, que votre ami a sagement jugé sa position et la mienne, puisque vous vous taisez devant la douleur que me cause son refus?

— Léocadie, vous m'honorez de votre confiance; je dois m'en montrer digne, en restant sincère. Je condamne les motifs qui vous séparent de celui que vous aimez; pourtant je l'approuve de les respecter. Je ne veux pas m'établir le champion du monde ; mais le mal qu'il fait à presque toujours pour cause la dis-

simulation de la faiblesse de ceux qui se plaignent; et habitué à juger en masse il n'admet que de rares exceptions. Ni vous, ni mon ami ne pouvez espérer d'en obtenir sur la manière dont il jugerait votre mariage, parce que vous froisseriez, en le contractant, vous madame, l'équilibre de ses droits sociaux; Jules, les préjugés de la caste qui veut se perpétuer par ses alliances, s'il ne lui est plus possible de le faire par les principes qu'ont minés nos révolutions. La vieille aristocratie tombe en ruine de toutes parts; mais fière et superbe au milieu des décombres qui l'engloutissent, sa voix, jadis si puissante, essaie encore de relever le front abattu de ses enfans, et leur demande de ne point livrer à l'oubli des siècles à venir, des noms reçus glorieux de leurs aïeux. Vous voulez hâter l'agonie de cette mourante orgueilleuse; vous voulez la frapper au cœur, et vous espérez qu'elle vous

pardonnera de précipiter le peu de temps qui lui reste à vivre... Ne vous flattez pas, mon amie, d'obtenir ce miracle : les vieilles idées son indéracinables lorsqu'elles ont pour glèbe l'égoïsme et l'orgueil.

— Je savais tout cela, Charles, et cependant je n'ai point hésité un moment pour accorder ma main, en dépit de ce que pourrait en penser ma famille. Je n'ai jamais cru et je ne crois pas encore qu'il entre dans la tâche que Dieu m'a donnée, de consacrer ma vie aux exigences absurdes de la position où je suis née ; n'ai-je pas dailleurs payé ma dette de souffrance et d'abnégation, dans une première union, formée sous les auspices des implacables convenances de rang, de nom, et de fortune? J'ai eu beaucoup à déplorer, dans ce lien qu'avait formé le monde, et rien à regretter. Aussi, poursuivit Léocadie en s'animant, l'avenir me reste t-il tout entier...

je suis libre et fière de le consacrer à celui qui m'a fait connaître le plus divin sentiment, ce sentiment qui réclame l'emploi des plus rares, des plus magnifiques qualités de l'âme... Les sentimens élevés et désintéressés doivent-être à l'épreuve des mécomptes que l'on peut rencontrer dans le domaine des préjugés : ils planent au-dessus ; et je m'étonne de trouver l'homme que j'ai choisi assez faible pour reculer devant les railleries que je suis forte à supporter, moi, sur qui elles doivent tomber directement.

— Aussi est-ce pour vous que Jules s'en effraie, et loin d'en être surprise, mon amie, admirez tout ce qu'il y a d'amour dans la crainte de vous en voir souffrir. Plus il prouve ainsi sa tendresse, plus votre estime doit s'augmenter pour sa courageuse résolution.

— Croyez vous donc que le monde lui

tiendra compte de son sacrifice? non Charles; car il pensera ce monde, que c'est moi qui ai réculé devant son mépris pour ce qu'il appelle une mésalliance. Nous lui donnerons raison, voilà tout, et c'est ainsi que de nos jours on se contente de lancer l'anathème sur les abus sans oser les détruire. Voilà pourquoi la société sera mineure et muselée, tant qu'on prônera une théorie que personne n'ose pratiquer. A quoi servent donc ces écrits qui proclament la liberté, l'égalité des conditions, si les grandes intelligences qui les conçoivent entrent elles-mêmes en lice contre cette fusion sociale qu'ils appelent de tous leurs vœux? Vous, mon ami, qui tout à l'heure acheviez de faire tomber à ma vue les vieux champions de cette caste dégénérée; vous qu'une génération nouvelle vient de placer en tête de nos gloires littéraires, le front chargé des couronnes décernées au

mérite qui, désormais, doit être le premier titre de noblesse, vous fléchissez devant les préjugés que vous combattez tous les jours dans vos écrits. Ah! Charles, Charles, s'écria Léocadie, avec désespoir, où me faudra-t-il prendre mes convictions si je dois douter des vôtres, moi, faible femme, qui me sentais forte à propager et soutenir celles que j'avais reçues de vous.

— Peut-être, madame, trembleriez vous si vous me voyiez entreprendre une tâche où vous pourriez juger, comme je le fais en ce moment à votre égard, de tout ce qu'il me faudrait de courage pour l'accomplir. Je ne me place donc, dans la circonstance où vous êtes, ni à mon point de vue ni au vôtre; je vous eusse trouvée sublime dans votre mépris du préjugé qui vous sépare de mon ami; mais je trouve qu'il y a plus de grandeur encore à vous exposer vous-même aux humiliations dont

Jules doit payer son bonheur. Maintenant je vais vous parler comme je le ferais si vous étiez ma sœur, et j'espère vous rendre la foi que vous aviez dans mes convictions.

— Oh! que vos paroles soient consolantes, mon ami, car je suis désespérée si vous me rejetez encore dans ce doute qui me tue depuis hier.

— Vous m'avez demandé un conseil d'ami; je vais être sincère, à présent que j'ai reconnu jusqu'à l'évidence la supériorité de votre jugement, et la profondeur de l'affection que vous avez pour Jules. Dès que je n'ai plus à redouter pour vous une surprise du cœur, je comprends votre volonté ferme d'échapper à la tutelle du monde, en donnant votre main à l'homme sincère et loyal qui vous aime assez pour sacrifier son bonheur aux appréhensions qui doivent naître d'une âme modeste. Se croire indigne, n'est-ce pas

être digne aux yeux qui analysent la valeur d'un mot ou d'une action, avant de se servir de l'un ou de condamner l'autre. Rassuré sur l'avenir que vous alliez vous faire l'un et l'autre, je vous dis du fond de l'âme : laissez vous être heureuse ; oubliez, dans une existence paisible et honorable, les sots préjugés que vous méprisez : leur influence ne troublera jamais l'union quevous allez former sans l'assentiment du monde.

— Enfin, voilà votre pensée, mon ami... Oh! merci du bien que vous me faites ; mais lui, voudra-t-il oublier ce qui s'est passé chez la duchesse de Senneville ; ma voix sera-t-elle assez puissante pour imposer silence à sa dignité blessée? croira-t-il ma tendresse assez désirable pour la payer de l'oubli d'une injure dont je ne suis pas coupable ; et m'aime-t-il assez pour ne pas la faire retomber sur moi, qui la lui ai presque attirée?

— Oh! que voilà une injuste pensée, madame; pouvez vous douter de la félicité avec laquelle mon beau-frère va renoncer à son douloureux projet, quand votre douce voix le lui demandera? Je vous aurais offert mon intervention, si je l'avais crue nécessaire; mais je me garderai bien de faire cet outrage aux sentimens de mon ami. Dans quelques instans il vous prouvera, par son repentir, combien mon éloquence eût été orgueilleuse en se substituant à la vôtre. On croit si facilement ce qu'on désire, qu'une parole doit être suffisante quand c'est une bouche aimée qui la prononce, ajouta Charles en se levant.

— Vous me quittez déjà, mon ami?

— J'ai pris rendez-vous avec Adolphe pour deux heures, madame; le pauvre garçon désire me confier quelque mystérieux amour sans doute; car j'ai reçu de lui une longue lettre à laquelle je n'ai rien compris, si ce

n'est que l'amour dont il veut m'entretenir ne doit pas être partagé.

— Je crois deviner, répondit la comtesse d'un ton chagrin ; ce n'est pas de lui qu'il s'agit, mais de sa sœur. Je tremble d'avoir été la cause involontaire de bien des chagrins, contre lesquels je vois peu de consolation dans l'avenir de cette jeune fille.

— Vous m'effrayez, Léocadie ; car je crois aussi connaître celui qu'elle aime, et dans la même famille il est rare de trouver deux âmes supérieures comme la vôtre... Pauvre Marie, que je la plains... mais comment la garantir des inspirations funestes de son cœur?

— Voyez son frère, Charles ; si elle a été plus confiante avec lui qu'avec moi, peut-être à nous deux parviendrons nous à la désabuser de ses folles espérances.

— Je n'ose m'en flatter, madame : Marie possède une de ces natures qui savent se résigner au malheur, sans ployer sous ses coups ; mais dans celui qui la frappe, elle doit se montrer faible, parce qu'elle a dû épuiser son énergie à le repousser.

— Allez donc, mon ami, et unissons nos efforts pour la rendre forte contre une déception certaine. Charles baisa la main que lui tendait la comtesse, et sortit en maudissant dans son cœur celui que Léocadie n'avait pas nommé. Un instinct de haine avait fait deviner à Duprat le comte de la Marche ; « le lâche ! disait-il, abuser de l'inexpérience de cette pauvre fille... Les femmes se croyent si heureuses d'être distinguées par ces nobles dandys du faubourg Saint-Germain, qu'elles oublient, dans leur folie orgueilleuse, la fange dont les couvre la faveur de leur plaire un moment.... Anaïs échappera-t-elle à la misé-

rable influence de leurs grands airs, de leurs insultantes manières avec nous, et sentira-t-elle ce que pèse leur dédaigneuse condescendance à nous admettre dans leurs salons. Vingt fois depuis dix jours, j'ai eu la pensée de souffleter le comte de Lusson, qui me croit assez stupide pour ne pas voir qu'il veut, à force de basses flatteries sur mon mérite, me donner le change sur le honteux motif qui le conduit chez moi. Mais Dieu merci ! je ne me suis pas laissé prendre à ce piège grossier, et il sera bien adroit si je ne l'y prends lui-même. »

Ce long monologue eut été aussi inutile que celui de Figaro dans le Barbier de Séville, si Anaïs se fût montrée aussi coquette que Suzanne, où si même elle eût voulu lutter d'adresse avec son mari.

FIN DU PREMIER VOLUME.

